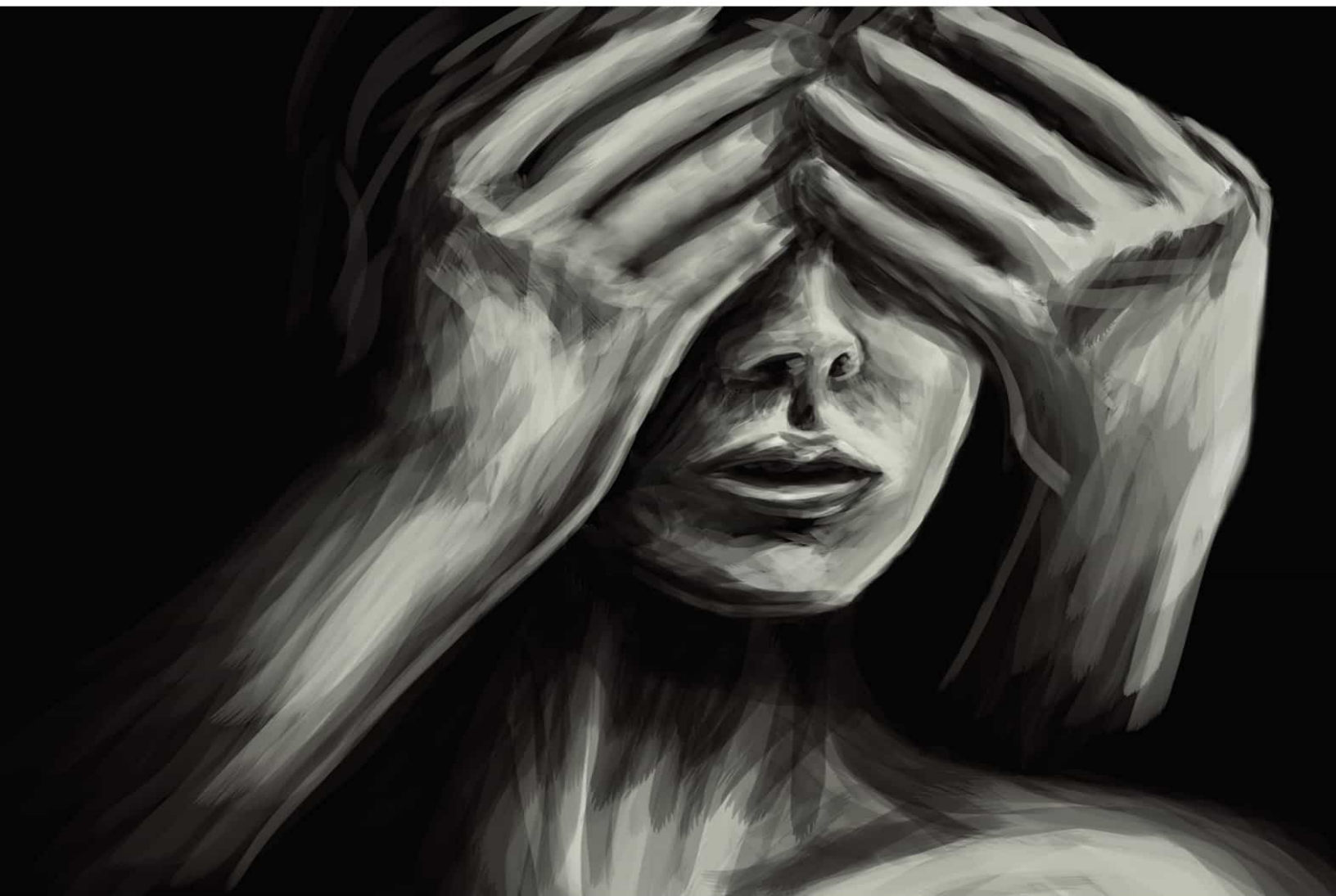


Le Théâtre des Aveugles

Adar Karagöz



Adar Karagöz

Le Théâtre des Aveugles

(le Silence conscient de la Folie)

2022

Les Éditions du Panthéon
12, rue Antoine Bourdelle – 75015 Paris
Tél. 01 43 71 14 72

www.editions-pantheon.fr

[Facebook](#) – [Twitter](#) – [Linkedin](#)

OceanofPDF.com

Chapitre I

Personne ne s'est probablement jugé auparavant avec autant de colère que moi. Les supplications d'un homme fantôme et le dernier sourire d'un assassin insufflent la direction de mon futur dans la même pièce. Je ne sais pas si ce sont les dernières années de ma vie, mais je poursuis mon chemin comme n'étant rien pendant toute cette durée. Le désir de destruction et de disparition grandit davantage chaque jour en moi et je remplis à la lettre les désirs insatiables de mes pensées. Chaque personne que je perçois comme heureuse dans mon entourage me pousse à des crises de colère. C'est ce qui avait commencé en moi : j'en étais réduit à courir comme un fou au centre de ma haine.

J'aurais dû néanmoins ne pas me préoccuper du tout d'avoir dit ou non la vérité. Finalement, la vérité en elle-même (et c'est quelque chose de discutable) est peut-être l'acceptation préliminaire de l'échec technique. En parlant de problèmes techniques, je me suis de temps en temps demandé comme tout le monde « comment vivre ? Comment exister ? ». *Je recherche les réponses uniquement parce que j'en ressens beaucoup le manque, pas parce que je dois les trouver. Sinon, je suis convaincu que ces questions et d'autres similaires ont été posées à chaque époque depuis des siècles. En y pensant, je me suis rendu compte de la place qu'en réalité ces questions peuvent occuper dans l'esprit humain, jusqu'à quelles extrémités elles peuvent te pousser, en te laissant même au beau milieu d'une folie que tu ne remarques pas. Ces questions passionnées qui ont fait souffrir pendant des années frappaient mon visage en faisant des ricochets sur les murs d'une impasse hargneuse. Cette souffrance subie, le rigorisme qu'elle a créé dans mon âme, l'intolérance qu'elle a reflétée seront dissimulés dans les sujets que je vais raconter par la suite.*

La première conviction à laquelle je suis parvenu en mon nom était l'idée

de mettre fin à mon existence. À chaque lever, je me réveille avec la question « est-ce qu'on est aujourd'hui ce matin-là ? », *et je termine la journée en pensant le faire après les petites tâches qu'il me reste à accomplir.* Cette idée qui est toujours repoussée a vécu avec moi pendant de longues années. Désormais, je pense qu'elle possède une conscience parce qu'elle a commencé à vivre avec moi et même à prendre des décisions. Je pense que certaines idées, par exemple celles qui se sont transformées en obsessions, mais qui comportent des effets différents, ont une conscience parce qu'elles ne contiennent pas la perception subjective sociétale. J'ai admis avec le temps cette situation et je peux même dire que j'ai commencé à y prendre du plaisir.

Il y a des moments dont l'existence n'a aucun sens. *Même les boissons peuvent occuper plus de place que vous dans chaque tablée nombreuse à laquelle vous participez.* Je suis chaque fois très surpris de l'impossibilité de l'expression ouverte des jalousies, des ressentiments, des haines chaque fois que je suis invité quelque part. Comment est-ce possible qu'autant de personnes puissent vivre ensemble dans un espace aussi réduit sans s'anéantir les unes les autres, sans se haïr mortellement les unes les autres ? Cette forme d'existence révélée par les réactions superficielles et médiocres est devenue la garantie du bon sens et de la stabilité de la société, par la décision de la majorité pour le moment.

Les choses sont tout à fait différentes pour moi, je ressens le plaisir d'être un témoin de choix de la fausseté des apparences humaines lorsque je me trouve dans des assemblées de ce genre. Hrant, qui était le seul ami de mon existence, m'entraînait chaque fois avec lui dans les foules, bien qu'il ne se rendît pas compte de la vérité. Il était à la fois très affligé et très fier de mon état. Ou alors, c'était quelque chose d'approchant, je ne suis pas tout à fait sûr, je n'ai même pas ressenti le besoin de lui poser la question. Je vis chez lui depuis longtemps. Il a subi de très grandes déceptions dans sa relation précédente, mais il est inévitable qu'il retombe amoureux s'il réussit à s'en remettre un jour. Un sentimental typique... Or, je ne sais pas combien de fois je l'ai dit, il faut que tu te comportes de façon plus hermétique, moins ouvertement si tu veux avoir l'air compétent, et même lorsque tu refuses quelque chose, tu dois le faire avec panache...

Je constate qu'il a de nouveau adopté une attitude, en parallèle de ses idées

dominantes du jour, comme un maquillage sordide appliqué sur le visage. Quant à moi, j'étais sûr de ne rien faire pour me réapproprier mon passé. Dans cette guerre que j'ai entreprise pour être différent, j'étais obligé d'accepter d'être considéré comme un moins que rien. En effet, je suis tout à fait conscient que chaque attitude méprisante qui me serait adressée proviendrait en réalité des normes sociétales. Une forme de vie unique est formée en fonction de la nature de la culture où tu vis, et les individus de la société qui y voient un creuset commun, prétendent posséder en réalité une conscience avec chaque action qu'ils entreprennent, depuis sa définition jusqu'à sa mise en œuvre. Le fait que mon idée de mettre fin à mon existence vit et pense avec moi au fil du temps n'est pas un phénomène à *négliger*. Elle m'a non seulement sauvé la vie, elle avait *également commencé à m'aider* à tracer de nouvelles voies pour mon avenir.

Exactement comme ce soir.

Hrant était de nouveau l'homme populaire de la tablée, il possédait une mémoire extraordinaire. Cela lui permettait de nombreux avantages pour animer la soirée. Une personne capable de changer les sujets selon son désir et qui règne sur les mots, avec des phrases qui sont pour moi autant de manipulations et se dispersaient sur la tablée en se transformant en bonheur. Il est intéressant que cette personne qui m'a parfois profondément influencé ait en réalité lu chaque livre de sa vie uniquement pour la célébrité et le populisme. Un romancier qui n'avait rien de parfait en dehors de sa maîtrise de la langue n'arrivait à rien sauf pour raconter des histoires et n'avait aucune caractéristique concrète en dehors de son effort pour s'exprimer. Comme l'a dit un ancien ami, les sujets s'embellissent uniquement lorsqu'ils ne nous regardent pas.

Ne pensez surtout pas que je fais un effort pour exposer une attitude artistique ! S'il y a quelque chose de plus dégoûtant que mes douleurs du dos, c'est l'exposition en tant qu'art dans le monopole de la bourse des idées copiées incompréhensibles. Je suis obligé d'admettre en raison du paysage que je vois que la nouvelle maladie de notre époque est ce genre de milieu. Je suis conscient qu'il y aura peut-être des gens qui me donneront raison sur ce sujet, mais ces gens eux-mêmes présentent depuis leur respect au passé et à ceux qui sont morts depuis longtemps au lieu de contribuer à la nouveauté et au futur, en faisant ces critiques. Selon moi, la créativité est

laissée aux mains des hommes populaires qui s'en moquent, avec la déception de nombreuses personnes laborieuses oubliées ou qui n'ont jamais été mentionnées. Je pense que désormais, vous aurez compris que je ne fais pas partie des milieux soi-disant intellectuels. Les réponses deviennent plus précieuses que les questions lorsque les propos restent suspendus.

Je me suis enivré parmi des milliers de découvertes inespérées, je n'ai pas pu en jouir d'une seule. J'ai pris le chemin du retour à la maison chaque fois, exactement comme cette nuit. À part Hrant, personne ne s'est même rendu compte que je me suis levé de table. Il ne s'est pas opposé à mon départ parce qu'il était conscient de mon ivresse. Il y avait quelques kilomètres que je devais parcourir à pied, j'ai pensé plusieurs fois pendant le trajet à mes souvenirs qui perdent leur réalité. De grands arbres s'allongeaient et partaient sur les deux côtés du chemin, et les citronniers apparaissant de temps en temps entre eux étaient le seul paysage visible dans cet espace où je marchais. De cette façon, l'air s'était complètement rempli avec des odeurs fleuries, une odeur douce de façon incompréhensible... Je poursuivais mon chemin, en réalité, mes yeux s'étaient humidifiés au point de ne pas pouvoir voir les belles choses, c'est pourquoi j'ai souhaité arriver chez moi au plus tôt. Les lumières de la ville diminuaient au fur et à mesure que je bifurquais dans des ruelles, et tu ressentais la présence des étoiles se rapprochant progressivement, un son retentissait jusque dans la tête dans une langue que j'ignore. Je me suis arrêté involontairement à ce moment et j'ai regardé le ciel. Le moment le plus intéressant de la nuit était le retour chez moi sous des milliers d'étoiles, sans marcher sur aucune d'elles. Ce simple spectacle idiot artistique m'a fait penser à :

L'art est une protestation splendide que nous menons avec courage pour montrer que nous sommes dignes de la nature.

L'arrivée de Hrant s'est fait sentir quelques heures plus tard depuis le jardin, je suis descendu pour lui ouvrir la porte. En me voyant, il a directement commencé à parler comme pour me faire écouter les restes de ses discours de la tablée.

— Pourquoi est-ce que l'être humain n'arrive pas à vivre pour l'éternité les doux moments du premier regard ? Je continue à ressentir un manque *même*

après tout le plaisir que j'ai eu à table, toute la nuit. Je pense que je traverse la crise de l'âge mûr. Ma jeunesse passe à toute allure, mais ma vieillesse n'est pas encore arrivée. Je suis obligé d'admettre qu'à cause de cela, mes déceptions sont parfois remplies d'espoir, et mes espoirs ressemblent parfois à de la déception. On dirait que notre lumière est petit à petit tamisée par des mains habiles à la suite des propos d'un sage... Je dois rédiger un article à ce sujet pour l'envoyer à la revue. Qu'en dis-tu ? Est-ce que ce ne serait pas un peu obscur ? Ah, à qui le dis-je ! Je pense qu'il y a un gros vide à la place de ton cœur. Je n'ai toujours pas compris comment tu n'as pas crevé de douleur. En effet, je n'ai jamais été témoin et je n'ai jamais entendu dire que le feu puisse brûler petit à petit...

Il s'est penché sur sa cigarette et il a réussi à l'allumer après quelques essais avec ses doigts ivres. Il m'a regardé avec un air d'effet, après avoir soupiré, et il a poursuivi :

— Si tu savais quel mérite bizarre que c'est d'être embarrassé comme toi, les choses quotidiennes sans valeur deviennent des besoins. Mes écrits sont ici, je serais heureux que tu les mettes au propre. Je vais laisser de l'argent pour toi sur la table, tu le prendras en sortant le matin...

Je l'ai pris par le bras pour le monter dans sa chambre. Il a fermé les yeux sur la nuit sous ma surveillance. Un homme désireux de vaincre sa vie avec les vérités désire mourir avec sagesse sans renoncer à vivre avec extravagance. Je me retire moi aussi dans ma chambre pour examiner ses écrits.

À l'attention de la revue Lire

Crois-moi, si certaines choses ne restaient pas à la fin et pour après, nos espoirs, la distance entre nos cœurs est celle qui va du dos à la poitrine. Si un couteau entre d'un côté, le sang va couler de l'autre côté, mais on ne va pas voir qui a été saigné par qui. Chaque fois qu'on ouvre une porte, je ne sais pas en réalité si c'est parce qu'on s'est regardés auparavant l'un l'autre, ou si chaque silence annonce une nouvelle joie, mais je ressens que cela dépasse même les rêves d'être avec toi. Le soir tombe de nouveau, tu tiens un livre à la main, et moins suffisamment de cigarettes. Je dis ô cette terre fumante du soleil, tu tiens tellement de place en ce moment en moi que je ne sursauterais pas dans les nœuds de tes chemins, même si je prenais le monde dans mes bras. Je me souviens

un peu plus au fur et à mesure que j'écris à ton sujet, je suis entouré par les négociants de rêve et les représentants de ma déception, ils prennent la mesure de quelque chose, ils examinent le processus difficile de celui qui aime vraiment. Je me retrouve à jouer le rôle de la présence d'un amoureux de fin de race dans nos existences perdues.

Tous les phénomènes que je possède et que j'ai perdus en même temps modèlent discrètement mon existence. Ta souffrance et ton affection s'unissent dans mes eaux internes, même si personne ne s'en rend compte. C'est pourquoi, que toutes les portes que tu as la possibilité de m'ouvrir soient ouvertes, de cette façon je pourrai connaître la personne qui peut aimer mes yeux, que je n'ai pas peur de n'être aimé par personne. Traversons le passé avec des pas rapides jusqu'à trouver une ombre, demandons-nous ensuite l'un l'autre combien de fois nous ne sommes toujours pas morts. Demandons-nous si nous sommes devenus un, si l'on doit le faire maintenant, demandons-nous quel est le chemin, pour marcher sur des chemins où même la lumière n'a pas pénétré en devenant un si l'on s'aime...

Certains soirs, lorsque vous mettez votre tête sur l'oreiller, des milliers de faits commencent à passer sous vos yeux fermés, cette période soumise aux fragments lents des remords vous entraîne à toutes sortes d'actions en dehors du sommeil, jusqu'à ce que vous leviez votre tête en calmant votre cœur par une profonde respiration. Il est vraiment très difficile de commencer le matin de telles nuits (et c'est une situation qui m'arrive sans arrêt). Lorsque j'arrive à fermer un peu les yeux, la voix stridente de la grosse femme de ménage boudeuse s'est fait entendre en dehors de ma porte. Notre degré d'antipathie l'un vers l'autre était indiscutablement égal. Je pense qu'elle me considérait comme une saleté qu'elle devait nettoyer dans la maison, et que je la considérais comme un insecte qui ne devait pas y entrer. Malheureusement, notre présence à nous deux était l'œuvre de Hrant. Je me suis rapidement levé, j'ai pensé que la femme de ménage s'était préparée depuis longtemps ; en effet, j'ai pris une gorgée d'un café refroidi depuis longtemps. J'ai mis dans mon sac les livres que je devais restituer aujourd'hui à la mairie. Je suis obligé de faire ce sacrifice pour en prendre de nouveaux. Comme la chambre de Hrant est à l'étage supérieur, la femme de ménage ne l'avait pas encore dérangé. De toute façon, s'il est

réveillé, il pouvait piétiner ma journée en posant beaucoup trop de questions, c'est pourquoi j'ai pris l'argent qu'il avait laissé au salon et je suis sorti précipitamment de la maison. Je n'ai pas salué et je n'ai rien dit à la femme de ménage. Je suis d'abord passé à *la revue Lire* pour y laisser l'article de Hrant. L'accueil très chaleureux du préposé chaque fois et ses remerciements insistants bien que je dise qu'il s'agissait de la lettre de Hrant sont vraiment très ennuyeux. Je dois mettre davantage de distance avec lui.

Je peux maintenant aller prendre mes livres gratuits.

— Bonjour, voici les livres que je vais restituer, prenez-les s'il vous plaît, et puis j'écris sur ce papier la liste de ceux dont j'ai besoin.

— Bonjour, je vais vous faire attendre quelques minutes, je vais les enregistrer et puis je vais regarder si les livres que vous désirez se trouvent en rayon ou pas.

Je me suis mis à attendre en silence dans un coin sans répondre, en regardant la jeune femme faire son travail. Ses mains s'activent très lentement, je pense qu'elle n'a jamais eu de travail auparavant avec un ordinateur.

.....

— C'est bon, Monsieur, j'ai terminé les restitutions, les livres que vous désirez sont ici.

J'ai remercié froidement sans m'étendre, et je me suis mis à chercher une table pour moi. Après quelques heures de lecture, les douleurs de dos avaient commencé à augmenter, c'est pourquoi je me suis dirigé vers la cantine pour prendre un café. J'étais déterminé à polluer l'air propre avec mon grand verre de café et ma fumée de cigarette. Lorsque j'ai commencé à marcher pour me choisir un banc, la femme avec laquelle j'avais parlé pour l'enregistrement des livres flirtait sur un banc avec son jeune amoureux. Je me suis assis sur un banc où je pouvais les voir sans attirer leur attention, et j'ai commencé à les regarder. Ils m'ont remarqué après un certain temps, mais je ne peux pas dire qu'ils ont été gênés, la réaction chimique de leur cerveau les avait entraînés depuis longtemps vers un autre univers. Mon attitude envers l'affection est une position inacceptable pour ma personne, mais lorsque je pense à cela pour les autres personnes, comment pouvons-nous continuer à aimer quelque chose lorsque nous comprenons tout et que

nos pensées perforent et passent à travers la réalité ? Même moi qui déteste tout, y compris ma personne, est-ce que je pourrais devenir un jour un amoureux idiot ? Je me pose souvent ces questions parce qu'elles ne perdent pas leur sens si je n'y pense pas et que je ne les exprime pas envers moi-même. Lorsque je suis arrivé à *la fin de ma cigarette, je suis passé à côté d'eux sous prétexte d'une petite promenade. J'ai sursauté face aux paroles que j'ai entendues. Ces paroles superficielles et simples...* Ils faisaient la guerre pour faire exister jusqu'au plus petit détail leur propre amour dans un milieu et une langue prêtée. C'est à mon avis le cycle interminable d'un cauchemar... Qui sait combien de fois ces mots ont été utilisés ? On pensait qu'ils étaient décoratifs, mais ils avaient été utilisés jusqu'à perdre leur cible de vue. Les mots traités avec une fabrication d'usine ressemblaient à de la saleté sur leur corps en face, insolemment. Cela met désormais terriblement en évidence l'impossibilité à véhiculer l'émotion de l'expression.

J'ai ri sans le vouloir, je me suis rendu compte que je devais vraiment partir lorsqu'ils ont remarqué mon acte. Lorsque j'ai tourné la tête pour regarder une dernière fois, les deux têtes rapprochées pour ne plus faire qu'un seul corps me regardaient avec curiosité et une attitude hostile. Leur scène, leur théorie du désir et la vie réelle s'étaient transformées en un moment indiscutable et d'une séduction irrésistible. Le fait même de l'imaginer a comporté une rigidité mortelle dans ma pensée. Je pouvais désormais revenir à ma réalité, mes écrits et mes livres. Une personne qui refuse de vivre dans le cœur d'un autre vit dans les circonvolutions de sa propre langue. Mon univers était justement là, pas autre part...

.....

Hrant demandait aux personnes attablées quel pouvait être l'objectif d'une personne seule. J'ai préféré garder le silence parce que j'aurais pu être obligé de vivre dans une chambre d'hôtel si j'avais dit « *être davantage seul* ». *D'ailleurs, je ne pense pas que* quiconque aurait accordé de l'intérêt à ma réponse, en effet, je n'allais pas non plus en accorder à celle d'autrui. Mon Dieu ! La table est comme une caricature à l'envers, l'aspect est tout à fait normal, mais les discussions... Tout le monde pense être différent en son for intérieur. Il y a des amoureux parmi eux, des personnes qui se pensent amis et qui ont transformé leur jalousie en hostilité, et c'est

intéressant que tous lèvent leur verre dans une même tablée. La tablée est complice d'une réalité artificielle comme l'existence. La seule personne qui considérerait cette situation comme étant provisoire, à part moi, était un prêtre, et il soulignait la lumière à la fin de l'existence. Ah, je suis admiratif de l'intelligence de négociants des hommes de religion, ils relient tout ce qui existe à une illusion, et ils n'ont jamais cessé de courir derrière une autre illusion. Il avait commencé à tourner fréquemment ses regards vers moi. Je pouvais lui sembler une âme suppliciée. Il s'est assis à mes côtés à la première occasion.

— Je t'ai examiné avec une grande attention, fils. Il ne semble pas que tu sois très bavard.

— Je pense que j'ai tourné suffisamment le dos depuis longtemps au Monde et à Dieu.

— Pourquoi ?

— Je n'arrive pas à trouver un aspect que je peux définir comme étant réel, que ce soit dans mon passé ou dans mon futur. La plupart du temps, je souhaite qu'une puissance satanique mette fin à l'existence de toute l'humanité. Les êtres qui ne possèdent pas la capacité de tracer leur destin n'ont pas la force de réussir cela. Cependant, il faut que les religieux, les hommes d'affaires et tous les groupes professionnels dont le besoin est ressenti pour être un homme meurent en dernier. Il faut qu'ils voient de leurs propres yeux encore un peu la réalité de la disparition. En effet, vous représentez sans cesse aux autres personnes la conception d'un futur qui ne va pas se réaliser. Il s'agit pour moi de l'une des erreurs les plus impardonnables.

Je devais laisser sur ses épaules le reste de mon discours sans lui permettre d'intervenir, c'est pourquoi j'ai poursuivi ma réaction et mes propos de façon un peu plus ferme et énervée.

— Parce que vous êtes tous au fond d'un enfer où vous donnez un combat pour faire croire à autrui et à vous-même que le temps est constamment rempli de miracles. Vous pensez que vous souffrez et vous vous en parlez lorsque le temps est venu avec une grande fierté. Je ne sais pas, vous avez peut-être vraiment souffert, mais le cercle de souffrance que vous avez formé influence de nombreuses autres personnes au-delà de vous-même. La conscience qu'il suffit de peu d'intelligence ou d'une grande croyance pour

ce rideau de fumée que vous avez créé et que vous maintenez est votre plus grande arme. Votre existence n'aura donc gagné aucune valeur, et c'est pour cela qu'il y a cette quête de miracles, ça ne pouvait de toute façon pas être pour un autre motif.

— Et toi, qu'est-ce que tu fais dans cette existence, fils ?

— Je ne suis pas une âme que vous allez sauver, Prêtre, mais vous, vous n'avez pas encore compris que personne ne pourra être sauvé en réalité. J'ai lu un passage sur cette conversation dans une revue que j'ai prise aujourd'hui à la bibliothèque. Lisons également sur la profonde méchanceté humaine avec le langage d'autrui si vous le désirez. Qu'en dites-vous ?

— De quelle sorte d'expérience parles-tu ? Regardons bien sûr ensemble, si ce n'est pas très long.

— Je vais vous faire attendre quelques minutes.

J'ai commencé à lire un morceau de papier que j'ai sorti de mon sac à dos, de façon à ce qu'il soit également lisible par le Prêtre.

« Les scientifiques voulaient définir les limites et les secrets des comportements humains en observant ce processus. Cette idée était née de la réflexion sur les motifs qui avaient poussé les Allemands à massacrer les Juifs, mais en allant plus loin, elle se centrait sur le meurtre sans distinction des enfants, des mères et des vieilles personnes. Il y avait un désir de mettre en question la soumission d'une population qui a appliqué sans poser de questions des ordres terrifiants donnés en faisant fi de toute existence dans la société. Quarante personnes entre vingt et cinquante ans ont été sélectionnées pour cela en 1962. Ces personnes étaient constituées de gens normaux, pouvant être considérées comme polies dans leur vie normale, et un mécanisme avait été installé pour punir en infligeant soi-disant de l'électricité, sous réserve que la victime d'en face ne sache pas les questions posées pendant l'expérience. La personne qui allait recevoir les décharges électriques savait qu'il s'agissait d'un mécanisme totalement fictionnel, et elle lançait des hurlements montrant sa souffrance en fonction de la violence du voltage. Ils ont remarqué qu'un camp nazi aurait pu être établi en réalité, avec un groupe de personnes soumises dans les expériences qui se sont poursuivies jusqu'à la fin des tests, avec des électrochocs infligés entre quinze et 450 volts. Il n'y avait pas de pistolet sur la tempe pour la poursuite de l'expérience, mais ils ont poursuivi les tests jusqu'au bout,

bien qu'ils entendent tous les hurlements de la personne en face. Tous poursuivaient à cause de la pression importante de l'autorité. Il avait été prouvé à New Heaven de façon expérimentale que des personnes avec un aspect ordinaire pouvaient se constituer en réalité d'un groupe de psychopathes ».

— Voici le travail en résumé, Prêtre. Nous avons vu comment l'influence conditionnée de la soumission peut transformer un être humain en une machine de destruction. Est-ce que vous allez dire maintenant que ces mots de *soumission* et d'*influence* ne sont pas en réalité à votre ordre du jour quotidien ?

J'ai remarqué qu'il a adopté une position relativement différente, et cela m'a plu. La curiosité que j'avais suscitée en lui avait commencé à me plaire désormais parce qu'il devait tenir maintenant un peu davantage les fils de mon côté. Je me suis penché vers lui et je lui ai dit :

— Faisons quelques pas si vous le souhaitez, l'air frais nous fera du bien au cerveau.

Nous nous sommes un peu éloignés de la foule pour nous trouver un endroit plus calme, il me regardait d'un air inquiet, mais curieux. Je n'avais pas de différence pour lui d'un être qui devait être examiné et dompté. La curiosité de son regard le révélait ouvertement. C'est pourquoi il était prêt à faire un peu plus d'efforts pour me faire parler.

— Je pense que nous étions justement sur la projection de la méchanceté chez l'être humain. Pour autant que je comprenne, tu veux dire que ces sentiments sont entièrement reliés au devoir, et que leur application ne regarde pas la conscience, vu que ces sentiments ne nous appartiennent pas. N'est-ce pas ainsi, fils ?

— Ne considérez pas seulement la méchanceté, j'affirme en même temps que tous les sentiments que nous connaissons n'appartiennent pas à l'être humain, Prêtre. Nous les avons empruntés, nous les utilisons chacun notre tour.

— De qui les avons-nous pris ?

— Mes livres préférés sont ceux qui ont expliqué l'horreur sans faux-semblants. Par exemple, les peines, la torture, la soumission et l'acceptation sont expliquées de milliers de façons dans les livres religieux. Je serais tué ou considéré comme fou si je disais ces choses de moi-même dehors, mais

des milliards de personnes continuent à lire ces livres comportant ces menaces – recommandations sacrées. Quelle ironie ! Cependant, il ne s’agit pas seulement de cela. C’est Schopenhauer qui a introduit le pessimisme dans nos existences dans sa forme la plus parfaite. Sa première signature avait été apposée avec Hamlet. La réflexion des sentiments portés par ce personnage a été imitée par la société pendant des siècles. Ce modèle sans passion, sans croyance, s’est collé comme de la saleté sur les êtres humains depuis sa définition par Turgheniev.

Il est également nécessaire d’admettre que la littérature et l’art ont modelé le caractère humain plus que de l’imiter.

— Regarde, fils ! Je comprends tes inquiétudes, mais il ne faut pas que tu oublies que l’essence de l’existence provient du désir de s’exprimer de l’être humain. Nous voyons que l’art, comme la religion, offre toujours aux êtres humains des possibilités de s’exprimer. Il faut que tu considères cela comme un objectif plutôt que comme une illusion. En venant à la méchanceté, je peux affirmer que la chose satanique est contraire à la créature et qu’elle désire l’entraîner vers le chaos. Elle se moque des valeurs et de la signification de l’être humain comme nous prenons ce dernier au sérieux. C’est cela, la réalité qui gît derrière le sourire satanique. Nous pouvons voir clairement la facilité de la diffusion de la méchanceté et de la présence d’une manipulation dans l’article que nous avons lu. Il ne faut cependant pas oublier que ce qui est diabolique ne fait pas ce qu’il doit faire par un intermédiaire. Le désir de la suppression totale de ce qui existe n’est pas une attitude diabolique, c’est le diable en personne. Maintenant, tes réflexions sont dispersées à cause de ta colère, même si tu combats au nom de ce que tu considères juste. L’être humain se sent toujours comme au tournant d’une séparation. Il ne faut pas que tu oublies que nous vivons avec la perception d’une vérité qui est en réalité provisoire. Tu dois voir au-delà de cela, fils, tu dois tourner ta tête vers l’endroit où tu peux voir avec le cœur et non avec les yeux. Cette vision apparaît parfois très loin, et parfois juste à côté.

J’ai toujours considéré avec étonnement l’effort de ceux qui ressentent le besoin de faire naître le nouveau lorsque je regarde le stade où se trouve la société. D’où venait cette mission qu’ils se proposent ? Des guerres sont d’abord données pour changer la situation existante, le bien-fondé de la

guerre est ensuite défendu au nom d'une utopie, et le cycle du monde se poursuit de la même façon sans changer, avec la même cruauté. Les existences goûtent la victoire des caprices et de l'individualité. Les monstres sont relâchés un par un par des moyens adaptés dans la société après avoir été conçus dans les rêves puis relâchés sur la place publique au nom de la puissance. En effet, toutes les utopies sont tragi-comiques, l'incroyable est uni avec ce qui existe, pendant que cette guerre est donnée pour définir correctement le bonheur de notre propre point de départ...

Tout ce discours a progressé depuis ma tête vers la langue, mais j'ai décidé pour l'instant de me taire pour qu'il pense avoir un peu raison. Je pense que cela sera plus amusant pour moi de le faire tomber lorsque je ressentirai qu'il s'est un peu élevé.

Lorsqu'il a remarqué que je me suis tu, il a tourné sa tête vers la foule et il a dit :

— Ma fille est venue, je dois partir pour l'accueillir.

Sa fille était justement la personne qui m'avait donné les livres avant de courir vers son amoureux... Il s'est éloigné avec un calme pensif, et Hrant m'a rejoint peu de temps après, car il était curieux de ce que je faisais. Le prêtre se dirigeait à pas hésitants vers un autre groupe nombreux, sans détacher ses yeux de moi, lorsque j'ai commencé à discuter avec Hrant. Je n'ai pas pu prêter beaucoup d'attention au motif pour lequel il me regardait vu que je discutais avec Hrant, il a jeté des regards furtifs vers moi toute la nuit en essayant de calmer son inquiétude. Quelque temps après, il avait commencé à rire et à soulever de nouveaux sujets. Même lorsque les invités ont commencé à prendre peu à peu congé, nous nous sommes plongés dans la même discussion. L'état d'esprit de Hrant était dans une trajectoire complètement différente cette nuit-là. Il m'a associé à une citation dont j'ai raté le début ;

... Et il nous rend visite une fois dans notre existence et pour une personne, et il remplit toute une existence d'un souvenir savoureux comme une rose inoubliable après avoir été reniflée une fois. Quel dommage pour ceux qui ratent ce souvenir !

— J'ai déjà laissé sur ta table les nouveaux écrits, c'est-à-dire dans ta chambre. J'espère que tu auras un sourire en les mettant en page... Bonne nuit, mon ami...

— Bonne nuit.

J'ai compris cette nuit pourquoi je n'allais pas oublier jusqu'à la fin de ma vie le visage de Hrant. Nos yeux contenant de la fatigue dans une nuit terminée, ses cheveux désordonnés dissimulés à la lumière de la lune et ses yeux pleins d'espoir ne ressemblaient pas du tout aux miens. J'ai attendu assez longtemps à l'endroit où il m'a souhaité bonne nuit, je me suis finalement trouvé une chaise. Je regardais vers le pavillon dans une incertitude maladroite. Lorsque la lumière des bougies a commencé à s'obscurcir aux fenêtres du pavillon, j'ai désormais commencé à respirer calmement, j'entendais de temps en temps un vent, parfois un rai de lumière en moi-même. En revenant à moi, je dois dire clairement que cela ne s'est pas passé tout de suite, je me suis mis immédiatement à marcher directement de la cour vers la maison, pour y parcourir brièvement les écrits sur ma table.

À l'attention de la revue Lire

Mes oreilles ressentent de nouveau la nostalgie des paroles, comme un puits sans fond. Je suis convaincu que tu n'as pas entendu cela uniquement de moi, les oreilles sont repues des propos non habituels, mais le cœur est resté affamé pour de beaux actes. Il ne fait aucun doute qu'un matin peut être commencé avec les yeux les plus absolus et qu'un soir prendra parti pour toi concernant des insuffisances lorsque ces yeux seront libres et qu'ils pourront encore parler. Peut-être qu'il a un aspect incertain, triste ou inquiet... On part pour notre propre voyage, avec les traces de l'espoir dans le sourire tracé. On ne reconnaît aucune loi, personne ne fait le bouffon, les pas sont jetés de façon courageuse et libre...

Qui dessinerait donc ces tranches de temps bizarre ? Les récits racontés avec une respiration forte modèlent un par un les temps perdus. En outre, toutes les soirées ont été recouvertes d'un espoir sans fin, nous sommes restés là-bas parce qu'on ne croyait plus qu'en la vérité de cela. Et si cela n'avait pas existé ?

J'ai mis les écrits dans mon sac, car je devais les livrer à la revue dans quelques jours. J'ai pris ma lampe de poche de la table pour me promener vers la forêt pendant les heures restantes de la nuit. Je déambulais à pas

lents dans une forêt désertée et compacte. Un peu plus loin, j'ai bifurqué sur un sentier. L'air froid de la forêt pénétrait mes poumons. Des ombres légères, un couple fermement enlacé est passé parmi les rayons de lumière faible (cet ennui intérieur qui m'a pris soudain, je vais en parler comme d'un ennui intérieur parce qu'il n'y a pas d'autres expressions pouvant raconter mon sentiment de ce moment). J'ai fixé mes regards vers ce couple. Le paysage qui me restait de la lumière de la lune, le vêtement splendide et silencieux porté avec fierté par la femme... Elle avait courbé légèrement le cou vers son homme, comme si elle trouvait de la sérénité en étant sous sa coupe. J'ai voulu m'approcher davantage (je pense que c'était à cause d'un sentiment de jalousie). La femme a tressailli lorsqu'ils m'ont remarqué. C'était la préposée de la bibliothèque en personne, ou la fille du prêtre ! C'était donc pour ce motif qu'elle était venue à cette invitation. Un sentiment de plaisir superflu formé dans mon cerveau progressait vers mes pieds. Le sourire apparaissant sur mon visage semblait être la première preuve de cela. Cependant, elle regardait vers le haut sans bouger, comme si elle attendait tout, absolument tout, à part ma réaction... Nous étions sur le qui-vive les uns envers les autres dans une nuit fraîche où nous étions les seuls à ne pas dormir. Un son, un son vivant, devait briser le silence ému. Des sons que l'oreille humaine n'était pas très désireuse de distinguer de ses pensées d'assurer la maîtrise du moment, des froissements, des bruits d'insectes et la tonalité silencieuse de la nuit... Les cœurs étaient écrasés sous l'effet d'une tension incompréhensible, comme si tout attendait une explication de ma part. Or, je ne savais pas non plus pourquoi je ne pourrais pas me détourner de ces deux paires d'yeux brillant sous la lumière de la lune... Finalement, le mystère de l'événement a pris fin lorsque nous avons passé notre chemin de part et d'autre. J'ai regardé derrière quelquefois par intervalles, je les ai perdus de vue vers la fin du sentier en laissant décembre dans les endroits éclairés par la lumière de la lune. Je me suis mis à rentrer à la maison en rebroussant chemin.

À mon avis, lorsqu'on rencontre des gens qu'on ne connaît pas beaucoup, mais qui attirent notre attention, on évoque facilement par la suite leur façon d'être la plus concrète ; j'ai répété cela plusieurs fois sur mon chemin du retour. C'était surtout les lignes du cou recourbé qui me venaient en mémoire, les petits détails s'étaient inscrits de façon vive dans ma mémoire.

Lorsque je suis arrivé à la maison, leur image s'est bizarrement dispersée comme du brouillard de ma mémoire, le visage de la femme s'est effacé de moi et de ma mémoire en même temps, sans vouloir revenir.

Tout de même, je n'ai pas pu m'empêcher de me poser des questions sur ce qui s'était passé pendant longtemps. Pourquoi est-ce que le fait d'être témoin d'un acte plus que l'acte en lui-même provoque des réactions aussi chaotiques ? Pourquoi un couple qui semble aussi serein lorsqu'il est seul dans la forêt ne ressent-il pas également de l'inquiétude avant que j'arrive ? Ou alors, est-ce qu'il n'y a aucun sentiment de culpabilité, par exemple ? Pourquoi est-ce qu'ils n'admettent pas un autre élément étranger dans le monde lorsqu'ils se regardent dans les yeux qui les caressent avec affection ? Je me dis qu'il faut peut-être ne pas évoquer du tout cette période de relations sexuelles, en essayant de mettre l'accent sur le bon endroit de l'événement (lorsque j'y pense pour comprendre dans quelle mesure cela affecte leur relation). En effet, les risques pris pour cela fixent les actes à l'extrémité des frontières humaines de façon individuelle, du point de vue de la conformité sociétale. Il serait cependant impossible dans la même mesure de ne pas en parler du tout. Oui, son visage avait disparu pour l'instant de ma mémoire, mais le désir de lui parler le plus vite possible m'a envahi. Je désirais la changer, l'influencer et même effacer son existence pour la mettre devant son père. Le plaisir de faire cela en lui parlant, découvrir peut-être progressivement son autorité derrière son attitude fragile allait me donner un nouvel objectif. Je me suis mis en tête de lui parler demain comme première chose à faire à la bibliothèque. Quelle curiosité sans importance, inopportune ! Mais j'étais sûr que ce n'était pas de la curiosité qui brûlait en moi. Il était finalement impossible de ne pas apprendre qui pouvait être la femme que j'avais rencontrée plusieurs fois par coïncidence dans de telles circonstances bizarres. Les scènes sont inscrites devant mes yeux avec une insistance honteuse. Je pense que je vais devoir encore prendre des calmants ! L'armoire à médicaments de Hrant est littéralement un arc-en-ciel, je pense que ce ne sera pas un problème si j'emprunte quelques médicaments, et j'ajoute un peu d'imagination à ma nuit avec quelques-uns parmi les plus lourds à mon avis.

Je ressentais une fatigue incroyable lorsque j'ai ouvert les yeux. C'était comme si je n'avais pas dormi du tout pendant quelques jours. Or, j'avais

dormi pendant tout ce temps et j'aurais dû être reposé. Je marchais lentement vers le salon. Il y a des dizaines de bouteilles et de papiers sur la table. Cela signifie que Hrant a de nouveau fait une fête et je suis resté sans arrêt entre la veille et le sommeil. Il ne peut pas y avoir d'autres explications à cette fatigue. Je vois des écrits à envoyer à la revue *Lire* parmi les papiers, et un écrit intitulé *Le Théâtre des Aveugles*. Je finis par me débarrasser de la sensation de lourdeur qui n'a pas de sens, *écrasé sous la multitude des tâches quotidiennes à accomplir, je décide de sortir de la maison. Je dois avouer que mes rencontres avec la femme et ma discussion avec le prêtre n'étaient toujours pas sorties de ma tête.* Cependant, ces émotions avaient été recouvertes par un sentiment sombre et incertain. Cette dimension obscure allait engendrer le temps où j'allais apprendre leurs secrets, je me suis senti comme si je me préparais depuis de longues années à cela. Bien sûr, tous ces événements ne contiennent aucune bizarrerie dans leur nature... Ils n'ont également aucune dimension ressemblant à un rêve qui ne va pas se réaliser...

La partie la plus curieuse de l'affaire pour moi provient de mes désirs sales que je ne comprends toujours pas moi-même, et que ne comprennent pas non plus les autres. Normalement, tout ce qui est en dehors de moi m'est étranger. Je n'ai aucun proche ni ami dans mon entourage, à part Hrant. Je ressens de la solitude depuis longtemps en raison des illusions, du silence et de la colère que je ressens en moi-même, c'est pourquoi je me suis dévoué à mon processus de conversation avec moi-même pour me donner des comptes à moi-même. Cette âme est la seule chose que les gens ne peuvent pas me prendre.

Il y a un jour ensoleillé dehors, je peux désormais utiliser le jardin de la bibliothèque à cœur joie. J'espère pouvoir regarder également les écrits là-bas s'il me reste du temps en plus de moi-même. Peut-être que ces écrits pourront me donner l'occasion de mieux connaître ces sentiments nourris incessamment dans mon esprit, dans cette situation bizarre où je me retrouve.

Mon corps est un obstacle, il va me quitter un jour et j'essaie de m'en débarrasser dans la mesure du possible.

— Bonjour, je suis venu restituer les livres, et puis j'ai préparé une liste pour les nouveaux.

— Bonjour, bien sûr... Comment allez-vous entre-temps ?

Ses yeux étaient fixés sur moi, il était évident qu'elle se souvenait de la nuit, ce plaisir mystérieux m'a rendu encore un peu plus curieux. Il allait être cependant plus amusant d'attendre qu'elle commence à parler de cette nuit et de suivre ses découvertes. C'est pourquoi je l'ai remerciée et j'ai essayé de garder mon silence.

— Les restitutions des livres sont terminées. Vous pouvez également prendre vos livres...

Je me suis mis à marcher à pas rapides sans rien ajouter d'autre. Je suis sûr qu'elle a examiné ma démarche quelque temps parce que je suis parti. Quoiqu'il en soit, j'ai réuni mes livres. Je peux désormais jouir de ce jardin baigné de soleil. J'ai sorti les lettres de Hrant sur la table après quelques heures de lecture, ainsi que ses autres écrits... Ah ! Il avait de nouveau rempli les pages de panégyriques...

À l'attention de la revue Lire

Je suis resté aujourd'hui tellement accroché à ma réalité, que je me suis affairé pour trouver le bon moment, comme une cassette que je désire avec insistance mettre de l'autre côté. Il y a un soleil immense dehors, moi j'ai ouvert les yeux sur les impasses, je parcours les murs de la chambre en ricochant par les fenêtres et mes mains grandissent littéralement en tenant le stylo. Il y a deux sujets que j'essaie d'expliquer, l'un est l'obscurité de mon cœur, l'autre est l'espoir des rayons du matin. Chaque fois que j'étreins l'un, l'autre côté déborde, mes sentiments restants sont cachés par une timidité salie et une mimique qui ne m'appartient pas...

Ah, me dis-je à moi-même, de quoi ressens-tu la nostalgie depuis tout ce temps ? Réveille-toi désormais de ce sommeil profond, ne pense pas à la splendeur ni aux sentiments de ce monde...

Mon existence qui a passé pendant toutes ces années résistera à ses espoirs les plus seuls ! J'ai parlé d'espoir, oui, d'espoir ; ce qu'ils appellent l'espoir est peut-être un lieu d'incendie... Si ce monde devient cendre, tu attendras quand même un souvenir du cœur derrière un sourire forcé...

Lorsque je regarde en arrière, je suis conscient de la présence d'une vie

que je dois vivre, mais je me demande quand même ceci : vu que tous les phénomènes ont été conçus dès le début, pourquoi alors ne sortirais-je pas dans un jour ensoleillé ?

Je mets de côté l'écrit avec quelques rectifications, la fille du prêtre (ce n'est plus pour moi désormais la bibliothécaire, c'est la fille du prêtre) sort justement à ce moment avec sa cigarette. Elle se dirige vers moi avec des pas sûrs. Bien que je trouve cela intéressant, je tente quand même de m'adapter. Nos yeux se rencontrent, elle pose sa cigarette sur le cendrier de ma table.

— Bonjour de nouveau. Vous venez souvent ici. Est-ce que c'est pour une recherche spécifique ou est-ce pour un autre motif ?

— Je vais dans la nature quand je m'ennuie beaucoup, et je viens ici lorsque je désire fuir de moi-même.

— Est-ce que je peux voir ce que vous lisez ?

— Bien sûr, lisez s'il vous plaît à voix haute, vous me débarrasserez en même temps du supplice de la lecture...

À l'attention de la revue Lire

Mon objectif n'est pas de décorer mes propos pour les sourds ni mon visage pour les aveugles... Je me demande seulement comment ce qui a perdu sa place pourra de nouveau s'installer quelque part. Tu n'as pas entendu ? Nous sommes fatigués désormais, nous avons disparu par endroits, et nous avons de temps en temps eu des remords. Ce monde nous doit des excuses, mais sa fierté ne lui permet pas ! L'existence nous montre à quel point les phénomènes qu'elle laisse sont insatiables. Crois-moi, je ne désire plus désormais chercher de façon insatiable. La décision la plus importante que j'ai prise dans ma vie est d'avoir de la nostalgie envers ce que j'aime en tant que personne aimée. Est-ce que tu peux me dire, est-ce que c'est possible de rassasier notre propre âme en rêvant, en ayant de la nostalgie, en allant au travail, en se levant le matin, en désirant rassasier le phénomène de l'existence ? La possibilité de le transporter à côté d'une personne en attente, cela va disparaître dans l'intemporalité du temps futur. Envers qui ? La disparition du temps dans les nuits les plus profondes peut-être, les heures les plus matinales du matin, aux rêves des personnes les plus jeunes...

— C'est très beau...

— C'est tout un tas de fatras qui ne m'appartient pas... Je fais des rectifications pour un camarade de temps en temps... Je ne peux pas dire que ce soit tellement mon style.

— Quel est votre style ?

— À votre avis, *qu'est-ce qui est plus horrible, l'ennui ou la mort* ? L'être humain passe son existence à combattre contre le temps et ce dernier le pourrit progressivement. Maintenant, alors que tout est aussi absurde de mon point de vue, est-ce que votre question aura une place exacte ?

— Vous parlez de nouveau comme cette nuit-là ! Pourquoi est-ce que c'est tellement difficile pour vous de parler de belles choses ? Or, vous dansez à merveille avec les mots. Je peux vous dire que mon père vous a vraiment apprécié. Il allait vous laisser une invitation chez vous pour la célébration de Pâques. Entre-temps, est-ce que je peux également lire les autres écrits que vous avez ? Ce n'est pas un problème pour vous ? J'ai une grande heure de libre et vous avez besoin de vous débarrasser de ce supplice.

J'écoutais la fille avec horreur, je n'ai aucune idée de ce qu'elle entend par « conversation de cette nuit ». *Je ne peux cependant pas permettre qu'elle puisse soupeser cela et avoir un jugement à mon sujet. Rien ne sort de ma bouche que de dire bien sûr...*

Le Théâtre des Aveugles

C'était le mois de mars de 1941, au moment où une soirée fraîche et courte s'allongeait vers une nuit très longue et intense. C'était le temps où les rêves pouvaient rivaliser avec les chevaux, lorsque certaines chambres étaient éclairées avec de la bougie, certaines lettres conservées avec soin, et chaque porte toquée l'était pour un motif...

Adeline marchait affairée dans les rues de Paris, et elle pensait à son village dans une vallée des Pyrénées où elle était née et avait grandi, pour pouvoir réprimer un peu son affairément. Elle a adapté son trajet à la vitesse de ses pas, depuis ces temps où tout était très facile pour elle jusqu'à maintenant. Elle ressentait dans son tréfonds le vent froid de Paris lorsqu'elle est arrivée sur la place de la République. Elle a resserré étroitement son châle sur sa poitrine. Les touches de la pluie accompagnaient également la nuit qui engloutissait l'être humain en son sein. Un jeune essayait avec persistance de rouler son tabac malgré sa situation désavantagée dans la nuit, face à la route, et il attendait de toute son attention l'arrivée d'Adeline vers lui. Adeline a dû remarquer la situation lorsqu'elle a traversé la route, car elle a commencé à accélérer ses pas en passant à côté de l'homme. Ce dernier s'est mis à la suivre et il l'a attrapée par les bras d'un geste brusque au moment opportun. Il a dû la serrer un peu fort, car Adeline s'est retournée avec un léger gémissement et une attitude ferme.

— Les affaires progressent plus rapidement que prévu en Allemagne. Nous devons agir le plus vite possible. J'ai laissé à votre domicile les renseignements détaillés de l'endroit où vous allez aller. Ne négligez pas de le lire. Votre permis de séjour là-bas avec un statut d'observatrice sera de maximum une semaine. Un train va partir demain pour Berlin, voici votre billet.

Elle ressentait pour la première fois le poids du temps sur son dos

lorsqu'elle a pris le billet. Son existence avait progressé jusqu'à ce moment avec un itinéraire droit et connu, elle remarquait la monotonie que cela avait laissée. Elle a pris le billet comme un rebut à jeter plus tard à la poubelle. Elle a tourné le dos et s'est mise à marcher. Le jeune homme s'est adressé une fois de plus à elle dans son dos pour lui dire :

— Votre ami communiste va rester un peu seul, faites-lui vos adieux, même si vous rentrez, les pressions allemandes augmentent sans arrêt. Les descentes des sous-sols commenceront bientôt. Ce n'est pas une période très brillante pour son futur.

Ce voyage avait été soudain. Ce soir, il y avait la soirée de théâtre de son amoureux Ricardo.

Deux ans avaient passé après la liquidation par Daladier du parti communiste, et ceux qui poursuivaient la lutte menaient leurs activités dans les sous-sols. Certaines soirées de théâtre constituaient la partie « en superficie » de ces activités. Ceux qui se retrouvaient dans ces soirées discutaient longuement des moyens de parvenir à la victoire pour la lutte révolutionnaire en changeant la trajectoire de la guerre, en buvant des bières avant et après la pièce. Une fraction défendait la nécessité d'agir avec De Gaulle au sujet de la guerre, d'autres pensaient qu'il fallait déclencher une contre-guérilla contre les Allemands. Quoi qu'il en soit, il était nécessaire qu'ils atteignent davantage de personnes. C'est pourquoi ils invitaient le plus de personnes possible à ce genre de soirée en discutant avec eux. Ceci est également l'une de ces soirées.

Adeline a commencé à marcher vers sa maison à pas rapides. Il fallait qu'elle prépare une valise d'une dimension qui n'attirerait pas l'attention. Elle a continué à faire des plans dans sa tête jusqu'à la rue Palestro. Elle est arrivée chez elle, elle a sorti une cigarette qu'elle a allumée en l'accompagnant d'un verre de Calvados. Elle perdait son courage au sujet de voir ou non Ricardo. Il ne le lui permettrait jamais si elle se dressait face à lui en allant là-bas et lui disait qu'elle devait partir demain. Il pouvait vouloir l'accompagner si elle lui disait qu'elle allait quitter la ville pour voir sa famille. Elle n'avait pas le droit de lui faire risquer sa vie. Elle est passée dans sa chambre de travail, elle a sorti une feuille et un crayon. Elle allait lui laisser une lettre. Elle a décidé d'ouvrir d'abord la lettre qui lui avait été laissée. Les phrases suivantes étaient écrites dans la lettre :

Votre mission est d'obtenir des renseignements pour pouvoir prévoir les prochaines initiatives des nazis. Votre départ en tant qu'observatrice au camp, après avoir été mandatée pour cela par le gouvernement, sera un bon paravent que vous allez utiliser à ce stade. Ce paravent comporte une importance extrême pour que vous puissiez apprendre la situation des concitoyens ainsi que pour pouvoir collecter des renseignements. N'oubliez pas, le succès de cette mission sera le succès de la nation française.

Le nom du lieu où vous irez s'appelle le camp Sachsenhausen. L'inscription « Arbeit Macht Frei », c'est-à-dire « le travail rend libre » qui va vous accueillir à l'entrée du camp signifie que les détenus travaillent dans le camp jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Le camp est l'un des plus importants des SS. C'est un camp qui aide à accueillir des visiteurs locaux et étrangers. La structure du camp est la suivante :

Dans ce camp construit en forme de triangle, les édifices ont été installés de façon symétrique en forme de demi-lune autour d'une trajectoire verticale du triangle. L'immeuble administratif accueillant les SS est situé exactement au centre de la Tour A. Les baraques, les salles de punition, les plates-formes d'exécution se trouvent sur la « base » du triangle. Les chambres à gaz et les autres unités prennent place sur les autres bords du triangle et plus loin. Les baraques numéro 37, 38 et 39, qui ont été ajoutées en 1938, signalent la prévision d'une augmentation du nombre des détenus.

Alors que ce camp n'accueillait que les détenus juifs, les opposants politiques y ont été placés les deux dernières années. Par la suite, les gens du voyage et les homosexuels considérés « inférieurs » par les nazis du point de vue « racial » et « biologique » sont arrivés, suivis par les opposants tchèques, polonais, norvégiens recueillis dans les pays sous occupation.

Chacun des détenus du camp est classifié par une cocarde se trouvant sur le revers de la veste. Vous devez savoir quelle est chacune de ces cocardes et à quoi elles servent pour que vous puissiez distinguer les personnes que vous devez joindre. Bien qu'il y ait des cocardes de trois

formes différentes, vous allez également voir qu'il y a des couleurs diverses. Ces couleurs sont utilisées pour classifier la position sociale, les croyances religieuses et l'idéologie du détenu. Les sens des formes sont les suivantes :

Les cocardes en forme de triangle dont le bout est en haut : les prisonniers de guerre et les déserteurs.

Les cocardes en forme d'étoile de David : uniquement les Juifs.

Les cocardes en forme de cercle : les détenus « de la division des punitions » lourdement punis, isolés, recevant peu de nourriture, mandatés pour les travaux pénibles.

Les cocardes des détenus comportent l'initiale de leur pays de façon à indiquer d'où ils sont originaires.

Outre cela, une petite ville a été établie, comportant même des bars, pour les gradés allemands, autour du camp. C'est un élément que vous pouvez transformer en avantage, mais vous devez prêter une grande attention à ce que vos pas puissent être suivis en utilisant cela. Il sera également possible que vous soyez invitée à des dîners spéciaux qui sont organisés en raison de « l'hospitalité » allemande provenant de la popularité du camp, si vous jouez vos cartes avec attention. Il ne faut pas que vous ratiez ce genre d'occasion. Le fonctionnement du camp :

L'une des caractéristiques les plus importantes du camp est qu'il est utilisé en même temps comme une structure de production. Les détenus du camp font de la production par la contrainte chaque matin dans les structures prenant place à l'intérieur du camp, pour le compte des entreprises Siemens, AEG, Daimler-Benz, DEMAG qui produit des tanks. Il va falloir que vous appreniez en peu de temps les horaires des trajets du matin vers les structures, des pauses – s'il y en a bien sûr – et du retour du soir vers les baraques des détenus que vous voulez contacter.

Moyens de contact

C'est un grand avantage que vous partiez avec une mission diplomatique. C'est pourquoi il est nécessaire que vous trouviez un canal secondaire de contact à l'intérieur ou dans la région. Vous allez séjourner dans l'hôtel nommé Steigenberger avant d'arriver au camp. Nous avons un patriote avec lequel nous avons une collaboration au sein

de l'hôtel. Cette personne sera dans cet hôtel pendant toute la durée de votre mission et va assurer le transfert jusqu'à nous des renseignements que vous allez communiquer. Vous allez résoudre le problème de la façon de transmettre ces renseignements depuis le camp jusqu'à l'hôtel. L'individu en question va vous contacter lorsque vous serez entrée à l'hôtel. Ne négligez pas d'écrire quelques lettres à votre famille ou à votre amoureux même si vous faites parvenir les lettres à l'hôtel. Leur lecture en priorité en cas d'un contrôle probable va normaliser le processus. Inscrivez l'adresse comme étant l'adresse de votre maison, les Allemands connaissent mieux actuellement les rues de Paris que nous.

Bonne chance.

Adeline a lu plusieurs fois la lettre. Elle ne voulait pas que quoi que ce soit manque. Elle a brûlé les lettres dans un cendrier lorsqu'elle a estimé avoir assez lu. Elle pouvait désormais faire ses adieux à Ricardo. Elle a pris une grande gorgée de son verre, une profonde respiration de sa cigarette et elle s'est mise à écrire :

Cher Ricardo,

Je t'écris cette lettre en raison de la distance qui va s'interposer entre nous. Les lignes droites de cette distance sont une obscurité pour nous, ses hauteurs sont de la peur, ses précipices seront une carte remplie des ruines de mon passé. Je vis avec les conséquences des responsabilités dont je me suis chargée sans en être consciente, et j'en paie le prix. Je te le fais également subir, et payer. Pardonne-moi.

Il y avait un sens au commencement, je n'ai pas pu pour ce motif calculer la fin à ce moment.

Je comprends maintenant ce qui aurait pu être la cause du début si je n'avais pas envisagé la fin.

La vie démesurée n'est pas faite pour moi ni pour des gens comme moi, Ricardo. Ma vie était toujours ainsi jusqu'à ce que je te rencontre. Je n'avais pas d'horizon large concernant la vie ni de rêve lorsque j'étais une petite fille... Nous avons compris que nous ne pourrions convaincre aucune des charges parmi toutes ces impossibilités lorsque nous avons reçu de l'existence toutes ces charges dans les bras. J'ai fait connaissance avec le désespoir à cette époque. J'ai serré de nouveau

dans les bras l'espoir lorsque j'ai été contenue à l'intérieur de ton rire... Je suis passée par les deux extrémités contradictoires uniquement lorsque j'étais avec toi pendant ces trois mois que nous avons passés ensemble. Nous avons traversé des frontières parfois et j'ai été témoin d'une redécouverte de la vie avec toi. Je sais que tu as vu également la souffrance et le désespoir, tu es passé par des tortures que tu as ressenties jusqu'à la moelle. Lorsque j'ai dit « il est peut-être nécessaire que tu retournes dans les terres où tu as grandi », tu as dit « le retour serait l'interruption de nos rêves ». Tu avais raison. Il ne faut pas que je revienne maintenant, ce n'est pas pour mes rêves, mais pour mes obligations.

Bien que je sois convaincue de la nécessité de me taire, ton existence me fait croire à la nécessité de révéler quelque chose à l'air libre. J'ai tourné le vent des propos vers une autre direction pendant la période toute brève qui est passée avec toi. Or, des milliers de secrets se sont réfugiés en moi, maintenant, ces secrets désirent être une ligne chacune dans un grand silence vers toi. Bien que tu m'aies regardée, il est très difficile de voir les choses gisant dans la profondeur d'un être humain. Je sais que tout cela provoque des questions dans ta tête. Qui suis-je ? Si tous ces mots ont été dits maintenant, où sont nés les mots précédents ?

Est-ce que ces mots viennent de ma langue, de mon cœur ? Je ne le sais pas moi-même. Je ne sais pas non plus si j'écris pour toi ou pour moi-même. Combien d'oreilles doivent faire vieillir un mot avant qu'il ne gagne de la profondeur ? Crois-moi, je ne le sais pas non plus. La seule chose que je sais maintenant est que ces lignes qui te sont adressées sont uniquement le défoulement d'une nuit vide et de mes sentiments.

Au revoir... Ton amoureuse, Alisson...

Elle se trouvait à la gare des trains à 7 h 30, pour un voyage dont elle ne savait pas si elle serait rentrée, un matin diffusant un bleu pâle. Elle a installé sa valise. Elle a respiré la fumée de sa cigarette comme si elle fumait pour la dernière fois à l'arrêt de la gare de l'Est à Paris. Elle était consciente qu'elle rentrerait comme une autre personne, même si elle pouvait revenir un jour. Elle ne pouvait maintenant parler à personne de ce qu'elle ressentait, parce qu'elle savait de toute façon que personne ne pourrait comprendre.

De toute façon, personne ne peut comprendre le récit du voyage principal de quiconque. L'heure du départ était à 7 h 45...

Elle a marché à pas lents vers son siège. Elle a enlevé son manteau. Elle s'est assise et a installé son sac à côté de ses pieds, elle a sorti son livre et s'est mise à regarder dehors. Quelque temps après, une femme plutôt jeune s'est assise à côté d'elle. Elle maîtrisait à grand-peine sa respiration, elle devait avoir un peu couru pour venir. Elle a tourné son regard vers Adeline et l'a saluée par un hochement de tête. Quelques minutes plus tard, le train s'est mis à bouger. Le train a lentement quitté Paris, en causant une fixation de tous ses passagers vers la ville. Les gens s'étaient habitués à observer tout avec attention comme pour tout inscrire dans leur mémoire dans ces jours pénibles. Ils n'avaient pas vraiment tort, il faut dire... Personne ne pouvait prédire ce qui allait se passer le lendemain. L'Europe avait perdu des millions de personnes durant les trente dernières années, elle ne s'était toujours pas débarrassée du chaos, et elle était témoin de la mort méritée ou non de milliers de personnes chaque jour. Toutes ces pensées ont traversé Adeline, qui s'est mise à lire son livre pour se distraire un peu. La jeune femme qui examinait le livre et Adeline a dit sans ressentir le besoin de réprimer son impatience :

— Les hommes se marient parce qu'ils se fatiguent et les femmes parce qu'elles sont curieuses. À la fin, ils sont tous les deux déçus. Or, je n'ai jamais ressenti de curiosité envers quoi que ce soit à part mon art et je serai mariée demain soir.

— Pardon ?

— Je suis désolée de vous déranger, je m'appelle Sophie. J'ai lu moi aussi ce livre. Ses propos sont très impressionnants, mais je pense qu'il s'agit d'une sorte de manipulation.

— Je ne sais pas, je n'arrive guère à m'y intéresser de toute façon. Je l'ai pris pour faire passer un peu de temps. Par ailleurs, je m'appelle Adeline. Je vous félicite, j'espère que vous aurez des temps où vous pourrez être heureux. Votre français est très bon, mais vous avez un accent qui sort de l'ordinaire. D'où êtes-vous originaire ?

— Je vous remercie, mon père est originaire de Lyon, il a ensuite fait connaissance avec ma mère lorsqu'il s'est installé à Berlin pour le travail. Leur histoire se prolonge jusqu'à moi, comme vous pouvez le comprendre.

Maintenant, ils continuent à vivre dans un village un peu au nord de Berlin.

— Quelle est votre profession à Paris ?

— Je suis pianiste. J'avais des spectacles hebdomadaires. J'ai cependant pris un congé de deux semaines. Mon mari habite également en réalité à Paris, mais il a été obligé de partir à Berlin maintenant pour un poste provisoire. Il est chimiste, il est à la tête de ses expériences au laboratoire pendant douze heures pour autant que j'ai pu comprendre de ses lettres. J'espère qu'il aura pu régler la question des congés. Quelle est votre profession ? Vous partez à Berlin pour le travail ?

— Oui, on peut le dire comme ça en réalité. C'est une mission diplomatique. Je vais rendre visite aux détenus français. Il y a également des personnes que le gouvernement actuel veut interroger. J'ai été missionnée pour cela.

Sophie s'était un peu tendue à la suite de ces propos. Elle n'avait jamais pu faire place dans sa vie à la politique et à la guerre. L'espace dans lequel elle se sentait libre n'était pas le long discours ferme des chefs ni les guerres données pour un drapeau, c'était les moments où elle jouait du piano, et puis les moments où elle écoutait les expériences scientifiques de son amoureux. Adeline a remarqué cette tension. Elle a souri pour changer un peu le sujet et elle a dit :

— Je ne pense pas que je vais terminer de lire le livre, tu peux me parler un peu de sa fin si tu veux.

Le visage de Sophie s'est un peu éclairé avec cette phrase et elle a commencé à parler avec une attitude sûre d'elle-même.

— Ils ont rencontré le portrait accroché au mur lorsqu'ils sont entrés. C'était un portrait très beau, avec la beauté, la jeunesse admirable, étonnante avec laquelle ils avaient vu leur seigneur la dernière fois. Un homme mort en smoking gisait par terre avec un poignard dans le cœur. C'était un visage horrible, pâli, rempli de rides. Ils n'ont compris qui c'était que par les bagues de ses doigts.

Adeline s'était concentrée sur Sophie. Elle avait des mains fines et entretenues, une robe modeste. Son style lui a plu. Le style était important pour elle. Le style de quelqu'un était comme un document d'entrée à sa vie. Par exemple, Ricardo avait également un style. Van Gogh aussi. L'institution où elle avait reçu son éducation également. Parfois, même si

cela lui semblait bizarre, les Allemands avaient également un style selon elle. Nietzsche, Wagner aussi. Le roman qu'elle tenait avait été rédigé par quelqu'un possédant un style. Par la suite, soudainement, elle a réfléchi sur l'effet du style sur le destin. Elle a remarqué que les personnages qui lui passaient par l'esprit avaient subi de grandes souffrances, et que leurs existences s'étaient terminées encore une fois par de grandes douleurs. Elle s'est tournée vers Sophie et a dit :

— Tu sais Sophie, la seule scène inoubliable sur les planches de théâtre est celle qui raconte la mort. Je pense que notre attitude à nos derniers moments sera la scène qui restera le plus dans les esprits, dans notre existence.

En disant cela, une scène où Ricardo était mort dans un jeu où il prenait place comme premier rôle a émergé dans son esprit.

Sophie a dit calmement :

— Tu le penses ?

Et elle a commencé à parler en citant la mort simple d'un grand écrivain :

— Son agonie a commencé à 5 h 30 du matin le 30 novembre, il s'est tordu pendant huit heures comme pour vouloir jeter cette dernière respiration de son corps. Il a pris congé de la vie qu'il aimait à la folie avec nostalgie et de grandes déceptions. Sept personnes ont participé à son enterrement. Il y avait une note intitulée « à mes créditeurs » sur l'un des bouquets funéraires qui avaient été envoyés. Sa dépouille a été levée le 2 décembre à Saint-Germain-des-Prés et a commencé à pourrir au cimetière de Bagneux. Sa mort n'a été diffusée que huit jours plus tard, son cercueil a été déplacé au Père-Lachaise en 1909. C'est le monde des morts gisant dans l'endroit des soi-disant immortels. Comme cela reste en tête, n'est-ce pas ?

— Socrate aurait sacrifié avant son suicide un coq pour régler sa dette envers Esculape, le Dieu de la santé.

— De quelle dette s'agit-il ?

— Socrate considérait la mort comme une solution et non comme une défaite. Quoi qu'il en soit, je pense que nous avons beaucoup parlé autour de la mort. Par ailleurs, je suis très heureuse d'avoir fait connaissance avec vous, Sophie la pianiste.

— Je suis moi aussi contente d'avoir fait votre connaissance, Adeline la politicienne.

Ces paroles avaient causé la naissance d'un silence entre elles. Le contraste provenait des devoirs que leurs existences leur avaient impartis. L'une servait l'ordre apporté par les conséquences de la mort, et l'autre la création de nouvelles choses, et même la sérénité donnée par le fait de faire vivre. Cela n'allait bien sûr pas être facile de se comprendre l'une et l'autre. Leur voyage qui était déjà long s'était ultérieurement prolongé par les arrêts du train à de nombreux points de contrôle. Le voyage s'est poursuivi avec le silence qui a commencé avec cette courte discussion. Adeline est parvenue sans problème jusqu'à Berlin parce qu'elle a présenté les documents nécessaires et qu'elle a indiqué faire ce voyage à titre d'observatrice au nom du gouvernement de Vichy. La ville avait des relents lourds, des relents de la peur de la mort, l'espoir avait battu en retraite du ciel et semblait avoir été remplacé par des pluies de la mort. Personne ne levait la souffrance de leurs yeux des trottoirs. Elle s'est rendue auprès des soldats du point de contrôle pour trouver l'hôtel. Elle s'est d'abord présentée en allemand, qui était relativement en bon état, car elle avait fait de la pratique sans interruption depuis des années, et puis elle a demandé l'adresse où elle devait aller. Pour autant qu'elle a pu comprendre des descriptions, il y avait un peu plus loin une place, un marché à côté et une pension dans le coin. Elle s'est mise à marcher, lorsqu'elle est arrivée sur la place, un groupe de personnes menottées et rangées sur un seul rang attendaient l'ordre qui allait venir des soldats. Une femme tout à l'avant avait été laissée toute nue... Elle se tenait avec fierté comme si elle avait sauvé ses enfants, et sombre comme si elle n'allait plus les revoir. Une femme dont la nuit et le jour s'étaient fondus... Une voix ferme s'est élevée du commandant. Un soldat suivant les ordres de cette voix a tiré à trois reprises sur la femme en s'appuyant sur l'autorité conférée par l'ordre. Même les fleurs qui sont l'annonce du mois du printemps tombent par terre, feuille par feuille, comme le corps de la femme. Une vie brisée se retrouve en mille morceaux sur le sol, le sang de la femme coule comme s'il voulait fuir vers le premier couvercle de caniveau. Ils prennent son corps et le mettent dans un fourgon militaire. Les spectateurs reviennent à leur vie quotidienne, sans savoir si leur tour viendra un jour. Un printemps semble se perdre en étant oublié.

La solitude et la peur ont fait cette fois sourdre les os d'Adeline. Elle voulait se retrouver le plus vite possible à l'hôtel. Elle s'est mise à marcher

rapidement lorsque les soldats se sont retirés de la rue. Lorsqu'elle est arrivée à l'espace qu'elle a considéré comme étant le marché, elle a remarqué l'enseigne de la pension dans le coin. Son inquiétude s'était un peu réduite. En effet, le fait de se retrouver sous un toit avant la tombée de l'obscurité allait lui faire le plus grand bien à ce moment.

L'intérieur de l'hôtel ne payait pas de mine, mais cela lui a réchauffé le cœur avec une chaleur de foyer après les scènes auxquelles elle avait assisté dehors. Elle a remis les documents nécessaires à la réception, elle a commencé à chercher des yeux son contact censé être ici, en attendant les procédures d'enregistrement. Elle ne savait pas exactement que chercher, mais ses yeux ont balayé quand même tout le lobby avec la curiosité d'un signal à chercher. L'homme qui faisait les procédures à la réception a remarqué le manège d'Adeline et lui a demandé :

— Est-ce que vous cherchez quelqu'un, Mademoiselle Adeline ?

Elle a répondu en souriant :

— Ah, non. Je regardais juste autour de moi. Votre hôtel est vraiment très chaleureux et invitant.

Elle a commandé un paquet de cigarettes et une bouteille de whisky au bar de la pension avant de monter dans sa chambre, avec la défaite ressentie par l'échec à trouver la personne qui était son contact. Un homme s'est approché pour porter son sac lorsqu'elle s'est dirigée vers les escaliers. La persistance de l'homme a eu raison de son entêtement, bien qu'Adeline ait refusé en remerciant.

L'homme a regardé autour de lui lorsqu'ils sont arrivés à la chambre où Adeline allait séjourner. S'étant assuré d'être en sécurité, il a dit :

— Vous êtes la bienvenue, Mademoiselle Adeline. Je suis Alain. Je vais être votre contact ici.

Elle s'est étonnée un instant, elle s'est vite ressaisie et a dit :

— Je suis enchantée, Monsieur Alain. Entrez, s'il vous plaît. Je suis sûre qu'il y a des choses dont nous devons discuter.

Elle a ouvert la porte et elle est entrée. L'intérieur de la chambre était sobre et ne payait pas de mine, comme le reste de l'hôtel. Elle s'est assise sur l'une des deux chaises qui se faisaient face, juste à côté de la fenêtre. Elle a désigné l'autre chaise à Alain pour qu'il s'assoie.

Alain a rejeté l'invitation d'un geste de la main, il a dit :

— Ce serait préférable que je ne m'attarde pas trop. Entrons tout de suite dans le vif du sujet.

Il a parcouru la chambre par petits pas sans cependant tourner la tête dans une autre direction que celle d'Adeline.

— Il y a un serveur de café travaillant dans la partie de la pension des invités du camp où vous allez aller. Il attend en général dans le bar, c'est un garçon blond de longue taille, avec une tache de naissance plutôt grande sous son œil gauche. Je ne vais pas révéler son nom du tout pour ne pas attirer l'attention, parce que vous ne devez appeler personne par son nom, lorsqu'il s'agit de quelqu'un qui travaille là-bas et que vous, vous y allez en tant qu'invitée. Il est au courant que quelqu'un de chez nous va venir. N'oubliez pas de demander du Calvados à côté de votre café du matin et de le dévisager avec attention en le faisant, il va vous saluer d'un hochement de tête lorsqu'il aura compris. Laissez ensuite vos lettres chez lui. Il vient deux fois par semaine en ville pour faire le stock de vivres. Arrangez vous-même la façon et les modalités où vous pourrez laisser les lettres après votre arrivée à l'intérieur. Nous allons faire de notre mieux pour transmettre vos lettres à Paris. La procédure vous a été indiquée à ce sujet, n'est-ce pas ?

— Oui...

— Vous avez une question ?

Adeline a fait non de la tête. Alain a dit :

— Très bien alors, reposez-vous bien, Mademoiselle Adeline. Ce sera un processus fatigant pour vous.

Et il s'est dirigé vers la porte. Il a fait une pause au moment d'ouvrir la porte et s'est légèrement tourné vers Adeline en lui disant sur un ton impératif :

— Au fait, je vous conseille de faire des efforts sans trop vous faire remarquer pour vous faire inviter aux dîners, et de vous faire voir le moins possible dans les bars de la région. Et puis, rentrez directement à Paris lorsque votre mission aura pris fin, ne venez pas vous attarder ici. Ce devrait être notre dernier entretien. Vos efforts sont importants pour notre nation en guerre contre les Allemands et pour Monsieur de Gaulle. N'échouez pas, Mademoiselle Adeline.

Et il est sorti.

Adeline a regardé quelque temps la porte fermée avec des yeux vides. Dans quoi s'était-elle laissée entraîner ainsi ? Est-ce qu'elle allait pouvoir réussir ? La femme qu'elle a vue dans la rue, est-ce qu'elle s'était assise en se posant les mêmes questions comme elle avant d'arriver à ce stade ? Elle a revu dans son esprit l'attitude de la femme ainsi que sa chute. Elle a rempli un verre de whisky qu'elle avait pris en secouant la tête, et elle a allumé une cigarette. Lorsque l'obscurité est devenue complète, elle a décidé de prendre à l'intérieur la lumière de la lune de la vitre de la chambre. Elle a ouvert la fenêtre et après une profonde respiration, elle a parcouru du regard le contenu de la chambre. Les taches noires de ses chaussures ont attiré son attention : « La couleur du sang semble vraiment toute noire à la lumière de la lune... ».

Elle s'est réveillée aux premières lueurs du matin. Le whisky qu'elle avait terminé avait pris place dans sa tête sous forme de douleurs. Elle s'est lavé le visage et les mains avec de l'eau glacée. C'était l'acte qu'elle préférait le moins pour revenir à elle-même. Elle est descendue et a remis les clés à l'enfant de la réception, elle a dit :

— Est-ce que je peux avoir une tasse de café noir ?

— Bien sûr, Mademoiselle, asseyez-vous, s'il vous plaît, je vous le prépare et vous l'apporte tout de suite.

Elle s'est choisi un fauteuil dans un coin et elle s'est installée. Alain était également assis un peu plus loin, il n'a cependant même pas levé la tête pour regarder dans sa direction. Elle a sorti sa carte et a commencé à l'examiner. Elle a commencé à inscrire sur son cahier de notes la distance approximative qu'elle devait parcourir et les chemins probables. Entre-temps, son café était arrivé. Elle a pris sa première gorgée sans le laisser refroidir et elle a allumé une cigarette. Elle aurait jeté le café à leur figure si elle était à Paris, mais elle a pensé que c'était déjà beaucoup de trouver du café, même mauvais, elle l'a terminé bien qu'avec difficulté, et elle a quitté l'hôtel pour se mettre en route.

Un froid pénétrant régnait dans la rue, elle a redoublé un peu ses pas pour se réchauffer. Elle a fini par monter dans le véhicule qui allait se diriger vers le camp en tenant à la main le document qui allait l'y porter. Elle est passée par des points de contrôle, des passages étroits, des points de guet

préparés avec soin, des villages évacués pour arriver au camp. Un sergent d'âge moyen l'a accueillie. Il devait avoir perdu la main droite à la guerre, car la prothèse en plastique était évidente. Il a allongé son autre main à Adeline après avoir examiné ses documents et lui a dit : « Vous êtes la bienvenue ». L'état rutilant de ses vêtements et de son arme semblait être l'indice qu'il se contentait de se reposer depuis longtemps dans ce camp. De temps en temps, ses cheveux droits retombaient sur le front avec le vent, et il les rejetait avec soin vers le côté. Il semblait vraiment y prendre plaisir. Il a commencé à parler d'un ton calme, sans même donner l'occasion de répliquer :

— J'ai été chargé de vous emmener auprès du commandant Jo, Mademoiselle Adeline. Veuillez s'il vous plaît laisser vos objets dans la cabine. Ils seront ensuite livrés à votre chambre. L'immeuble que vous voyez en face est réservé pour vous, les invités. Je peux vous garantir que vous allez être à l'aise. Les autres endroits sont les espaces des détenus. S'il vous plaît, n'essayez pas de passer de l'autre côté des fils de fer. Ne parlez pas avec les condamnés tant que vous n'y êtes pas autorisée et ne vous promenez pas sans être accompagnée par un soldat allemand. Ils vous expliqueront longuement les détails au dîner. N'hésitez pas, s'il vous plaît, à poser des questions aux soldats qui vous accompagnent s'il y a quelque chose dont vous êtes curieuse.

Après le discours du sergent qui l'a accompagnée, Adeline s'est convaincue qu'il serait suffisant de garder uniquement le silence et de marcher pour l'instant. Un autre soldat a pris une clé de la réception se trouvant à la gauche de l'entrée lorsqu'ils sont entrés dans l'immeuble. Il a indiqué silencieusement à Adeline le chemin jusqu'à sa chambre. Il a ouvert cérémonieusement la porte et a tendu à Adeline la clé qu'il avait coincée entre l'index et le pouce, en lui disant :

— Vous avez du temps pour vous reposer un peu. Il y aura un interrogatoire contenant également des Français dans une heure. Je suppose que vous allez désirer y participer.

Elle a dit :

— Je vous remercie de m'avoir escortée. Je serai là-bas.

Elle a ajouté en entrant dans la chambre après avoir pris les clés :

— Oui, un peu de repos me fera du bien, bonne journée.

Elle a souri de façon forcée au soldat en fermant la porte. Elle s'est allongée sur le lit et a fermé les yeux pour se reposer. Une heure s'est passée pendant qu'elle essayait d'imaginer ce qui l'attendait ici, après avoir fermé les paupières.

Un soldat a frappé à la porte, en lui disant que l'interrogatoire était sur le point de commencer et qu'elle devait se préparer si elle voulait y participer. Le moment attendu était donc arrivé. Elle s'est levée et a inspecté sa coiffure dans le miroir. Elle n'a pas oublié de prendre du papier et un crayon avec elle. Ses cigarettes lui sont venues à l'esprit juste au moment où elle a ouvert la porte, elle est revenue pour les prendre ainsi que son briquet sur la table.

Lorsqu'ils sont sortis de l'immeuble, ils ont commencé à marcher vers l'espace où les condamnés se trouvaient. Une odeur lourde a envahi ses narines lorsqu'elle marchait entre les dortoirs. Les odeurs d'eau de Javel et de corps pourris s'entremêlaient. Adeline a rapidement allumé une cigarette pour essayer de chasser l'odeur. Le soldat qui a remarqué cela a eu un rictus avec une attitude prétentieuse et il a dit :

— Tu vas t'y habituer dans quelques jours, ne t'inquiète pas. Tu es plutôt résistante, les autres auraient déjà vomi plusieurs fois jusqu'à présent en général.

Ils sont arrivés à une lourde porte en fer à double battant, après être entrés dans les dortoirs et avoir progressé un peu. Le soldat qui a ouvert la porte a dit :

— Parcours ce corridor, le commandant Jo t'attendra de l'autre côté. Je serai ici pour t'escorter de nouveau lorsque tu auras fini.

Elle a bafouillé des remerciements au soldat et elle a continué à marcher. Le corridor se terminait en se séparant en deux. Le couloir de droite allait vers les dortoirs contenant des centaines de condamnés. Il y en avait neuf enchaînés au mur et le commandant Jo sur son côté gauche. Les condamnés fixaient Adeline du regard. Chacun d'entre eux semblait être une ombre éteinte de leurs anciens jours avec leurs corps décharnés et abattus. Jo a dit en voyant Adeline :

— Vous êtes la bienvenue, Adeline, je devine que vous savez que je suis. J'allais beaucoup m'infliger de ce que vous alliez rater l'interrogatoire. Ça commence maintenant.

Il a contrôlé sa montre et a donné un signal de la main. Quelques secondes plus tard, tous les corridors ont retenti avec La Sarabande étendue de Haendel. Les condamnés essayaient de se libérer de leurs chaînes avec leurs dernières forces, avec des jurons. Les retentissements des chaînes tendues, les cris des condamnés et la composition de Haendel se sont entremêlés. Les soldats ne pouvaient pas s'empêcher de rire aux éclats parce qu'ils savaient ce qui allait se passer peu de temps après. Jo a tendu la main pour prendre le fusil d'un soldat lorsque la musique a commencé à s'élever. Les autres soldats l'ont suivi à la suite de ce mouvement de Jo. Adeline les regardait avec surprise, elle ressentait la nécessité de dire quelque chose, de s'interposer pour interrompre cette exécution, elle n'arrivait cependant pas à choisir des mots, elle ne savait que faire. Après quelques secondes qui ont semblé se dérouler comme des heures, la seule chose à laquelle Adeline a assisté a été des centaines de balles qui se sont vidées au hasard sur les corps. Le son de la musique s'était tellement élevé que personne ne pouvait entendre le bruit venant des fusils ni les cris jetés, jusqu'à ce que les chargeurs finissent. Adeline tenait avec difficulté son cahier de notes dans sa main tremblante. Elle n'a pas pu s'empêcher de trembler quelque temps, elle est revenue à elle lorsque le commandant Jo lui a dit à haute voix :

— Oui, Mademoiselle Adeline, vous êtes de nouveau la bienvenue à notre camp. Comme vous pouvez le voir, c'est un peu difficile de s'entendre avec les camarades. Je pense que nous vivons un problème de fréquence. J'espère que nous résoudrons ce problème avec le temps. Nous pensons que vous allez également nous apporter de l'aide.

Jo a dit en tendant le fusil au soldat :

— Je pense que vous allez écrire tout cela à votre gouvernement. Écrivez, s'il vous plaît. Nous désirons que personne n'oublie à quel point ce lieu est important. À propos, je vais ouvrir une bouteille de vin très spécial pour vous, au dîner, s'il vous plaît, ne soyez pas en retard.

Il a désigné la porte en disant :

— Vous d'abord, s'il vous plaît, que vos chaussures ne se salissent pas davantage dans ce bain de sang.

Un soldat est apparu aux côtés d'Adeline. Les phrases impératives, les directives de Jo dissimulées sous la politesse avaient causé son obéissance sans poser de questions. Adeline a jeté des pas de façon machinale en se

rejouant la scène à d'innombrables reprises. Pourquoi est-ce que Jo avait voulu mettre en scène une telle démonstration de force ? Pourquoi avait-elle été obligée de se retrouver au beau milieu de cette démonstration de force ?

Elle s'est jetée à grand-peine dans sa chambre. Elle n'avait pas pu s'empêcher de trembler pendant tout son trajet à pied malgré tous ses efforts. Le soldat lui a dit qu'elle devait être prête dans quatre heures et il s'est dirigé vers la porte pour sortir. Adeline s'est ressaisie au dernier moment et a dit :

— Soldat, je ne peux pas rester autant de temps sans boire. Pouvez-vous m'envoyer un Calvados s'il vous plaît ?

— Je vais transmettre votre demande au commandant. Avez-vous d'autres requêtes ?

Elle a essayé de se ressaisir. Elle a réussi à dire :

— Oui. Quelques paquets de cigarettes.

— D'accord.

Le soldat avait tout apporté une demi-heure plus tard. Son sac passé par le contrôle avait été laissé devant la porte avec ses requêtes. Elle avait regardé le mur avec des yeux vides, assise sur la chaise au bord de la fenêtre, jusqu'à ce que le soldat toque à la porte. Elle n'arrivait pas à penser à autre chose qu'à la scène d'exécution horrible à laquelle elle avait assisté.

Après avoir pris à l'intérieur ses affaires, elle a ouvert le couvercle de la bouteille et a bu au goulot. Le Calvados était plutôt fort, c'est pourquoi elle a été obligée de tousser quelque temps après la première gorgée. Il y avait encore trois heures jusqu'au dîner. Elle a examiné chaque endroit de la chambre jusqu'au plus petit détail. Le seul endroit où elle pouvait dissimuler les documents qu'elle allait préparer pour Alain était le marbre derrière l'armoire en bois dans la salle de bains. Elle a réussi à extraire le petit marbre de son emplacement sans faire trop de bruit. Elle a jeté dans les toilettes la poussière et les graviers se trouvant à l'intérieur, et elle a réussi à y créer un petit vide. Elle ne pouvait prendre aucun risque, surtout dans un tel endroit. Elle a préparé une note de pure formalité dans son cahier au sujet d'aujourd'hui et du camp, et l'a laissée sur la table. Elle a placé un petit signe sur la position du cahier sur la table, pour comprendre s'il était contrôlé par la suite par quelqu'un qui entrerait dans sa chambre. Elle a ensuite installé sur la table des papiers qu'elle a sortis de son sac et elle

s'est mise à écrire.

Interrogatoire du camp Sachsenhausen,

Préposée : Adeline

À l'attention de l'autorité concernée,

Je suis entrée ce matin au camp Sachsenhausen. Je réside dans l'édifice réservé aux invités.

L'interrogatoire des condamnés a été réalisé dans les heures de midi. Neuf condamnés ont été exécutés avec des rafales de mitraillettes. Les condamnés se trouvant là avant l'exécution m'ont fait penser aux résistants de Paris, leurs accents et leurs visages ne m'étaient pas très étrangers. Je vais devoir intensifier mes efforts pour pouvoir apprendre la situation des autres condamnés et avoir des entretiens avec eux. Les renseignements qui seront obtenus des condamnés vous seront transmis au plus vite.

Avec mes respects.

Elle a de nouveau examiné ce qu'elle a écrit pour s'assurer de ne pas avoir fait de fautes d'orthographe ni de forme, et elle a mis la lettre dans l'enveloppe. Elle a rangé l'enveloppe avec soin dans le vide créé dans la salle de bains. Elle a pris soin de ne pas dépasser une page en tenant compte que dût être connu plus ou moins le nombre de feuilles qu'elle avait. Elle devait maintenant se comporter comme une amoureuse soupirant pour son amant en écrivant une lettre pour Ricardo. Elle s'est arrêtée un moment. Elle lui avait écrit une lettre d'adieu en le laissant il y a deux jours. Maintenant, elle était incertaine sur le fait d'exprimer ou non ses vrais sentiments dans une lettre qu'il ne verrait pas, mais elle a voulu se réfugier dans la chaleur de quelqu'un de connu, même si c'était uniquement dans la pensée, après avoir assisté à ce qui s'était passé peu de temps avant. Elle a commencé à écrire la lettre.

Cher Ricardo,

Je suis arrivée aujourd'hui au lieu de ma première mission. J'espère que tu ne nourris pas une colère profonde contre moi. Je n'avais pas vraiment prévu de t'écrire de nouveau, mais j'avais oublié que je vis dans un monde où la mort et la vie peuvent trouver refuge dans un simple

éclat de rire sans sincérité. Je ne dois pas renoncer à faire la description du bonheur pour nous depuis un lieu perdu, même si tu le désavoues désormais. Je vais parsemer ce papier avec les souvenirs que j'ai extirpés de mes pensées. Je suis convaincue que même la solitude pour deux personnes nous suffira, vu que tu seras le seul à comprendre cela. Nous avons été témoins jusqu'à cet âge d'une quête de justice, des injustices et de nombreux morts. Nous avons eu des dizaines de souvenirs d'amour dont nous nous souvenons lorsque notre vie s'écoule vers nos expériences comme un sablier. Des éclats de rire sont restés dans les chambres où les livres poussiéreux se sont empilés, ton corps est un creux dans mon lit. Mes mains tremblaient à ce moment en allant vers tes cheveux, maintenant pour un motif tout autre en écrivant cette lettre. Il semble avoir attendu dans l'obscurité depuis longtemps, délivré de tout son passé, dans de nombreux actes où il s'est abaissé. Tu sais que les historiens avancent que le vivant a été balayé plusieurs fois de la superficie de la Terre, je suis maintenant terrifiée à l'idée que cette vérité va régner sur le futur lorsque tout ce que mon esprit peut interroger s'évanouit, en me demandant pourquoi je suis aussi loin de toi dans cette existence. J'ai très peur que tu te souviennes de moi comme de quelqu'un d'indifférent ; or, crois-moi, j'étais un corps ayant laissé ses sentiments à la maison lorsque j'ai quitté Paris. C'est pourquoi je souhaite que ton stylo ne déborde pas de fureur de gauche à droite en émettant une sentence à mon sujet.

Je me trouve depuis des jours dans un vide bizarre. J'ai été témoin du moment où un soldat s'est emparé de son arme avec sa fierté en tuant une femme, une femme morte à son destin avec son honneur. Je pense qu'un peu du sang qui s'est écoulé d'elle est encore avec moi. Est-ce qu'elle se serait demandé le sens de sa propre existence juste au moment de mourir, ou alors est-ce qu'elle aurait mis son passé et ses amants dans ce moment minuscule ? Est-ce que l'espoir ne s'est pas formé à partir des déceptions, et le bonheur à partir des petites pauses de la douleur ? Finalement, je voudrais que tu comprennes que c'était quelque chose de différent que de t'aimer, le fait que tu me comprennes est tout à fait à part. Les circonstances ont fait de nous ce que nous sommes, ces circonstances ont fait en sorte que la pâte de la douleur lève comme il

faut en nous complétant. Si nous avions voulu fuir ces douleurs, je sais que les plaisirs quotidiens auraient été suffisants pour nous rendre heureux. Un billet de théâtre, une invitation où l'on va avec les amis, peut-être un anneau de mariage... De nombreux objets nous auraient attendus dans notre maison pour couvrir notre solitude sociétale si tout cela n'avait pas suffi. Je suis convaincue que nous ne serons plus obligés un jour de juger qui n'a pas pu comprendre suffisamment qui.

Je suis obligée de faire mes adieux pour l'instant, mon amoureux. Les centaines de nos souvenirs vécus tintent à mes oreilles comme une nostalgie mélancolique.

Ton amoureuse...

Elle a mis la lettre sur la table, et elle s'est dirigée vers la salle de bains pour se laver. Elle a installé ses savons et son parfum avec soin dans la salle de bains et s'est examinée longuement dans le miroir. Elle a contrôlé la propreté de ses vêtements. Elle a ensuite pris sa douche, a mis ses parfums, elle a bu un dernier verre avec une dernière cigarette dans sa chambre lorsqu'elle s'est convaincue que tout était prêt. Un soldat a troublé sa distraction. Il a dit :

— La table du dîner sera prête dans quinze minutes, Mademoiselle. Je vais vous escorter si vous êtes prête.

Adeline a pris une dernière bouffée de sa cigarette, une grande gorgée de son verre. Elle a répondu au soldat après avoir pris une profonde inspiration :

— D'accord, j'arrive.

Le salon spacieux était noyé dans un brouhaha en raison de la confusion des conversations des dizaines d'invités assis depuis longtemps à leurs places réservées. Chaque table était décorée avec soin de salade, de vin rouge et blanc, accompagné par des champignons comme apéritif et d'un grand bifteck. Le soldat a accompagné Adeline jusqu'à la table où elle allait être accueillie et il s'est allongé pour lui tenir sa chaise, lorsque le commandant Jo s'est interposé depuis sa table avec une attitude tout à fait satisfaite et orgueilleuse, et il a légèrement tiré le siège où Adeline devait s'asseoir.

Il y avait encore quelques personnes à table, qui avaient toutes l'air d'être des Allemands, mieux habillés les uns que les autres. Personne n'avait

même remarqué la nouvelle arrivée à la table jusqu'à ce que Jo présente la chaise d'Adeline. Un court silence a régné lorsqu'ils l'ont remarquée. Jo a brisé ce silence en disant :

— Cette personne est Mademoiselle Adeline. Elle se trouve ici à titre de représentante du gouvernement français de Vichy. C'est une invitée importante.

Les gens attablés ont dû recevoir le message de Jo, car ils l'ont légèrement saluée avec un sourire forcé. Après, Jo s'est assis à sa place à la tête de table et il a fait un signal au soldat pour qu'il remplisse les verres de vin rouge. À ce moment, il s'est tourné vers Adeline en disant :

— Ces messieurs sont nos modestes amis, ne pensant à rien d'autre que le destin de leur nation, et qui travaillent jour et nuit pour notre nation. Je suis sûr que vous ferez par la suite leur connaissance et que vous vous entendrez bien.

Adeline a répliqué :

— Je suis très heureuse d'avoir fait leur connaissance.

Et elle s'est mise à examiner la table. Le commandant a appelé le serveur du coin de l'œil et lui a dit :

— Que la musique commence, Concerto pour violon en la mineur, BWV 1041.

Il s'est retourné vers Adeline et a poursuivi :

— Je suis convaincu que toutes les affaires doivent être exécutées de façon esthétique. Les repas sont également l'un des points sur lesquels je suis sensible. Je peux dire que j'ai tout préparé moi-même. J'avais même été obligé de supporter une formation d'un an de cuisinier lorsque j'étais jeune, uniquement en raison de cette sensibilité.

— Je vous remercie. Vous êtes très aimable. Pour moi, Monsieur Jo, la question essentielle de l'esthétique est de s'approcher d'un mode de pensée qui n'a pas encore été touché. Monsieur Bergson affirme que les beautés qui excèdent notre capacité d'expression du plaisir extraordinaire au sujet des questions de ce monde viennent de ce que nous les définissons comme des beautés générales.

— L'esthétique est la version millésimée de l'éthique. Or, qu'est-ce que l'éthique signifie pour l'être humain ? Par exemple, dehors, les personnes appartenant au système sont divisées en deux, chère Adeline, il y a les

optimistes et les pessimistes. Le premier groupe est convaincu de vivre le destin qui est possible, et qu'il s'agit du meilleur pour lui. L'autre groupe a très peur que cela soit vrai. Chaque être humain finit par s'habituer à la vie qu'il vit d'une façon ou d'une autre, leurs mémoires vont immortaliser leurs souvenirs, mais le fait de les oublier avec le temps va leur assurer des lendemains plus salubres.

— Tout de même, la majeure partie de ce qui est en train de se vivre ne vous semble pas être comme une fiction ? L'être humain jeté au milieu d'une mauvaise fiction a été forcé de faire sa propre justice avec du sang et des larmes...

— Même s'il s'agit d'une fiction, on finit par faire un avec la personnalité. Il convient de comprendre la nature de la fiction plutôt que de s'interroger sur ses règles. Pour cela, il faut d'abord sortir de sa propre tête, sinon cela devient très difficile de comprendre un autre phénomène.

— J'ai fait connaissance avec quelqu'un pendant mon voyage en train. C'était une pianiste et il est évident qu'elle était indisposée lorsqu'elle a appris mon identité politique. Vous pouvez le croire ? Je n'ai même pas pu la juger parce que nous étions coincées dans un moment partagé par la création et la suppression. Selon elle, il y avait un enfer construit pour moi et pour les gens comme moi, où nous existons en permanence avec nos mauvais choix.

— Le fait de supprimer, tuer, est quelque chose qui est toujours effectué par Dieu. Croyez-moi, tout le monde a eu des projets de tuer quelqu'un ou au moins soi-même. Des projets qu'ils ont passés en revue à de nombreuses reprises, exécutés par nos propres mains ou des moyens naturels. Est-ce que nous n'avons pas été créés nous aussi à l'image de Dieu, chère Adeline ?

— Mais comment est-ce que nous allons nous pardonner les uns les autres, ou nous-mêmes, après autant de morts ? Nous nous sommes octroyé la puissance de jouer un rôle au premier degré sur les destins des êtres humains. Nous avons ensuite décidé quand certains de ces destins allaient prendre fin. Tout cela est très destructeur...

— Les vents froids qui soufflent dans la mer sont également destructeurs pour les bateaux, les incendies, les glissements de terrain ou les inondations sont également destructeurs. Mais on ne déteste pas cela, n'est-ce pas ? On va se retrouver au même stade, mais on les admettra très rapidement en les considérant comme étant l'œuvre de Dieu. Je pense que la réponse va de

nouveau vers l'image de Dieu. Oui, la question de pardonner et de pouvoir pardonner n'est pas un acte à mon avis effectué par l'être humain lorsqu'il est dans une situation très consciente. C'est quelque chose qui se réalise spontanément en conséquence d'une situation sentimentale intense. Soyez tranquille, il ne s'agit pas non plus d'un choix. À la vôtre...

— À la vôtre...

Adeline avait senti qu'elle s'était tendue, elle ne pouvait pas voir en elle-même l'habileté pouvant neutraliser la morgue de Jo. Lorsque Jo a tourné la tête vers un autre endroit de la table, une personne avec un aspect de civil, impressionné par la teneur de la conversation, a rapproché sa chaise vers les côtés d'Adeline. Il a sorti un briquet en disant avec un mauvais accent français : « Vous permettez ? » à Adeline qui avait sorti sa cigarette, et il la lui a allumée.

Il a dit : « Je m'appelle Christian » sans essayer de lui serrer la main, sans faire preuve d'un intérêt excessif, il a entièrement appuyé son dos sur le dossier de sa chaise. Adeline a montré sa cigarette en lui disant : « Je vous remercie ». Christian a fait une grimace pour exprimer que son geste n'avait pas d'importance. Il a poursuivi après un court silence.

— Je viens depuis longtemps en Allemagne, je peux dire que c'est la première fois que j'ai été témoin d'une belle conversation. Je suis en même temps tout à fait conscient que vous ressentez ne pas appartenir à cet endroit.

— Quelle est votre profession ?

— Je suis journaliste.

Adeline a aiguisé son regard et elle lui a dit en souriant :

— Il faudra alors que nous apprenions de vous les rumeurs au sujet de ce camp.

— Il se dit qu'un grand dîner sera organisé. Tu pourras voir à ce moment les vrais gros bonnets, les vrais soutiens du gouvernement nazi, les patrons des entreprises, les présidents des syndicats, les journalistes et les diplomates des pays soutenant le gouvernement nazi, tu pourras tous les voir ensemble là-bas.

— À votre avis, quel est le motif ?

Christian, après avoir soupesé du regard Adeline, lui a dit :

— Ne vous étonnez pas si vous déménagez pour le lieu d'hébergement des

invités se trouvant en face du camp le jour du dîner ou un jour quelconque le précédant. À mon avis, le dîner prévu n'est qu'une diversion pour évacuer les regards des invités en dehors du camp.

— Sur quoi vous basez-vous pour dire une telle chose ?

Christian a eu un large sourire en disant :

— Disons qu'il s'agit des avantages d'être un journaliste depuis autant d'années.

Il a regardé sa cigarette brûlée jusqu'au bout et l'a jetée par terre, il était devenu sérieux après avoir écrasé le mégot du talon, et il a dit à voix très basse et avec un français bancal :

— Je ne sais pas pourquoi tu te trouves ici, mais tu dois accomplir au plus vite le travail pour lequel tu es venue et partir au plus tôt si tu veux être respectée ici. Nous ne sommes pas des prisonniers, mais nous sommes quand même dans un camp de prisonniers. Il n'y a que quelques portes entre le fait d'être prisonnier ou non.

Il s'est ensuite lentement levé, il a fini sa coupe en disant « à votre santé », et il s'est éloigné vers une autre table.

Un grand poids de la table était désormais constitué par les coupes de vin et les bières. La tablée à laquelle Adeline était assise avec précaution continuait à être présidée avec les modalités du propriétaire de la maison. Lorsque les dernières coupes ont été bues, Jo a poliment demandé congé d'Adeline. Il a brièvement résumé avoir beaucoup de choses à faire le lendemain en raison de problèmes existants dans les villages environnants. Il a dit que les soldats allaient l'accompagner jusqu'à sa chambre avec une attitude distante lorsqu'il a remarqué que le vin l'avait un peu trop fait parler, et il est parti pour sa chambre. Adeline avait apprécié sa dernière attitude. Elle savait qu'il y aurait des propos beaucoup plus ouverts si elle pouvait faire un peu progresser cette conversation. Elle pouvait même utiliser les avantages d'être une femme pour cela. Elle a demandé à des soldats de pouvoir prendre le vin restant et une cruche d'eau. Elle a marché jusqu'à sa chambre avec une fierté dont elle ne comprenait pas le motif. Elle a remarqué lorsqu'elle est arrivée dans sa chambre que la lettre et le cahier de notes sur sa table avaient été lus de façon détaillée, la porte de la salle de bains était ouverte jusqu'au bout, mais le battant de l'armoire semblait fermé. Elle était terrifiée. Ses mains ont commencé à trembler et

elle marchait avec des pas incertains vers la table. Juste au moment où elle a allongé la main vers la table, le soldat lui a dit :

— Je suis obligé d'inspecter votre chambre et tout ce qui vous appartient pour une question de protocole. J'ai examiné tous les détails, ne vous inquiétez pas, il n'y aura pas de problème pour l'envoyer à son adresse. Cachez-le dès maintenant s'il doit être envoyé à la poste demain pour qu'il ne soit pas de nouveau inspecté. Je l'enverrai à la poste le matin.

Adeline l'a remercié en bégayant. Sur ce, le soldat a dit avec la fierté d'avoir l'avantage :

— Je ne vais cependant pas pouvoir m'empêcher de dire que je vous trouve pleine de remords au sujet de votre amour.

Le soldat arborait un sourire prétentieux. Il affichait sur son visage la fierté d'avoir révélé la vie privée de quelqu'un. Adeline a plié les pages, les a mises dans l'enveloppe qu'elle a scellée avec l'humidité de la langue avant de la remettre sur la table. Elle a dit avec sang-froid :

— Je vous remercie de nouveau, soldat, mais je préfère pour l'instant les garder avec moi.

Le fait que le soldat entre dans sa chambre en son absence pour contrôler les lettres était de nature à confirmer les avertissements effectués dans le document de renseignements de la mission. À part les canaux du camp, cela pouvait être un problème en soi de rédiger et de dissimuler quelque chose au sein du camp. Pour l'instant, le moyen sûr semblait de pouvoir les faire sortir par elle-même en dehors de la surveillance. Elle devait faire en sorte de n'attirer la suspicion de personne. Cela passait par sa relation avec le commandant.

Elle avait depuis longtemps rempli et vidé sa coupe en pensant à cela. Elle a remis encore un peu de vin dans son verre. Elle en a pris une grande gorgée puis s'est laissée tomber sur le lit. Les exécutions qu'elle avait vues, les conversations, tout ce qu'elle avait vu a été passé en revue de nombreuses fois. Elle avait cependant tellement bu et elle était tellement fatiguée qu'elle a pensé à tous ces moments sans réagir. Le sommeil l'a lentement engloutie.

Le lendemain, un silence général régnait sur le camp. Le commandant était sorti tôt le matin avec de nombreux véhicules. Le soldat accompagnant

Adeline lui avait conseillé de rester dans sa chambre dans la mesure du possible, et il lui avait décrit où il serait en cas de nécessité. Elle a feuilleté le journal quotidien jusque vers midi. Pour autant qu'elle sache, le *Völkischer Beobachter* (gazette du peuple), journal quotidien du parti nazi, avait atteint environ un million de tirages en 1941. Le point le plus important qu'elle a remarqué dans les manchettes était l'afflux de visiteurs venus des autres pays au camp. Elle a levé la tête des journaux. Elle s'est mise à regarder dehors, elle a allumé une cigarette avec l'ennui donné par une journée calme, puis une autre cigarette. Elle l'a cette fois accompagnée par une coupe de vin et elle a réussi à terminer la journée. Vers le soir, elle a été informée que le commandant ne rentrerait pas pendant deux jours, mais de façon générale, elle a obtenu l'autorisation de se promener dans le camp sous l'escorte d'un soldat. Cette durée était idéale pour pouvoir faire des activités concernant son motif officiel de venue, et pour pouvoir collecter des informations concernant les condamnés travaillant dans le camp. Elle pourrait même entre-temps extorquer des informations aux soldats.

C'est ce qu'elle a fait. Elle a eu des entretiens avec les condamnés pendant deux jours. Elle était escortée par un soldat pendant les entretiens. Chaque fois que l'un des condamnés allait dire quelque chose au sujet de ce qui était vraiment vécu dans le camp, le soldat s'interposait pour mettre fin à l'entretien. Cependant, Adeline avait développé une habileté manuelle et grâce à cela, elle a réussi à prendre certaines petites notes écrites de façon secrète au sein du camp par certains des condamnés eux-mêmes. Officiellement, elle n'avait pu obtenir que des informations sur les routines quotidiennes inoffensives des condamnés, elle était cependant convaincue que les petites notes qu'elle possédait allaient attirer beaucoup d'intérêt. Les condamnés travaillaient pratiquement sans relâche, ils ne pouvaient manger que de façon à pouvoir survivre le lendemain. C'était un rêve de pouvoir trouver un médecin lorsqu'ils tombaient malades. Elle rédigeait cela avec des lignes tout à fait modérées sur son cahier de notes et elle gagnait la confiance des soldats. Elle a écrit et dissimulé de façon courte et nette pendant deux nuits les lettres secrètes et les notes saisies.

Le commandant était rentré au camp deux jours plus tard. Des milliers de personnes ont été amenées au camp dans des véhicules à sa suite. Elles ont été classifiées selon les vêtements avec les symboles pour être installées

dans leurs cellules. Il y avait une atmosphère tendue dans le camp. Cela provenait de l'attitude du commandant. La charge des travaux devant être effectués avait augmenté, il voulait renforcer le contrôle, il exprimait pour ce motif ses sentiments de façon destructive. Le même jour, l'après-midi, un soldat a pris Adeline et ses objets et lui a dit qu'elle serait installée pour une journée à la chambre d'hôtes à proximité du camp. Adeline n'a pas pu obtenir de réponse satisfaisante lorsqu'elle a demandé le motif de ce changement. Cette situation pouvait porter dommage à sa mission, il semblait cependant raisonnable pour l'instant de se conformer aux événements. De toute façon, il était clair qu'une initiative visant à insister pour rester dans le camp n'aurait pas eu de succès. Elle a admis silencieusement la situation, il ne s'agissait pas de l'admission d'une défaite, mais d'une intention de chercher de nouveaux moyens. Le soldat transportant ses affaires lui a dit qu'un grand dîner serait organisé le soir, que le commandant serait également présent et qu'il désirait la voir au dîner.

Le dîner de cette soirée était beaucoup plus spectaculaire que celui organisé le soir de son arrivée. Presque tous les murs comportaient des croix gammées dans le salon recouvert d'un tapis où les tons rouges dominaient. Les arrivants étaient accueillis par le portrait d'Adolf Hitler. Les convives étaient différents des précédents à la table réservée à Adeline, et ils ne semblaient même pas être des Allemands. Christian, avec lequel elle avait fait rapidement connaissance la soirée précédente, se trouvait également à cette table.

Par ailleurs, il y avait également au salon de nombreux lieutenants de haut niveau allemand, leurs familles, des journalistes de différents pays, des diplomates de quelques pays et des hommes d'affaires importants.

Un soldat s'était immédiatement mis à ses côtés au moment où elle était arrivée de la porte, il l'avait escortée jusqu'à sa table. Les éclats de rire dominaient de façon générale sur les tables, mais un sujet sérieux était discuté à l'endroit où se trouvait Jo, assis près des Américains. C'était des journalistes, selon les cahiers de notes devant chacun d'entre eux. Jo disait :

« Si vous désirez voir une nation naissant de ses cendres après la Première Guerre mondiale, ce ne pouvait pas en être une autre que cette nation allemande. » Lorsqu'Adeline s'est approchée, Jo s'est contenté de la saluer

de la tête, il a continué à donner un reportage aux journalistes et à répondre à certaines questions. Quelque temps plus tard, il a tourné son regard vers Adeline et lui a fait un signe pour qu'elle vienne à sa table. L'un des soldats a immédiatement installé une chaise de plus à côté du commandant.

— Vous êtes la bienvenue parmi nous, Mademoiselle Adeline. Nous n'avons pas pu bavarder depuis deux jours. Je pense que vous allez apprécier cette conversation.

Adeline a salué tout le monde d'un geste élégant et a dit :

— Il semble que nous aurons moins de temps pour pouvoir bavarder vu que nous avons été installés dans la chambre des invités et que nous sommes partis du camp. Or, nous aurions pu poursuivre nos conversations dans le camp dans les heures tardives.

Jo s'est contenté de sourire et il a poursuivi là où il en était resté :

— Nous étions en train de discuter des positions politiques des États après la guerre, ce qui nous a entraînés vers le livre de l'État de Platon. Oui, chers amis, il est également évident là-bas que les pays ont été fondés par les soldats et qu'il y a eu des mécanismes permettant à une petite fraction provenant de l'armée de détenir la puissance politique, cela se poursuit également de nos jours en réalité sous des formes différentes.

Adeline s'est légèrement raclé la gorge en interrompant Jo, et elle a dit :

— Il semblerait donc que vous soyez parvenu directement en réalité à la partie de la conclusion dans cette discussion, ou vous étiez sur le point d'y parvenir. Excusez mon petit retard. Si vous le permettez, je désirerais partager mes opinions.

Jo, curieux de savoir où elle voulait en venir avec cette introduction, regardait Adeline. Adeline a poursuivi ses propos sans attendre de réponse des attablés :

— La philosophie du passé doit nous présenter un processus. Bien que ces idées sages aient été tout à fait précieuses dans cette période, je ne sais pas honnêtement si cela nous serait un bon guide pour définir l'ordre des pays contemporains.

Jo s'est dressé légèrement, mais avec assurance, sur sa chaise, il a réglé son ton de voix comme pour s'adresser à une audience plus large et il a dit :

— C'est tout à fait le cas, parce que nous avons été témoins de l'échec

absolu des mouvements dits innovateurs à de nombreuses reprises depuis cette période jusqu'à nos jours. Nous formons en réalité un modèle de gouvernement exemplaire en Allemagne. Nous avons déjà commencé à constater que d'autres pays ont adopté notre mode de gouvernement. En effet, le fait d'être large d'esprit exige cela. Avant tout, aucun État qui n'est pas régi par la raison ne pourra être équitable. Je concorde sur ce sujet avec vos inquiétudes. Cependant, la définition « la possibilité pour un État démocratique d'être équitable » que nous avons lue au huitième chapitre est importante. Si nous laissons libres les désirs de tout le monde, comment pouvons-nous parler de l'existence de l'harmonie, chers amis ? Est-ce que la justice n'est pas l'existence de l'harmonie ? Et comment donc allons-nous assurer cette harmonie ? Considérons l'État que vous considérez comme indigne de notre considération en raison de sa vétusté. Il avance la nécessité de la présence de protecteurs pour assurer l'harmonie, c'est-à-dire qu'il parle de nous autres, les soldats. Il évoque la nécessité que nous avons d'effectuer certains sacrifices. Cela comporte une importance vitale pour pouvoir transmettre un gène pur et supérieur aux générations futures. C'est-à-dire que nous ne devons pas avoir de famille, mais nous devons transmettre quand même uniquement les bons gènes aux générations futures... Le second sujet est le courage : imaginez une race aryenne fondée sur la poursuite de l'existence avec des gènes toujours plus forts plutôt que des gènes faibles. La réponse de la réaction que nous donnons aujourd'hui avait déjà été donnée il y a très longtemps. Nous désirons réaliser les règles qui n'ont pas été appliquées depuis cette période jusqu'à nos jours. En effet, nous avons constaté que les dizaines d'ordres qui ont été tentés ont toujours fini par succomber au temps.

Il devait avoir la gorge sèche après ce long discours, car il a pris une gorgée de sa coupe. On pouvait cependant voir qu'il continuait à soupeser quelque chose. Après avoir avalé sa salive, il a dit :

— Une société possédant une intelligence supérieure et des compétences sociales plus importantes est obligée ici de prendre la totalité de la responsabilité des sociétés restantes. En revenant au début, nous ne prenons de personne cette force de nous habiliter, au contraire, cette habilitation qui nous est donnée est en même temps une grande responsabilité dont nous sommes chargés. C'est une charge que nous sommes fiers de posséder pour

protéger notre nation et la porter vers le futur, nous sommes prêts à tout pour cela.

Il avait cette fois fini son discours et il avait le regard d'une personne soulagée, faisant confiance à ses propos exprimés correctement. Une partie des journalistes avait été impressionnée par ce discours, ils avaient pris longuement des notes. Adeline trinquait à table, et elle n'avait pas pu protester contre une seule parole de Jo. La confiance en soi et le calme imprégnés dans chacun des mots, des phrases de Jo étaient le motif principal de cela. Jo écoutait son interlocuteur jusqu'au bout, il a posé rapidement ce qu'il allait dire avant d'ouvrir la bouche, il s'expliquait sans se presser, il sautait entre les contextes et pouvait exprimer facilement en quelques phrases la rupture ou la relation entre tout cela après coup. Cela lui donnait la force de pouvoir faire douter ses interlocuteurs de ce qu'ils savaient. Le regard d'Adeline s'était littéralement fixé sur les lèvres du commandant pendant ces conversations. Le commandant était tellement sûr d'être écouté avec attention par tout le monde qu'il interrompait de temps en temps sa conversation avec des pauses cigarette et des commandes qu'il donnait à ses soldats.

À un moment, elle a vu Sophie à un autre coin de la table, avec laquelle elle avait fait connaissance dans le train. Il y avait un homme avec un uniforme de lieutenant nazi à ses côtés. Adeline a pensé : « Est-ce que c'est son mari ? ». Pendant ce temps, un soldat s'est approché, il s'est penché vers cet homme et lui a chuchoté quelque chose à l'oreille. Lorsque l'homme s'est levé d'un coup, Jo a dirigé son regard vers le lieu où il y avait le mouvement. L'homme a salué de façon extrêmement respectueuse le commandant. Il est sorti rapidement après cette salutation, escorté par le soldat, en écoutant les propos de celui-ci. Sophie les a suivis.

La fatigue de la nuit a commencé à s'abattre lentement sur les convives. La main gauche de Jo se trouvait depuis longtemps sur le genou d'Adeline. Elle a rencontré le même sourire lorsqu'elle a levé la tête pour le regarder. Son souci était en réalité de l'avertir du futur plutôt que de lui demander l'autorisation. C'est pourquoi il s'est levé en premier, il a ensuite tendu la main à Adeline et lui a dit :

— Permettez-moi, s'il vous plaît, de vous escorter jusqu'à votre chambre.

Adeline a légèrement levé la tête et a dit :

— Bien sûr.

Très peu de personnes continuaient désormais à boire dans le grand salon où régnaient désormais l'ivresse et les fumées de cigarette.

Le commandant a pris congé des convives restants avec une salutation générale. Il a ensuite pris la main d'Adeline et s'est dirigé vers la chambre qui avait été préparée pour elle.

La ville, la nuit, et même chaque être vivant respirant étaient fatigués. Adeline s'est rendu compte que son histoire et ses sentiments pris en otage étaient extrêmement confus lorsqu'elle a passé en revue sa dernière situation. Ce n'était pas son genre de se défiler, elle n'avait aucune intention de laisser derrière elle la nuit et son histoire. Elle faisait davantage confiance au temps qu'à ses propres pensées. Elle appréciait beaucoup le fait de faire contenir dans le même moment la passion et la mélancolie, la splendeur et parfois la sobriété. Elle n'arrivait pas à décider ce qu'elle allait préférer à quel moment, ou ce qu'elle considérerait comme un choix allait de toute façon lui arriver. Est-ce que ce n'était pas seulement un effort pour lui donner un nom ?

Le commandant avait perdu depuis longtemps sa relation avec le temps, il était dans un endroit désormais où il faisait progresser le vent sur une trajectoire droite, finissant par déboucher sur la même nuit à un certain point, même s'il traçait de temps en temps des cercles autour de lui. Les morceaux de feuilles secouées par le vent de ses pensées se réunissaient depuis un point vers un autre endroit. Ils grandissaient de plus en plus et avaient l'aspect d'un grand mur. Chaque nouvelle feuille venait du passé et s'accumulait par terre pour exposer le futur. Il avait été, quant à lui, témoin de beaucoup trop de feuilles arrivées pour pouvoir se souvenir du temps où la première feuille était venue. La chose qui le liait à la vie était son intelligence. Cela lui assurait de la force, et la force lui offrait de nombreuses possibilités, y compris son poste. Il avait quand même peur certaines nuits, c'est pourquoi il n'appréciait guère le fait de dormir seul. Il ne faisait rien d'autre contre sa peur à part dormir seul. Adeline avait compris cette caractéristique de l'homme dormant à ses côtés au moment où elle était entrée pour la première fois dans sa chambre. Ce sentiment avait été le premier pas pour ressentir de la luxure à son égard.

... *Fin du roman pour l'instant...*

— Où est la suite du récit ?

— Vous avez fini un demi-paquet de cigarettes ! Est-ce que le prêtre sait que vous fumez autant ?

— Bien sûr qu'il ne sait pas...

— Est-ce que tout ce que votre *père sait à votre sujet n'est pas une illusion* ? Il y a littéralement une vie entière qui se trouve du côté que vous ne lui montrez pas. Votre amoureux, vos centres d'intérêt, vos addictions, etc. En parlant d'amoureux, ce n'est pas lui qui vient en face ? Je ne peux pas dire qu'il soit très heureux.

Elle se lève d'un geste rapide de la table, elle éteint sa cigarette dans ses paumes par émotion, et la jette derrière elle. Ils se mettent à discuter trois mètres plus loin. Je pense que le jeune s'est affligé de ce qu'elle ait parlé avec moi et qu'elle ait fumé. Je suis avec un grand plaisir ses tentatives de dissimuler par un côté moralisateur son manque de confiance en soi. Après s'être disputés *là où je me trouve pendant quelque temps, je pense qu'ils ont estimé qu'il serait préférable de continuer la discussion autre part et ils sont partis*. Mon Dieu ! L'état le plus clair du manque de confiance en soi ! Je ne peux pas m'empêcher de rire et je suis totalement indifférent s'ils remarquent cela ou non... Le jeune est devant, la fille derrière, je suis dans une tout autre dimension, nous sommes enregistrés comme étant les figurants de ce qui se passe. Des tonnes de secrets existent soi-disant entre les gens, c'est autant de ponts artificiels pour les joindre les uns aux autres à chaque occasion. Il y en a qui restent accrochés dans les eaux de ces secrets, et d'autres qui tentent de traverser ce pont à la première occasion. La rigidité du temps actuel s'adoucit dans les propos restant cachés, dans les eaux inconnues où ils nagent de cette façon au nom d'un futur probable... Cette situation peut devenir parfois hostile, ça devient parfois une lutte entre amis, lorsque l'on regarde par des fenêtres différentes. Je me retourne pour regarder encore une fois en arrière, vers les pas timides qu'elle a jetés, et je ris. Le fait de ne pas pouvoir rester debout, dans cette vie dont ils sont si fiers, est l'indice le plus simple du lieu où ils se trouvent. C'est pourquoi je me demande moi-même pourquoi je devrais passer toute ma vie ici. Leur supériorité morale est renforcée par les plaisirs quotidiens d'une société pouvant tout détruire dans les temps pénibles. Bien

que ce soit jouissif de jouer, c'est une crampe toute différente de penser que la vie est différente. Je ne me contente pas de les considérer comme des ennemis en mon for intérieur, mon existence est en même temps littéralement suppliciée face à leurs sentiments, mais ils ne le savent pas encore.

Le fait que nous nous présentions aussi facilement à tout le monde, il ne s'agit pas seulement des relations entre deux personnes, mais en même temps de nos regards, de nos mains, et même de nos idées... On dit toujours que les pensées sont contenues dans le corps et qu'elles donnent forme à notre existence, et pourquoi ne pouvons-nous pas exister de la même façon les uns face aux autres ? Nous handicapons parfois les corps avec des mots, ou nous leur donnons de l'espoir avec des mots, mais est-ce que ces mots sortent vraiment de nous-mêmes ? La source des mots est le cerveau, son arme est la langue, et les choses les plus incertaines, les plus sombres ou les plus réelles sortent de là en tant que sons pour jaillir sur la figure des gens comme de la matière. En parlant des mots, il faut que je mette au propre les papiers devant moi pour les livrer à qui de droit. Je comprenais peu à peu pourquoi Hrant avait rédigé un tel roman. Réellement, où était sa suite ?

OceanofPDF.com

Chapitre II

L'ennui est un obstacle pour que toutes les pensées atteignent directement les autres personnes. Comme je l'ai déjà dit, et que je ne renoncerais jamais à défendre, si j'exposais aux gens toutes mes pensées, ce que je ressens ou qui je suis réellement, je suis convaincu qu'ils feraient tout sauf m'écouter ou discuter avec moi. Je n'arrive pas à aller au-delà des sentiments chaotiques suscités récemment en moi par les discussions, les conversations, ou à m'approcher autant de quelqu'un. Chaque mot que je dis me sépare encore un peu de ce monde, et je m'engouffre encore un peu dans l'obscurité. Il ne s'agit pas seulement de mettre en évidence et de changer quelque chose, mais c'est également peut-être pour soulever le voile posé sur les choses. Si les mots sont une trahison et que « chaque conversation » *entre deux personnes* est un produit de l'imagination, alors les réalités doivent s'évanouir en brûlant dans leur individualité. Ce concept doit être la première définition de l'absence. On ne doit pas aller au-delà de la présence de chaque autre fracas qui sera transmis à autrui. Finalement, étant donné que toutes les choses qui sont espérées sont condamnées à l'échec un jour, un enfer désormais sans problème sera inévitable pour nous tous.

Je ne considère pas seulement ma propre personne avec stupéfaction, mais également les poètes, les riches et les hommes de religion. Ils ne se taisent jamais, mais ils sont en dehors de la langue, le mot étend lui-même le premier obstacle auquel ils sont confrontés malgré leur désir de s'approcher des gens. Les mots se trouvent dans leurs existences comme un drame, une trajectoire dessinée à la main. Ils définissent tous les événements vécus dans un lieu entre un piège tendu par le destin et la vérité en fuite. En bref, la langue est un mystère dans son ensemble pour ces personnes. Cependant, c'est pour soulever quel voile dans le monde ? Mes journées se passaient en compagnie de ces pensées et des somnifères de Hrant. Ou peut-être tout le

contraire, je ne suis pas sûr...

Deux semaines plus tard, le prêtre a invité dans son propre jardin la plupart des habitants de l'île pour la célébration de Pâques, de nombreux invités se considérant comme importants, Hrant et moi-même ; grâce à lui, nous étions préparés pour faire partie de cette soirée. L'invitation se déroulait dans le calme, je m'occupais surtout des vins. Tous les autres avaient formé leur propre cercle depuis longtemps et *s'étaient* plongés dans les conversations. La porte de la maison était ouverte, j'ai traversé le seuil de la porte principale, un peu par curiosité, un peu par besoin d'aller aux toilettes. Je suis monté par des escaliers branlants au bout d'un corridor étroit. La poussière dansait sur les meubles par le vent fuitant légèrement entre les volets. Des objets qui étaient parfaitement conscients d'être au rebut ! Il y avait un ancien petit piano dans l'une de celles-ci (dans la chambre donnant sur le jardin)... J'ai soulevé son couvercle tordu, j'ai effleuré les touches : il a émis un son aigre et sourd, comme s'il se plaignait de mon arrogance. Il s'est ensuite tu en gémissant. La fille du prêtre qui a entendu le son est entrée dans la chambre avec curiosité, son regard vers moi symbolisait un vide tellement grand que j'ai pensé un moment qu'elle avait subi une grande torture depuis la dernière fois que je l'avais vue. Ses vêtements, ses cheveux et même sa démarche comportaient un grand désordre. Elle a tourné le dos et elle a dit à voix basse en se dirigeant vers sa chambre : « Vous feriez mieux d'aller rejoindre les gens d'en bas. »

L'intérieur de la maison me paraissait familier d'une façon qui me semblait incompréhensible, mais je n'aurais jamais cru que quelqu'un avait vécu dans cette maison si je n'avais pas vu la fille. Je n'ai pas pu maîtriser ma curiosité et j'ai commencé à la suivre. Lorsque je me suis dirigé vers sa chambre, j'ai remarqué que sa porte était ouverte et qu'il y avait des monceaux de papiers par terre. Les papiers condamnés à la solitude et jetés en pagaille avaient déjà commencé à prendre de l'âge par terre. Ils étaient toujours un peu blancs, le renoncement à leur destin avait eu lieu récemment. J'ai soulevé l'un des papiers sans trop de poussière, il s'agissait d'une lettre, des papiers venant d'une femme triste, et qui *n'était* pas terminée... Ces papiers appartenant à la personne agenouillée devant la fenêtre, traversant des tempêtes dans son for intérieur, avaient été littéralement jetés comme un bouquet séché. J'ai marché vers la fille et je

lui ai touché l'épaule.

— Vous semblez mal en point. C'est comme mon état de tous les jours. C'est pourquoi je vais sauter la phrase de *comment vous allez*. De quoi est-ce que tu veux parler ?

— Je ne comprends vraiment pas le désir persistant des gens de vouloir parler dans des situations sans issue. À votre avis, est-ce que vous et vos papiers se trouvant toujours en circulation sous la main allez *résoudre mon problème* ? Or, je peux affirmer que je suis sûre que ce sont eux qui ont déclenché le problème. Est-ce que vous pouvez voir les résultats provoqués par un morceau de papier et un homme qui n'est pas mon type après un paquet de cigarettes ? Être quittée, même rejetée à cause de la jalousie...

— Je comprends.

— Qu'est-ce que vous comprenez ?

— Je comprends tout à fait que tu sois quittée par une personne qui désire te modeler pour t'ajouter à son existence au lieu de te découvrir, à *cause de la jalousie superficielle*. *Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi tu es aussi triste à ce sujet.*

— Je n'ai pas envie de faire la conversation... Comme je l'ai dit, ce serait préférable pour vous que vous soyez en bas !

— D'accord, mais laissez-moi vous expliquer une petite chose avant de partir, s'il vous plaît. Il n'y a pas en réalité de différence entre les papiers et ce mur que tu regardes en ce moment. Tu auras compris toi-même que le plus terrible n'est pas d'être témoin, mais d'écrire ! Il ne fait aucun doute que c'est entièrement le motif de notre haine pour nous qui avons renoncé à lutter en ce moment. Crois-moi, moi aussi je ne désire pas autre chose la plupart du temps que d'être laissé tranquille. Cependant, les positions auxquelles nous parvenons par les situations sont dissimulées dans l'inconnu des divers chemins pour chacun d'entre nous... L'amour et la dispute sont les deux faces de la médaille. L'Odyssée est l'une des rares légendes qui peuvent nous le montrer dans l'histoire de l'humanité. L'histoire se base sur peu de temps avant le beau milieu d'une guerre qui a éclaté en raison des faiblesses des dieux. L'histoire commence avec la confusion engendrée par Éris (le dieu des désaccords) à *un mariage où il s'est rendu sans y être invité*. Les dieux n'arrivent pas à prendre une décision avec courage et attendent que celle-ci soit prise par la force d'un être humain. La récompense donnée en contrepartie déclenche la grande

guerre, la guerre de Troie... Une histoire de tromperie qui s'est réalisée à l'initiative des dieux ! Il s'agit d'un mythe de part en part jusque-là. L'important est la confrontation des êtres humains avec les réalités, ce qui va même au-delà des rêves des dieux. Si tu te demandes ce que la guerre est *à côté dans la vie humaine, je suis convaincu que dans vingt ans, l'histoire dans laquelle tu te trouves*, quelle que soit la façon dont tu définis cette tromperie absurde ou cette jalousie, cette histoire prendra fin avec la confrontation avec les réalités de l'un d'entre vous. Qu'est-ce que tu vois exactement lorsque tu fais une pause et que tu regardes ta relation d'un peu haut ? C'est-à-dire, plus exactement : quelqu'un qui a renoncé à toi à cause d'un morceau de papier, accompagné de beaucoup de cigarettes et d'un type à l'aspect misérable comme moi... Quoi qu'il en soit, je sais que la trajectoire de la question à poser se dirige vers des endroits absurdes pour toi, quels que soient tes efforts pour exprimer le sujet. Mais si tu dis que ce n'est pas ainsi que tu considères ou que tu ressens les choses, si tu es convaincue de ressentir un lien plus spécial, attends alors avec patience, tu auras besoin de l'énergie pour parler lorsque le moment sera venu. Regarde, j'avais pris *à la bibliothèque* le livre de cette histoire que je t'ai expliquée, je te le laisse si tu désires le lire toi aussi, tu le restitueras en mon nom lorsque tu auras fini...

Elle n'a pas dit oui ni non, elle a seulement suivi mes paroles comme si elle pensait que cela convenait à sa réputation. Son amoureux qui pensait être en train de subir un examen de sa part allait bientôt goûter l'abandon lui-même. La solitude est préférable à l'ennui, pour moi. J'espère qu'elle pourra également traverser ce chemin. Elle va comprendre sa solitude lorsqu'elle va vouloir ouvrir la bouche pour dire quelque chose. Sa voix va être prise pour un murmure lorsqu'elle va sortir avec mélancolie, sans pouvoir atteindre qui que ce soit... Y compris le prêtre !

Je sors de la chambre avec des pas mesurés. Le paysage est un tableau terrible que je vois lorsque je sors la tête par la fenêtre du salon du milieu... Une célébration artificielle, ne pouvant en aucune façon atteindre la plénitude de l'âme, où la solitude ne vit que dans des désirs profonds. Lorsque vous regardez avec attention, vous pouvez voir que les vendeurs de rêves ont depuis longtemps renoncé à eux-mêmes et à ceux qui les commercialisent, et les applaudissements sous l'égide de quelqu'un. Un lieu

où les nouvelles personnes sont à l'ordre du jour, où les anciennes sont facilement oubliées. C'est exactement pour ce motif que les individus ayant donné forme au monde sont seuls et qu'ils meurent le plus loin possible de ces gens-là. Les prototypes humains de cette deuxième classe, et même les gens qui pensent que la honte est uniquement un plaisir quotidien, ont par la suite fourré les cadavres de ces gens dans cet endroit absurde. Maintenant, ils ont dû avoir dit qu'ils ont compris ces gens, sans savoir qu'ils ont trahi encore une fois.

Quelle soirée lourde pour moi ! La fausse foule évoque soi-disant de la philosophie, déclame des poèmes, les hommes de religion soulignent la pauvreté ; or, ils ne savent pas qu'il y a des choses pires que de mendier une tranche de pain en errant dans des chiffons. Je gaspille mon énergie et mon temps ici comme coincé dans un puits tout vide et profond, tout en sachant ce qui m'attend.

Je n'ai pas non plus la possibilité d'agir de façon indépendante du temps et du lieu. C'est comme si c'était un autre phénomène que je ne pouvais pas obtenir avec mes sensations. C'est pourquoi je n'arrive pas à saisir la réalité dont j'ai besoin, c'est comme si cette table, cette atmosphère et ces sentiments nous avaient *été imposés*. *De façon générale, les personnes qui sont une partie de cette harmonie sont plus heureuses que moi malgré leur rupture avec la réalité.* La vie est une mission pour eux. Ils progressent comme si la carrière, le poste, la célébrité, etc. faisaient tous partie d'un jeu progressif avec des étapes. Certains n'arrivent jamais à atteindre leurs objectifs, d'autres passent par des raccourcis, mais ils sont tous une partie du système. Moi je suis comme un virus infiltré dans le système, je désire me supprimer et sortir de ce jeu, et éliminer le jeu si nécessaire. Mais cela même est défini dans ce monde, ça s'appelle le diable... Au fait, le prêtre a commencé de nouveau à se diriger vers moi avec son sourire d'emprunt dont je ne comprends pas l'origine ;

— Comment vas-tu depuis la dernière fois qu'on s'est vu, fils ? J'espère que ta colère s'est un peu apaisée.

— Je pense qu'il s'agit de quelque chose de très mondain, Monsieur le Prêtre, il va désormais vivre avec moi jusqu'à ce que mon corps pourrisse.

— En parlant de mondain, il est évident que tu aimes les livres, puisque tu es même venu à l'invitation avec ton sac. Laisse-moi t'offrir un livre.

J'ai brûlé avec un briquet le livre qu'il m'a donné sans même le regarder. Je n'ai pas quitté des yeux le prêtre pendant ce temps. Il était choqué ! Il a pris rapidement le livre de mes mains en me disant « arrête-toi ! Qu'est-ce que tu fais ? » *et il s'est mis à sauver les pages restantes. C'était le moment le plus amusant de la soirée. Je me suis ensuite retourné vers lui et j'ai dit :*

— Si une information ne te présente pas de contrepartie dans ton existence, ce n'est qu'une charge. Tu as dit sans arrêt pendant toute la soirée que les réalités que nous voyons sont une illusion voilant des réalités supérieures. S'il te plaît, explique également comment tu confirmes cette information dans la pratique, Prêtre, sinon cela aura un aspect comique, comme ce livre à moitié brûlé...

Il s'était mis dans une grande colère, mais la mission qu'il s'était fixée et ma façon de m'exprimer lui avaient donné l'occasion de réfléchir un peu et d'adopter un calme qui me semblait faux. J'aurais dû être plus bref dans mon propos, parce que j'aurais désiré voir sa colère. Il s'est cependant ressaisi et a commencé, tout à fait calme, à parler avec moi (exactement comme la dernière fois).

— Fils ! Regarde ce ciel, toutes les étoiles que tu peux voir ont un emplacement prédéterminé, sans compter celles que nous ne pouvons pas voir. Nous savons tout cela de façon plus claire chaque jour qui passe, et regarde la Terre sur laquelle nous marchons, est-ce qu'il n'y a pas des micro-existences que nous ne pouvons pas voir à l'œil nu ? Les lumières que tu vois, et les rayons que tu ne peux pas voir, que tu peux seulement définir. Et puis, les fréquences sonores que tu ne peux pas entendre, mais que tu peux indiquer. Nous avons découvert en peu de temps des choses que les cinq sens ne peuvent pas détecter, ils ne suffisent pas. Ce n'est pas une fiction, c'est la réalité, fils...

— La réalité ne concerne pas ce qui est réel, vous m'avez mal compris. Ça concerne ce que nous considérons comme étant réel. C'est-à-dire que lorsqu'une société considère comme réel ce qu'elle voit, c'est désormais la réalité dans leur univers. Personne ne viendra vous dire que ceci est davantage réel. Nous sommes arrivés à ce stade depuis des milliers de croyances diverses et il est intéressant de voir qu'elles sont pratiquement toutes décorées avec des versions différentes des mêmes histoires. L'histoire de Râ, naissant de la vierge Isis, Jésus naissant de la vierge Marie

et d'autres encore... Ce ne sont pas ces petites questions qui suscitent ma curiosité, c'est au-delà de cela... Il ne s'agit pas non plus de la façon dont ces consciences sociétales ont été formées, pardon, je devrais dire ce que vous appelez la réalité. À mon avis, elles ont été modelées sur la peur et la sagesse, les premiers sentiments fondamentaux de l'être humain.

Une voix commune s'éleva à ce moment de la foule. Tout le monde voulait que le prêtre fasse désormais un discours au sujet de la soirée. Tout ce qui se passait dans la soirée était resté à moitié, mais satisfaisant pour moi.

— Comme tu vois, les autres amis m'attendent, fils, mais je voudrais éclaircir cette conversation. S'il te plaît, passe me voir la semaine prochaine. Poursuivons notre conversation là où nous en sommes restés.

OceanofPDF.com

Chapitre III

Deux existences distinctes (un père et une fille, et même un prêtre et un amoureux) sont dans un désespoir où ils se débattent pour gagner du temps, stupéfaits de pouvoir être visibles d'autrui. Or, les regards mélancoliques, les propos hachés, le sourire froid et distrait de la fille du prêtre me venaient sans arrêt à l'esprit, c'est pourquoi j'avais en réalité très envie d'aller voir le prêtre. Pour autant que je me rappelle et que je me représente la maison, il me semblait que la fille me regardait avec des yeux froids et engourdis derrière les volets fermés. Je n'ai pas pu résister davantage, je me suis mis à marcher vers la maison, après une semaine...

.....

Je me tenais immobile comme du poison devant cette maison, alors que les gens les plus simples vivent cela. Mon regard s'est engourdi, mais mes yeux étaient encore plus vivants, mais qui avaient le désir d'entrer dans la maison depuis le devant du jardin. J'avais la tête prise et ce chemin était venu depuis très loin. Ces pensées ont été arrachées des mondes mystérieux, terrifiants, sordides et seuls en arrivant, et il était évident qu'elles avaient vécu plus de choses que moi. Or, il aurait fallu qu'elles soient silencieuses.

Pourquoi est-ce qu'il y a maintenant autant de voix au tréfonds de mon cerveau ?

.....

À quel point les gens désirent-ils dire deux mots dans cet air frais, en ayant des attentes ? Je vois, les secrets de la journée se cachent et continuent même à rire. Est-ce que tu n'entends pas ? Non, tu ne peux pas, ce sont ceux qui ont des attentes de conversations secrètes. C'est pour fuir en attendant de l'intérieur dans les moments les plus faibles.

.....

Je déambule désormais dans le jardin. Celui-ci a depuis longtemps abandonné les faux éclats de rire restants de cette nuit. Je peux jurer qu'il a un aspect plus naturel et sobre lorsqu'il n'y a pas de gens. Elle est assise à une petite table sur le côté de la porte du jardin, avec le livre sacré qu'elle tient devant elle comme un emprunt. Je progresse lentement vers là où elle se trouve.

— Bonjour, j'ai été vraiment surpris de votre effort de vous débarrasser par la religion de la bohème se trouvant sur vous. Je n'avais pas deviné que vous étiez aussi amoureuse et que vous souffriez autant.

— Que faites-vous ici ?

— J'ai eu une conversation interrompue avec votre père. Je suis venu pour lui, mais je suis surtout venu parce que je suis curieux de vous. Comment allez-vous depuis ce jour ?

— Mon père a désormais appris tout ce que vous avez dit à un moment être secret. Je suppose que quelqu'un est venu lui raconter il y a quelques jours. Depuis ce jour, mon dos déjà courbé s'est effrité sous le poids...

Elle a raconté, les yeux humides, ce qui s'était passé jusqu'à ce moment, elle s'est ensuite mouchée fermement, elle s'est transformée en quelqu'un d'autre et a poursuivi son discours :

— Est-ce que vous ne voyez pas à quel point ça fait fondre secrètement ? Comment cela me fait terriblement mal à l'intérieur, en ce qui reste de moi ? Tu es en train de crier à côté d'un puits pendant que le monde dort, tout le monde l'écoute comme une berceuse. Le temps tourne dans mon cœur et une voix inconnue me demande dans les profondeurs de ma raison : « Est-ce que tu as le cœur de pouvoir supporter ceci ? ».

— Il y a la colère de l'orgueil dans les courbes de son âme, il faut éloigner des gens qui veulent t'utiliser chaque fois sous le nom de l'innocence et de l'honnêteté. Pendant que tu t'attristes au nom des choses que tu as perdues, les gens ordinaires dont les sentiments changent sans arrêt comme une saison printanière, t'ont jugée et jetée à la poubelle depuis longtemps. N'oubliez pas, ces terres donnent raison à la majorité. Personne ne ressent le besoin de demander qui a raison s'il a trouvé la force en face de soi. Pendant que le jugement est fait de la façon la plus humiliante, tu ne peux pas être dans une autre position où tu vas participer ou être rejetée de ce processus imbécile. Si tu as réfléchi au point de pouvoir voir cette situation,

et que tu as finalement réalisé le monde dans lequel tu vis, tu comprendras alors comment ton âme t'est extirpée pièce par pièce. De nombreuses personnes qui se sont crues être autant de pierres ont lutté avec ces foules. Elles ont toutes fini par sombrer par la folie au beau milieu de leur être. Si tu te rebelles, que tu vas peut-être à leur côté, que tu cries ce que tu ressens, ils vont tous se taire jusqu'à ce que ta colère s'apaise ou que tu quittes les lieux, mais ce silence ne vient pas de la honte. Ce n'est pas autre chose que la malignité des lâches. Disons que ton orgueil s'est adouci, et que l'affection a même remplacé toutes tes autres pensées restantes. À ce moment, tout ce que tu auras fait, chaque pas que tu auras jeté et chaque mot que tu auras dit seront considérés comme de la vengeance. L'affection est une insulte pour les gens faibles parce qu'elle rappelle la petitesse si tu n'es pas une mère. En bref, ces gens sont toujours un danger pour toi, car ils ont eu tout un moment et ils n'ont rien actuellement. C'est pourquoi, plutôt que de te transformer en pierres, il faut que tu choisisses avec discernement les moyens de te joindre. De cette façon, ceux qui veulent te joindre seront purifiés de toutes leurs charges pour y arriver. Sans défense, nus, exactement comme au moment de leur naissance ou de leur mort...

— Le monde serait donc profond, n'est-ce pas ? Un désespoir me saisit au milieu de la nuit et il me dit que cette solitude est plus profonde que l'impasse dans laquelle je tombe pendant la journée. Regarde, je n'ai pas compté combien de fois, mais tu viens à chaque fois me murmurer à l'oreille des récits d'amour au nom de la mort, et tu me dis ensuite de me sauver. Tu dis parfois que le fait de souffrir davantage va me sauver. Est-ce que tu te moques de moi ? Je souffre seulement, et j'ai très honte...

— Les prêtres disent que la plus grande souffrance est celle de Dieu, tu sembles aujourd'hui avoir de la foi, ton père au moins ne t'aura pas privée de ces formations. Il faut que tu trouves un motif pour alléger ta souffrance, tends la main vers sa souffrance. Ah, regarde, en parlant de Dieu, ton père est apparu finalement de l'autre côté du jardin.

— Ne va surtout pas lui dire quelque chose à mon sujet !...

— Tu es le bienvenu, fils.

— Bonjour, Prêtre, il m'a fallu un peu de temps pour venir, mais je m'occupais des écrits de mon ami. C'est toute une histoire concernant les années de guerre.

— Ah bon ? Les années de guerre ?

— C'est malheureusement le cas, je ne peux pas dire que j'ai beaucoup apprécié, mais la vie nous fait parfois faire des choses qu'on n'apprécie guère !

— Est-ce qu'il y a quelque chose que tu apprécies dans cette vie ?

— J'apprécie ceux qui se nourrissent de leur peur, qui vomissent leur colère à leurs dieux, qui ont oublié leur propre image, qui vivent comme s'ils avaient détruit le moment, et ceux qui ont été oubliés. Mes favoris sont tout particulièrement ceux qui perdent de façon spectaculaire face aux petits événements. En effet, aucun de ceux que j'apprécie ne ressemble à *votre sentiment d'affection*.

— Fils, l'affection comporte de nombreux sentiments en son sein ! C'est le début d'être compréhensible. C'est la partie lumineuse de l'être humain.

— Finalement, une partie de l'existence humaine est toujours obscure, cette salle n'est pas autre chose que quatre murs où les solitaires peuvent d'abord s'abriter. L'insécurité est la seule nourriture que ces personnes solitaires prennent chaque jour. Leurs découvertes commencent avec la recherche des lieux qui ne sont pas désirables pour les gens qui aiment les foules. Un jeu de suspicion commence entre la conscience et l'ego lorsque l'on est complètement emprisonné en soi. C'est du moins le cas pour moi, il m'est impossible de me rendre compréhensible. Mais le sentiment de la projection est beaucoup plus intense que celui de la solitude.

La fille du prêtre qui avait écouté nos conversations en spectatrice avait littéralement transpiré face aux réponses que j'avais données. Je donnais un peu aussi ces réponses pour elle en réalité. La possibilité même qu'un individu comme moi devienne son ami pouvait indisposer son père au plus haut degré selon elle. Mais sa diminution jusqu'à devenir littéralement invisible face à son père me faisait plaisir. En même temps, je savais que toutes les réponses que j'avais données allaient l'entraîner rapidement vers sa solitude. Quel dommage que les âmes fragiles ne se brisent pas en une seule fois en deux par leur milieu, pour que l'on puisse voir l'âme faible se trouvant en eux-mêmes !

Son père s'est mis à faire quelques pas devant moi pour marcher un peu avec moi, sa fille a demandé congé pour rentrer dans sa chambre. Mes pensées erraient autour de la fille, et mes pas derrière le prêtre... Chaque conversation qui a suivi est restée crue, comme le fruit précoce d'un sujet

que je n'allais pas écouter... Je n'ai pas écouté. Une discussion beaucoup plus importante avait déjà commencé dans ma tête :

« Je regarde avec surprise les actes qui sont nés par les souffrances de l'esprit. Il y avait un sujet que j'avais rencontré il y a peu de temps dans mes lectures, je ne savais pas exactement où ni comment. Il paraît que les gens dont des extrémités ont été arrachées continuent de souffrir même après cela, malgré l'absence d'un phénomène physique pouvant observer la permanence de la situation de la souffrance ou d'un signal qui irait au cerveau. Est-ce que l'être humain ressent la même souffrance lorsqu'il perd un être cher ou lorsqu'il lui est arraché ? Je dois changer les points focaux de mes réflexions, j'ai besoin de l'assistance d'une voix tout autre, ce n'est pas comme des voix qui seraient l'annonce du printemps, mais plutôt comme une voix humaine qui irriterait l'oreille humaine. » Mes attentes ont commencé à écraser mes sentiments avec une impatience incompréhensible. Et puis, pourquoi est-ce que la fille souligne qu'elle m'a vu à de nombreuses reprises ? Il va falloir que je soulève ce sujet la prochaine fois. Quoi qu'il en soit, je dois maintenant sortir de cette maison !

.....
.....

J'ai passé les quelques semaines suivantes dans la maison, à réfléchir sur les périodes sorties de ma mémoire, avec les livres que je me suis réservés et l'armoire à pharmacie de Hrant. Je suis allé seulement quelques fois à la bibliothèque, juste comme aujourd'hui, la routine de prendre des nouveaux livres en rendant les anciens d'abord était plus ennuyeuse. Un nouveau avait commencé à travailler, je ne peux pas dire qu'il me soit très sympathique, il faut dire que c'est également un sujet de discussion que de me demander si j'avais considéré quoi que ce soit qui me fut sympathique dans mon existence. Je ne pouvais cependant pas vaincre ma curiosité, quelle était la situation actuellement dans cette maison, cette curiosité prenait beaucoup trop de place de façon superflue dans mon ordre du jour, et j'aurais pu parler juste pour cela une heure de plus avec le prêtre. C'est pourquoi j'allais aller de nouveau ce soir là-bas. Je devais cependant d'abord rentrer à la maison, je pense que Hrant doit descendre en ville pour une semaine, ou quelque chose de ce genre, je ne me rappelle pas très bien. Je prendrai ainsi au moins le thé de 17 heures avec lui.

Le fait que tous les volets soient fermés attire mon attention lorsque j'arrive à la porte du jardin de la maison. Est-ce que par hasard cet homme allait partir le matin ? J'étais désormais convaincu qu'il n'y avait personne à la maison lorsque j'ai ouvert la porte. Les sols étaient lavés, même la vaisselle avait été lavée à la cuisine. Il avait de nouveau laissé quelques écrits sur la petite table du salon pour moi, et il était parti. Au lieu de m'attrister de ne pas l'avoir vu avant son départ, je me suis plaint d'avoir de nouveau du travail à faire pour le lendemain. Cependant, le calme de la maison m'a plu. Le fait qu'il n'y ait personne, que tous les échos proviennent de moi m'a fait plaisir. Je suis monté dans ma chambre et je me suis débarrassé de mes charges. Je me suis versé une coupe de vin, je désirais jouir de l'après-midi. Je ne m'énervais même pas en corrigeant ses écrits s'il m'a laissé un vin de qualité.

Il y avait littéralement un trésor gisant dans l'armoire en bois de la cuisine, il ne faut pas s'étonner que cet homme soit aussi sentimental ! Il semblerait que du vin coule des sentiments de Hrant chaque nuit. Pourquoi est-ce qu'il y en a autant ?

J'en ai choisi un au hasard parmi eux, avec une ignorance typique, je suis descendu au jardin. Je me suis assis seul pendant assez longtemps dans le jardin, j'essayais de jouir de l'existence avec ces cadeaux donnés par mon ami. Si quelqu'un me voyait ainsi, il penserait que je jouissais des fruits d'un long investissement, mais la vérité est quelque chose de honteux pour quelqu'un de normal. J'ai arrêté depuis longtemps de ressentir de la honte, je pense que cela a quelque chose à voir avec mon vieillissement précoce. Depuis que j'ai appris à maîtriser mes vérités que je crois mélancoliques et depuis longtemps perdues, j'ai l'âme d'un vieux radoteur. Cela remonte à très longtemps. Je choisis au hasard l'un des écrits de Hrant ;

À l'attention de la revue Lire

Est-ce qu'un phénomène susceptible de satisfaire la nostalgie de l'existence est possible ?

L'attitude pauvre de mes nostalgies vit au beau milieu de mes pensées me poussant vers le vide, me laissant dans un coin.

J'étais prêt en réalité depuis longtemps à être oublié, si les questions pleines de curiosité des personnes dont je ressentais l'habitabilité et avec

lesquelles je m'étais divisé n'avaient pas retenti à mes oreilles. Mais ils répètent chaque jour : « Qu'est-ce que tu vas faire maintenant au beau milieu de cette solitude ? »

Tout ce qui a été vécu a déjà pris sa place dans ma mémoire, avec les souvenirs dans lesquels je me suis divisé, de façon à devenir un jour un sourire.

Un passé qui n'est pas purifié de la honte en raison des registres anciens règne sur mon lendemain. Je me demande maintenant à moi-même : « À quoi est-ce que je devrais maintenant m'éveiller pour le prochain... ? »

Sans ressentir le besoin de rechercher quoi que ce soit, sans être obligé de porter une seule fois les costumes ou les masques, en marchant dans le chemin sans précipitation et en pensant juste pour une fois à ceux qui vont venir et non à ceux qui sont partis...

Non, c'est différent cette fois, il faut cette fois se renfermer dans les maisons.

Les souvenirs sont cachés là-bas, dans une chambre, une femme dans cette chambre, d'une profondeur qui ne peut s'abriter que dans la poitrine d'une femme, avec peut-être une affection maternelle.

Qui accueille en son sein tous ceux qui sont assoiffés ; mais à ce moment, pourquoi est-ce que tous ont des yeux morts ?

Ce cri jaillira dans l'éternité humaine, autant que l'indicible des personnes qui portent l'espoir de trouver l'existence de nouveau.

Je regarde désormais l'état le plus cauchemardesque de la peur à l'impasse du lendemain ou c'est peut-être la délivrance de ces vents violents...

Intéressant ! C'est un écrit différent des autres. Ou alors, je peux dire que j'ai beaucoup bu. On dirait qu'il y en a encore beaucoup comme ça parmi les papiers, et puis je pense que c'est la suite d'un moment qu'il a écrit. Cela va attirer l'attention de la fille du prêtre. Je saisis la suite du roman interrompu avec le vide sentimental créé par le vin sur moi, et je me dirige dans la précipitation vers la maison du prêtre.

Chapitre IV

Lorsque même la dernière personne qui me connaît m'aura rejeté, je vais expliquer à tout le monde ma propre réalité, parce que la colère que je nourris envers ceux qui sont heureux provoque en même temps mon envie de les voir souffrir. Je peux admettre que le prêtre est quelqu'un de tout à fait opposé à moi, cela peut même me satisfaire d'une certaine façon, mais ce sont les sentiments synthétiques de sa fille qui m'intéressent davantage. C'est pourquoi je suis à la fois plus impitoyable et plus curieux à son égard. J'ai retourné sa perception et ses sentiments avec les phrases qu'il désirait entendre, mais tu ne peux pas trouver autre chose que du poison dans la bouche d'un serpent... Je n'ai pas arrêté de penser à tout cela pendant le trajet. Lorsque je suis finalement arrivé, le prêtre faisait un prêche à un petit groupe.

— La conception de la religion est en réalité la réorganisation de nombreux problèmes, de suppositions et d'hypothèses. C'est pourquoi l'important n'est plus désormais ce qui est dit, mais son mode d'expression. Cependant, il y a un long retard entre l'habileté rhétorique et le renouveau de la croyance en Dieu. La sérénité qui nous est accordée dans l'ordre et la réalité que nous ne pourrions exister que dans cet ordre est en réalité plus compréhensible maintenant. Le sujet du temps a causé l'aveuglement humain depuis très longtemps, comme c'est le cas maintenant. Cependant, mes frères, l'hésitation de la différence significative du temps entre l'univers et la vie a été supprimée avec le développement de la science. Nous savons que l'idée manipulée de l'évolution a joué le rôle d'un pont détruit entre Dieu et l'humanité, cela a créé un dilemme dans les esprits du point de vue de l'existence divine. Ces questions ont perdu leur sens lorsqu'il a été conclu désormais que le temps est relatif et non absolu. Quinze milliards d'années d'une autre dimension peuvent correspondre à quelques secondes, et le concept du temps peut être défini de façon

complètement différente. Monsieur Morgette va nous donner une longue conférence la semaine prochaine au sujet du temps et de l'élargissement de l'univers. Je vous conseille à tous d'y aller pour mieux le comprendre. Est-ce qu'il y a des questions au sujet de ce que j'ai dit jusqu'à présent ?

Je ne peux pas y résister et j'interviens :

— Peut-être qu'il n'y a rien au-delà, Monsieur le Prêtre, c'est-à-dire : est-ce que le fait de constater l'ordre peut être considéré comme la preuve d'une vérité rationnelle ? Par ailleurs, l'usage du terme *ordre* est bizarre à mon avis, parce que cela suppose d'une certaine façon que la conscience est arrivée avant l'existence. C'est à mon avis justement cela, l'erreur de la perception que nous créons du point de vue du temps ! Vous dites que vous allez discuter du libre arbitre ! Le fait que le monde que vous voyez soit incompréhensible et complexe ne prouve pas que les débuts ont eu lieu de cette façon. Par exemple, considérons le jeu des échecs, nous savons qu'il y a des millions de possibilités dans le jeu après quelques mouvements, mais le jeu a été modelé autour de règles très simples. Je pense que l'être humain ne se trouve pas dans une position très différente de celle-ci ; les livres que nous lisons, notre entourage, les événements que nous avons vécus dans le passé composent le résultat du pas suivant que nous allons faire.

— Bienvenue, fils ! Quelle est la source de nos comportements ? Nos réactions sont modelées en fonction de quoi ? Est-ce que nous possédons réellement un libre arbitre ? En fonction de quoi est-ce que les pensées humaines sont modelées ? Il s'agit vraiment de bonnes questions. Mais leurs conclusions vont au-delà de nos admissions et de nos perceptions. Tu considères le monde avec la méthode du codage parce que tu dis que c'est l'information qui est venue jusqu'à aujourd'hui, si je te disais maintenant de sortir un poisson de l'aquarium et de lui montrer en le faisant tourner dans l'air que l'existence est en réalité tridimensionnelle, comment pourrait-il expliquer cela à ses camarades après son retour dans l'aquarium ? Un être vivant qui a vécu toute sa vie en agissant dans les deux dimensions et qui ignore la présence de l'air regarde soudain une autre dimension avec ton aide, il jouit en même temps de la différence des existences diverses de l'eau. C'est également le cas pour nous, il est nécessaire d'aller au-delà des informations que nous connaissons pour pouvoir voir au-delà de la perception.

Il y avait également la fille du prêtre parmi les auditeurs. Elle avait littéralement fondu depuis la dernière fois que je l'avais vue ! De grands creux s'étaient dessinés dans les endroits de la formation de ses cernes. Un cadavre gisait désormais là où il y avait son énergie vitale. Elle n'avait pas l'air d'être contente de me voir. Il faut dire que le contentement était désormais un terme très loin d'elle. La partie des questions-réponses avec le prêtre devait avoir beaucoup plu aux auditeurs, car ils l'ont entouré et ont commencé à faire pleuvoir des questions. J'en ai profité pour m'approcher de sa fille ;

— Bonjour, je ne vous ai pas vue à la bibliothèque depuis notre dernier entretien. Vous n'avez pas l'air bien ? Comment vous vous sentez ?

— Pourquoi est-ce que vous en êtes si curieux ? Ce n'est pas maintenant le bon moment pour bavarder si vous êtes venu pour cela !

— Bavarder ? Ne me comprenez pas mal, ce ne sont que les gens qui aiment les rumeurs qui bavardent. Ce n'est pas une expression correcte. Je crois simplement qu'il y a eu une communication vraiment sincère, bien que courte, entre nous.

Un sourire s'est formé sur son visage, comme si elle voulait m'humilier. Est-ce qu'elle considérait ma persistance et ma curiosité comme une perte de temps, ou c'était moi qui y accordais trop d'importance, je ne saurais le dire. Elle a cependant finalement commencé à parler.

— Est-ce que vous pouvez détailler un peu plus ce que vous avez voulu dire tout à l'heure ?

— En réalité, ce que j'ai essayé d'expliquer là-bas, c'est qu'il n'y a pas une situation spéciale derrière notre perception du monde. Pensez à cette maison ou à votre église, elle est visitée chaque semaine par des centaines de personnes, est-ce que tu ne t'es jamais rendu compte combien d'entre eux se posent des questions sur leurs propres préférences ? Quoi qu'il en soit, ce n'est pas très important pour nous deux. Regarde ce que je t'ai apporté. Tu m'avais demandé où était la suite du roman, est-ce que tu veux y jeter un coup d'œil ? Peut-être ce que cela nous distraira un peu !

J'ai laissé dans ses bras les monceaux de papier. Ses yeux plongeaient dans une sorte de nostalgie, avec des regards jetés à droite et à gauche. Une personne qui pensait avoir un destin chanceux, entamer une nouvelle vie en se débarrassant de toutes ces règles rigides était maintenant coincée sur une

chaise qui avait été désignée par son père pour son corps, alors que ses pensées erraient partout sauf dans ce monde. C'est exactement le cadeau qui lui avait été offert par cette vie rigide composée de règles dogmatiques. Elle a levé lentement la tête pour répondre :

— Bien sûr, distrayons-nous ! Lisons cela, mais je veux d'abord que tu fasses quelque chose pour moi. Plus exactement, je veux que tu ne fasses pas autre chose que de regarder pendant que je le fais. En réalité, je ne suis pas très courageuse. Je veux cependant quand même mettre fin à mon cauchemar. Oui, oui, je vais très certainement le faire et je désire que vous soyez à mes côtés...

— Est-ce que tu peux le lire à voix haute, s'il te plaît ? Tu sais que la lecture peut parfois se transformer pour moi en un symbole de souffrance pure.

OceanofPDF.com

Le théâtre des aveugles (suite)

Il ne restait plus qu'Adeline dans la chambre lorsque les lumières matinales ont complètement pénétré l'intérieur. Elle s'était levée avec un mal de tête des vapeurs d'alcool. Elle voulait prendre une douche. Elle s'est préparée pour sortir de la chambre et elle a rangé ses objets. Elle a balayé d'un regard la chambre avant de sortir. Elle contrôlait à la fois s'il y avait un objet qu'elle avait oublié et elle espérait en même temps pouvoir voir les effets privés de Jo. Ce fut un effort vain. La chambre était toute vide en dehors des meubles. Lorsqu'elle est sortie, le soldat de garde devant la porte l'a accompagnée jusqu'à sa chambre. Elle a poliment remercié le soldat et elle est entrée dans sa chambre. Elle voulait se purifier en s'attardant longtemps sous l'eau chaude. Elle avait littéralement oublié la nuit le motif de sa présence ici. Elle ne savait même pas pourquoi elle avait ressenti un tel besoin. Ricardo lui est venu à l'esprit, mais elle ne ressentait aucun remords pour la veille. Elle s'est demandé un moment s'il était possible de pouvoir aimer deux personnes en même temps. Elle s'est ensuite mise en colère contre elle-même et a voulu s'éloigner de cette idée. Elle a pensé que même s'il s'agissait d'amour, ce ne serait pas dans un endroit où elle était venue pour une mission. Il était même possible qu'elle ait un peu parlé de Ricardo hier. Elle ne pouvait pas se rappeler très bien jusqu'à quel point elle avait parlé de quoi, parce qu'elle était très ivre. Elle était obligée d'espérer ne pas avoir mentionné quelque chose d'inapproprié. Elle a trouvé étrange que Ricardo la connaisse sous un autre nom, et que le commandant la connaisse porteuse d'une mission différente. Ces pensées allaient se transformer en hurlements si elle ne sortait pas de la douche. Elle a choisi ses vêtements sans soin, elle a séché ses cheveux et elle s'est dirigée vers la zone de salle de séjour de la maison d'hôtes. Elle est arrivée à l'endroit où il y avait quelques journalistes et un serveur. Le serveur était le jeune en personne décrit par Alain. Elle lui a demandé un café, un Calvados et un

journal du jour pour lui faire comprendre qui elle était, sans le quitter du regard. Le jeune a hoché la tête et s'est éloigné. Quelque temps après, Sophie est entrée dans la salle. La situation était sérieuse si l'on en jugeait ses pas, la couleur de son teint et son regard figé. Il était évident qu'elle était au courant d'un développement important. Elle a commencé à marcher vers elle, en mettant à profit le calme du café et le fait qu'elles avaient fait connaissance auparavant. Elle s'est adressée en lui disant : « Sophie ! Je n'aurais jamais cru te voir ici ! ». Elle a pris soin de sourire et d'insuffler du calme au ton de sa voix. Bien que Sophie soit surprise au premier abord, elle était ensuite soulagée de voir un visage connu.

Elle a dit :

— Ah, Adeline ! C'est moi qui ne m'attendais certainement pas à te voir ici maintenant.

Sa voix était très fatiguée, elle n'avait pas dormi hier, vu l'état de ses yeux.

Adeline lui a dit avec un sourire essayant de la soulager :

— C'est la vie. Elle nous a d'abord fait faire connaissance, puis elle nous a fait rencontrer ici maintenant. Pourquoi est-ce que vous n'avez pas choisi un autre village de vacances pour jouir de votre mariage ?

— Nous avons été obligés de repousser le mariage de quelques semaines. Il fallait malheureusement qu'un chimiste vienne à ce camp. Ils ont missionné mon époux. Il dit cependant que son travail sera terminé en peu de temps. Il y aurait certaines choses qu'il doit régler, et cela devrait prendre peu de temps, c'est du moins ce qu'il dit. Nous allons ensuite nous éloigner d'ici pour quelque temps.

Adeline se demandait pourquoi il y avait besoin d'un chimiste dans le camp, mais poser directement cette question aurait pu inquiéter encore davantage Sophie, qui semblait assise sur des épines, inquiète comme un moineau. C'est pourquoi elle a décidé que ce serait préférable de maintenir la conversation sur un ton de tous les jours et elle a dit :

— Je suis très contente pour vous, est-ce que vous avez pu décider de votre destination ?

— Nous désirons beaucoup tous les deux voir Istanbul. L'un de mes amis de Paris est d'ailleurs originaire de là-bas. Il a une grande maison dans un endroit appelé Büyük Ada. Il nous invitait depuis longtemps. Je pense que ce sera une belle expérience pour nous. Et toi, comment vas-tu ? Quand est-

ce que tes affaires vont se terminer ? Le camp sera fermé pendant un moment pour les étrangers après quelque temps, pour autant que j'ai pu l'entendre.

— C'est vrai ? Je n'en ai pas encore entendu parler. Pourquoi est-ce qu'il sera fermé ?

— Je pensais que tu aurais lu les nouvelles d'euthanasie prenant place dans les quotidiens. Ce ne serait pas correct pour nous deux, que j'en parle davantage. Quoi qu'il en soit, nous ne désirons pas rentrer si nous apprécions Istanbul. Il me serait de toute façon possible d'être enseignante dans les écoles françaises. Mon époux enseignera à l'université.

Adeline lui a dit : « Tu peux me parler, Sophie... Qu'est-ce qui se passe ? » en lui mettant une main sur le genou comme pour soulager Sophie et lui permettre d'expliquer quelque chose. Immédiatement après, elle a commandé une bouteille de vin et un assortiment de fromages pour adoucir l'atmosphère. Elle a approché un peu plus sa chaise comme si deux amies allaient bientôt s'échanger des racontars. Cela a suffi à susciter un effet positif sur Sophie. C'était de toute façon la seule personne qu'elle connaissait de Paris ici. Elle ne savait pas auprès de qui d'autre elle pouvait s'épancher.

Sophie s'est légèrement penchée vers Adeline après avoir regardé autour d'elle et lui a dit :

— Une équipe de l'hôpital des maladies mentales d'Eichberg est arrivée. Ils auraient de toute façon discuté de la nécessité de faire subir une soi-disant euthanasie aux condamnés sans vigueur physique et avec des handicaps mentaux. Mais...

Elle s'est interrompue un moment, elle hésitait à poursuivre. Elle s'est ensuite décidée et elle a dit :

— Ah, Adeline, nous avons peur que cela aille même au-delà de cela. Je suis tout à fait convaincue qu'ils vont faire un massacre petit à petit, et je ne veux pas en faire partie. Mon époux a tellement peur qu'il obéit aux ordres.

Adeline était surprise. Elle se retrouvait au milieu d'une information tout autre.

— Un massacre ? Est-ce que tu en es sûre, Sophie ?

— Non, non... C'est-à-dire que je ne suis pas sûre. Je pense qu'ils envisagent quelque chose au sujet des condamnés, mais c'est tout ce que

j'ai entendu pour l'instant.

— Il faut alors que nous le fassions savoir à tout le monde ! La presse étrangère est toujours ici, et considère avec admiration tout ce qui s'y passe. Cette occasion est très importante pour leur présenter la réalité.

Sophie avait écarquillé les yeux. Elle a presque réprimé un petit cri et elle a dit :

— Adeline, est-ce que tu es devenue folle ? Le fait même de me trouver ici me donne la chair de poule, ce n'est certainement pas le genre de choses que je ferais que d'oser intriguer dans le dos de ces gens-là ! J'ai eu des tremblements pendant des heures après avoir entendu ce peu de choses par mon mari. Je suis sur le point de devenir folle. Pourquoi est-ce que je suis ici ? Pourquoi est-ce que je parle de cela avec toi ? J'ai l'impression désormais d'avoir perdu le contrôle de tout.

Adeline a de nouveau adopté une attitude apaisante, elle a pris les mains de Sophie et elle a dit :

— D'accord, calme-toi ! Je vais te proposer de boire le restant du vin en parlant de choses plus amusantes.

Sophie, au bout de ses nerfs, a regardé inquiète Adeline et lui a dit :

— Ça me convient si tu ne me fais pas raconter de nouveau la fin d'un livre.

— Non, c'est moi qui vais te raconter cette fois la fin d'une histoire. Le récit appartient à Dante qui est né à Florence vers 1265. Cet homme qui était d'abord un admirateur de son maître, a mené son existence en le prenant comme exemple. Le nom du maître de Dante figure dans de nombreuses rues de Florence, encore de nos jours, avec l'inscription « l'individu qui a civilisé la ville de Florence ». Dante a suivi sa voie, il a saisi en peu de temps l'importance de la résolution des problèmes politiques par le dialogue, et son succès politique en a fait l'ambassadeur de la ville. Il a quitté la ville dans sa trentaine pour voir le Pape, et il n'est plus rentré. Les rumeurs à son sujet ont grandi de façon à l'empêcher de revenir dans la ville. Cette personne qui a été privée de sa ville, de sa fortune et de son poste politique a rédigé La Divine Comédie pendant ses années d'exil. Ce n'est pas une surprise que l'émergence d'une telle offre. Dante, capable de voir morceau par morceau chaque événement et le monde, a complété son œuvre et son existence en considérant désormais les événements avec une large perspective, lorsqu'il s'est débarrassé du sentiment de loyauté. La

Divine Comédie est la discrimination apportée par l'exil. De cette façon, il a pu considérer et interpréter les événements d'un tout autre œil. Il est nécessaire de se purifier de notre loyauté pour pouvoir faire émerger la réalité. Oui, il n'y a pas non plus de lieu d'appartenance pour celui qui n'est pas loyal, mais la réalité est désormais ce qui est considéré par cette perspective.

Adeline imitait complètement le commandant Jo. Elle décorait ses propos comme lui, elle soulignait l'endroit désiré comme lui pendant ses discours. Elle pensait qu'elle pourrait parvenir à toutes les informations qui lui étaient nécessaires si elle pouvait extirper le sentiment de loyauté de Sophie. Elle est parvenue à ses desseins, elle était complètement confuse, en ajoutant l'effet du vin. Elle considérait sa coupe devant elle, dans un silence équivoque. Adeline a demandé congé en disant qu'elle avait quelque chose à régler, afin de laisser son discours faire son œuvre. Elles se sont quittées. Adeline, qui a regardé en arrière, a jeté de nouveau un regard à Sophie, qui penchait la tête devant elle avec un grand remords. Elle ne semblait pas satisfaite du tout de ce qu'elle avait fait. Et puis la fierté bien fondée d'influencer quelqu'un. Elle allait constater les résultats de cela au dîner. Elle espérait que ce récit allait pouvoir déclencher quelque chose chez Sophie et la convaincre de lui expliquer quelque chose. Un soldat l'attendait lorsqu'elle est sortie du café. Il l'a suivie pendant le trajet pour s'installer de nouveau à son ancienne chambre. Il n'y avait rien de bizarre lorsqu'elle est arrivée à sa chambre, je pense qu'elle avait acquis la confiance de Jo. Les petits objets qu'elle avait laissés dans la salle de bains étaient à leur place, de même que ses draps. Elle s'est ressaisie et elle a écrit brièvement ses observations et ce qu'elle avait entendu ce jour-là. Elle a glissé les feuilles dans l'enveloppe, qu'elle a cachée à l'intérieur de la faïence de la salle de bains, et elle a fermé par-dessus.

Les repas de ce soir ont été mangés sous forme de groupes différents, un espace distinct avait été réservé pour les invités, Adeline s'est assise avec curiosité à l'endroit qui lui a été désigné, elle regardait les convives. Il n'y avait aucune figure de connaissance de la soirée précédente. Sophie ou Jo se trouvaient probablement avec les soldats hauts gradés. Elle avait bu pratiquement la moitié d'une bouteille de vin avant le dîner pour se débarrasser de son inquiétude, mais elle ne ressentait pas dans la salle où

elle se trouvait une atmosphère justifiant cela. Elle se retrouvait emprisonnée dans un endroit où se trouvaient des gens extrêmement indifférents. Personne ne se souciait de l'Allemagne ou d'un autre endroit quelconque du monde. Elle s'est demandé pourquoi ils étaient ainsi ; elle ruminait ses pensées : « C'est-à-dire qu'il y a à proximité immédiate des dizaines de milliers de condamnés et des cadavres d'une quantité inimaginable, mais les gens ici y sont complètement indifférents. » Ces individus, avec leur attitude de bonheur sans sens et leurs démonstrations de respect poisseux, ne sont pas en position de pouvoir poser les bonnes questions à quiconque ni écrire la réalité ! Elle a été obligée d'écouter les conversations sur l'amour, le sexe, et la culture superficielle d'un groupe d'individus qui allaient rentrer chez eux après avoir terminé leur mission le plus tôt possible.

Elle a rapidement vidé sa coupe à demi pleine, ne désirant pas rester pour le dessert, elle est allée dans sa chambre.

Elle s'est réveillée avec le bruit de sa porte toquée, tôt le matin. Elle a pensé que c'était l'un des soldats, mais elle s'est retrouvée en face de Sophie lorsqu'elle a ouvert la porte. Son visage est devenu d'une blancheur de craie en raison du stress et de la fatigue. Elle avait une enveloppe à la main, elle s'est jetée à l'intérieur par l'intervalle de la porte, et elle a commencé directement à parler ;

— J'ai eu une longue discussion avec mon mari hier soir. Nous allons aller de camp en camp pendant encore une longue durée, pour autant que j'ai pu comprendre. Il ne supporte même pas d'évoquer le sujet de fuir d'ici. Il n'était pas aussi peureux lorsque j'avais fait connaissance avec lui, Adeline. Il se disait qu'il était le jeune le plus intelligent de l'université. C'était un scientifique avec des réparties fortes, et qui aimait son travail. Il progresse maintenant dans la voie pour devenir un assassin, en tout état de cause. Toutes ces chambres à gaz, les personnes qui vont être tuées, et les tentatives de bombes chimiques qu'ils veulent lui faire faire pour la guerre... Il n'aurait dit non à rien de tout ceci, mais alors à rien, tu comprends ? À rien de ceci... je suis sur le point de devenir folle. J'ai essayé de l'écouter pour autant que j'ai pu garder mon calme. J'ai écrit tout ce qui m'est resté en tête après avoir dormi la nuit. Les camps où il va aller et les dates, les lieux des expériences de bombes, les endroits des

installations des chambres à gaz, l'endroit où cela sera appliqué la première fois, etc.

— Les chambres à gaz ?

— Oui, mais il y a également d'autres détails qui ont émergé. J'ai essayé d'écrire tout ce que j'ai entendu. Tout est dans l'enveloppe...

— D'accord, Sophie. Calmons-nous un peu et repassons tout en revue. Tu peux laisser l'enveloppe sur la table. Il faut en faire une copie contre toute éventualité.

Elle a rempli une coupe pour chacune. La main où elle tenait la coupe qu'elle tendait à Sophie tremblait, elle ne savait pas si c'était parce qu'elle venait de se réveiller, à cause de ce qu'elle avait entendu, ou en raison de son émotion. Elle a essayé de se ressaisir pour ne pas décourager Sophie qui avait réuni son courage, elle a posé la coupe sur la table et lui a dit : « Vasy, bois ».

Adeline a pris l'enveloppe et a commencé à lire, lorsqu'elle a fini, elle a copié rapidement les feuilles. Sophie, quant à elle, regardait par la fenêtre, remplie d'une grande déception. Lorsqu'Adeline a fini de copier, elle a tout dissimulé sous le morceau de faïence où se trouvaient les autres enveloppes.

Adeline, voyant l'hésitation de Sophie, a dit :

— Sophie, nous sommes désormais ensemble dans cette histoire ! Nous ne pourrions nous en sortir que si nous agissons ensemble. J'ai dissimulé sous forme de deux copies tout ce que j'ai écrit jusqu'à présent. Je vais maintenant t'en remettre une copie. Si les choses se passent mal pour moi ici, tu iras à l'adresse que j'ai écrite sur cette enveloppe. C'est l'adresse de ma maison, ce sera suffisant que tu le laisses dans la boîte aux lettres. Il est évident que tu ne seras pas soumise à une fouille lors des points de contrôle en rentrant à Paris. Ce sera notre second plan, tu feras cela lorsque tu ne pourras plus me voir ou lorsque je serai découverte. Tu as compris ?

Sophie n'a pu que dire : « D'accord, Adeline », les yeux humides, en pensant à la gravité de l'affaire. Après un court silence, elle a dit :

— J'ai perdu hier la seule chose qui m'importait. Je vais t'aider s'il le faut, mais je vais quitter demain au plus tard ce camp, c'est pourquoi je vais prendre les copies à tout hasard avec moi pour les laisser à ton adresse. Tu vas peut-être l'entendre la deuxième fois, mais j'espère que je ne rencontrerai plus des gens comme vous.

Adeline était sur le point de répondre lorsqu'elle a entendu toquer à la porte puis la voix de Jo dire « Bonjour ». Sophie était passée rapidement derrière la porte de la salle de bains. Adeline a ouvert la porte et a dit :

— Quelle surprise, Commandant ! Je pensais que vous étiez partis en mission pour quelques jours lorsque je n'ai pas pu vous voir hier soir. J'espère que tout va bien.

— Oui, nous avons dû faire une réunion hier soir. C'est pour cela que j'ai été obligé d'être à l'écart de vous autres, mes invités. Cependant, nous serons de nouveau tous ensemble ce soir. J'espère que nous pourrons être avec toi à la fin de la soirée.

Pendant ce temps, Jo avait commencé à parcourir la chambre du regard, l'enveloppe sur la table avait attiré son attention. Adeline a remarqué cela et elle s'est dirigée vers le commandant, d'une façon passionnée. Elle a réussi à distraire son attention en l'embrassant longuement. Mais il n'a pas pu cacher sa surprise en voyant les verres de vin, dont l'un était vide, juste à côté de la table, et il a dit : « Tu bois dès le lever ? Je n'aurais pas pensé que nous étions aussi ennuyeux ».

Adeline a répondu avec une expression inquiète mêlée d'un sourire : « J'aime boire », et elle a dit qu'elle désirait voir aujourd'hui les condamnés travaillant sous la surveillance des soldats. Le commandant a répondu que ce ne serait pas un problème, il a dit au soldat attendant devant la chambre d'accompagner Adeline pendant sa visite aux condamnés, et qu'il fallait aller dans l'espace réservé à ceux travaillant. Il a souri en fixant Adeline après avoir regardé les enveloppes et les verres sur la table, en sortant de la chambre.

En marchant dans le couloir, il a dit au soldat se trouvant à ses côtés : « Surveille cette femme, elle cache quelque chose, fais-moi un rapport le soir après le dîner. » Adeline avait depuis longtemps remarqué que Jo pouvait suspecter quelque chose. Elle s'était en particulier mise en position de cible, un peu en raison de ses réponses inquiètes. Sophie qui était sortie de derrière la porte de la salle de bains regardait Adeline avec une grande déception. Elle a dit :

— Je vois que tu es suffisamment proche de lui pour pouvoir coucher avec lui ? Vraiment, je ne comprends pas dans quel milieu je me retrouve. Pour qui espionnes-tu, en réalité ?

— Sophie, calme-toi, s'il te plaît, tout ceci est une partie du rôle. Je devais gagner sa confiance. Ce n'est pas une chose que j'ai déclenchée, mais ce fut un processus que je n'ai pas pu empêcher. En parler maintenant ne nous ferait que perdre notre temps.

Sophie a dit en la regardant avec dégoût :

— Je pense que je comprends chaque jour davantage pourquoi je déteste les gens comme vous. Crois-moi, s'il n'y devait pas y avoir ce massacre, ce serait pour moi insupportable même de respirer dans le même endroit que toi.

Sophie a pris les copies des enveloppes préparées pour elle et elle a commencé à attendre dans la chambre. Quant à Adeline, elle a pris tous les documents qu'elle avait cachés sous la faïence et elle les a glissés dans son petit sac, elle a laissé exprès ouverte la fermeture de son sac, et elle a empilé sur les papiers du matériel n'attirant pas l'attention, comme du tabac, des crayons. Adeline allait quitter la chambre la première, et Sophie allait ensuite sortir lorsque les alentours deviendraient silencieux. Elles ont fait comme planifié. Adeline s'est dirigée vers l'espace réservé aux condamnés travaillant, avec le soldat qui l'accompagnait. C'était un parcours connu, vers des endroits où il n'y avait que ce qui devait être montré et avec des personnes dont la conversation avait été fixée. Adeline a remercié le soldat pendant le trajet de retour, elle a dit qu'elle désirait d'abord prendre un verre dans la section du bar et qu'elle allait ensuite monter dans sa chambre.

Elle s'est dirigée vers la personne qui séchait la vaisselle dans la section du bar (Alain), elle a mis exprès son sac à la partie de l'extrémité du bar, elle a commandé un café et un Calvados. Alain a préparé la commande, lorsqu'il s'est approché du bar, Adeline a porté la main vers son sac pour sortir l'argent, et elle a fait tomber son sac vers la partie intérieure du bar par un petit geste. Alain a ramassé le sac renversé, il a tiré l'enveloppe d'un geste souple, l'a poussée vers le dessous du bois par terre, et il a rendu le sac à Adeline. Adeline avait terminé rapidement son verre, elle pouvait maintenant monter tranquillement dans sa chambre. Il y avait quelques heures avant le dîner, elle pouvait désormais prendre une longue douche, se préparer, et elle voulait le faire le plus tranquillement possible.

Le soir, les invités du commandant venus des autres pays, les soldats

allemands, leurs familles et même de nombreux journalistes divers se trouvaient dans le même salon. La table du commandant était de nouveau remplie avec des journalistes locaux, étrangers, et des politiciens collaborationnistes. Une place avait été réservée cette fois à Adeline à cette grande table. Tout le monde avait adopté une attitude tellement veule à cette table que celle-ci dégoulinait littéralement d'insincérité. Le commandant, quant à lui, s'est mis de nouveau à discourir avec son style habituel, sans y prêter attention. Le sujet dont il parlait était la peur.

— Oui, respectables invités, nous constatons aujourd'hui que la peur a emprisonné de nombreuses nations dans l'obscurité. Laissez-moi vous illustrer avec un petit exemple cette idiotie dans laquelle ils sont tombés. Imaginez que vous avez la phobie des hauteurs ; à votre avis, combien de personnes meurent chaque année à cause de la phobie des hauteurs ? Il n'y en a pratiquement aucune. Il s'agit d'une peur imbécile. En même temps, on se renferme en nous-mêmes en raison de cette peur, et il nous devient impossible de penser à autre chose qu'à nous-mêmes lorsqu'on la subit.

À ce moment, un journaliste a interrompu Jo en disant :

— Commandant, excusez-moi de l'interruption, mais je voudrais parler d'une autre peur. Éclaircissons les choses, c'est la peur qui nous permet de lutter directement pour la vie et qui provient directement de l'ego humain. Actuellement, le monde entier vit dans un règne de peur dans son sens littéral, sous l'effet de ces guerres, ou alors il vit en subissant de l'intimidation. Les condamnés d'ici eux-mêmes peuvent être désignés comme une source de peur pour la nouvelle Allemagne ; bien plus, je suis tombé aujourd'hui sur un reportage, Commandant, dans une nouvelle que j'ai lue aujourd'hui, qui disait ceci : « Tous ces condamnés deviendraient une menace pour le futur de la grande Allemagne si nous ne les tenions pas sous contrôle. Nous n'aurions pu laisser en aucune façon notre population sous la chape d'une telle peur. » Si l'on considère ceux qui sont emprisonnés ici, ce sont des juifs, des communistes, des homosexuels, des renégats du principe de l'Allemagne, et même surtout des condamnés de droit commun, des alcooliques, des voleurs... Est-ce que toutes ces personnes ne sont pas confrontées tous les jours à la peur de la mort ? Est-ce que ce camp ne peut pas être considéré comme la base centrale de la peur, à votre avis ?

Le commandant était calme, comme s'il attendait de toute façon une telle question et il s'est tout de suite mis à répondre.

— L'harmonie est tout. Parfois, nos existences, et parfois, nos morts font partie de l'harmonie. De la même façon que la nature régit la nécessité de la mise à mort des faibles, imaginez Monsieur, si une gazelle est plus rapide que le lion qui la pourchasse, elle vivra. Le lion trop lent sera condamné par la nature à la mort par l'amaigrissement ou par la faim. Cependant, les gènes du lion plus puissant et rapide resteront en vie, ou peut-être également ceux de la gazelle la plus rusée... La nature nous montre depuis des millénaires la nécessité de la mise à mort du faible. C'est notre devoir de faire la même chose pour l'être humain. Les condamnés présents et futurs ne doivent pas exister dans la formation du surhomme. Ce n'est rien d'autre que des êtres vivants troublant cet ensemble ! Par conséquent, l'Allemagne qui s'appuie sur l'intelligence et la puissance et sa nouvelle génération à naître sera la garantie de l'éternité du monde. Vous nous complétez comme une pièce du grand puzzle si vous vous adaptez.

Adeline a jeté un regard au journaliste qui venait d'intervenir et n'a pas pu s'empêcher de lui sourire. Il s'était littéralement noyé dans sa propre question. Elle a pensé que les journalistes plus intelligents étaient probablement tous morts dans les guerres. C'était tout de même un homme honorable, il était indisposé du terme puzzle, il s'efforçait d'être un peu plus agressif en succombant à son ego, et de pousser le commandant dans une impasse. Il a repris la parole.

— Monsieur le Commandant, je vois qu'il ne sert à rien de parler, mais je me retrouve coincé à une table où le silence serait une plus grande bêtise. Vous utilisez jusqu'au bout comme esclaves les personnes que vous allez confronter à la mort ; or, vous savez que celui qui est confronté à la mort ne peut pas être esclave. Vous mâchez le mot de la mort comme un chewing-gum, mais vous construisez des espaces spéciaux sur les cadavres des personnes que vous avez tuées pour faire vivre votre race sacrée et pour la poursuite des générations. Vous ne pouvez pas cependant supporter que l'un d'entre vous se retrouve proche de la mort.

Un silence s'est formé pour un moment à table après ces phrases. Tous les regards s'étaient tournés vers le commandant, il avalait lentement son vin pour garder son sang-froid. Le motif principal de la tension à table était les

respirations imprégnées de peur des invités restants. Adeline est intervenue pour tenter de disperser cette tension dans la mesure du possible, et de faire renoncer Jo à ses idées, même s'il s'était énervé.

— La réalité n'est pas un écrivain sage, il se contente d'interpréter les événements qui se passent. Nous savons que c'est Platon qui a rédigé les réflexions de Socrate, et que ce sont les évangélistes qui ont mis par écrit les idées de Jésus. Qui va écrire vos réflexions, Commandant ? Parlons un peu de vos espoirs et de vos prévisions pour le futur, si vous le désirez ?

Cette intervention d'Adeline avait considérablement adouci l'atmosphère, du point de vue des Allemands. Elle avait attiré la conversation sur un tel sujet, qu'elle avait exposé le processus comme un cycle, et le commandant comme quelqu'un de sage au sein de ce cycle. Les interrogations concernant la curiosité pour le futur ont été laissées à l'appréciation de tous pour devenir un nouvel objet de préoccupation. Le commandant était de son côté extrêmement satisfait de cette situation.

— C'est une bonne question, Adeline, mais avant de répondre à cela, je voudrais d'abord parler de deux choses mauvaises, exactement comme je l'ai pu constater chez certains invités de cette soirée, qui mettent toujours l'existence humaine dans des positions périlleuses. Le mal est la dépendance au passé, et l'obsession du futur qui s'est formée à cause de l'obsession du passé. Je pense que tout le monde sait ce que peut provoquer le fait de rester lié au passé, j'aurais pris grand plaisir à évoquer ce sujet, mais je désire parler du paradoxe futur pour que la situation actuelle soit plus compréhensible. Le fait de nourrir de l'espoir pour le futur est devenu quelque chose que nous entendons souvent. Est-ce que vous n'avez jamais réfléchi sur le motif pour lequel ce désir qui ne semble pas du tout au premier abord susceptible d'indisposer, et qui semble même extrêmement innocent, est une chose mauvaise pour nous ? Je vais l'expliquer de cette façon, nous autres qui sommes heureux et sains ce soir, nous n'espérons pas être davantage en bonne santé, n'est-ce pas ? C'est lorsque nous nous retrouvons saisis d'une maladie impitoyable que nous commençons à espérer retrouver notre ancienne santé. Je pense que ce sera un exemple qui peut être compris de tous. Je peux vous l'expliquer avec un exemple plus compliqué : le fait qu'un être humain qui a subi de mauvaises conditions pendant des années (en raison de lois non appliquées, d'un État faible,

d'une culture dégénérée, ou de la pauvreté) puisse espérer une meilleure existence est également un précipice. En effet, il n'a aucune idée de ce qui est mieux, sa pensée n'est rien d'autre qu'une consolation, comme quoi cela serait peut-être uniquement mieux que sa situation présente. En bref, l'espoir signifie le désir sans la jouissance, sans la connaissance et sans la possibilité. Il faudrait que mes camarades qui espèrent aujourd'hui un futur différent comprennent ce que cela devra signifier.

Après cette réponse, ils se sont regardés avec Adeline et ils ont levé leur verre avec un sourire. La table avait été manipulée par Adeline et le commandant. Le journaliste qui avait tenté de pousser Jo dans ses retranchements s'était depuis longtemps retiré dans un coin, et sa posture avait découragé les autres journalistes susceptibles de l'imiter. Adeline s'est soudain souvenue de Sophie lorsqu'elle était en train de parcourir les journalistes du regard. Elle a regardé autour d'elle pour pouvoir la voir, elle ne la trouvait nulle part. Elle a pensé que sa haine d'aujourd'hui ne lui permettait probablement pas de se trouver présente ce soir. Peut-être qu'elle avait quitté le camp depuis longtemps. Quoi qu'il en soit, le village n'était pas très éloigné de ce camp. Elle avait du moins aidé, et elle avait réussi à se sauver d'ici. Il fallait maintenant qu'Adeline puisse faire de même. Elle a croisé à un moment Christian du regard pendant les conversations. L'inquiétude de son visage était facilement lisible. Adeline s'est levée en disant à Jo qu'elle désirait prendre un peu l'air frais. Lorsqu'elle s'est levée, Christian s'est mis à marcher également vers l'extérieur avec des pas rapides, mais avinés. Christian s'est approché d'elle pour lui allumer sa cigarette, il a adopté une attitude un peu impertinente pour ne pas attirer l'attention des soldats, cela a suffi pour attirer l'attention des gens d'un autre côté. Il s'est entre-temps tourné vers Adeline et lui a dit :

— Vous devez immédiatement quitter le camp ! Ils auraient attrapé Sophie lorsqu'elle sortait de ta chambre. Avec des papiers qui semblaient de toute évidence être les tiens...

— Comment est-ce que vous... Une minute, est-ce que tu connais les points de sortie de secours d'ici ?

— Nous avons apporté une grande contribution pendant le design d'ici, je peux affirmer qu'il est impossible de sortir d'un autre endroit que la porte de devant. J'ai besoin de faire un peu d'enquête pour trouver une méthode

facile pour cela. C'est le changement de tour de garde, il va falloir que je choisisse les bons termes pour convaincre les soldats de garde. Je ne me trouve pas ici uniquement en tant que journaliste, j'ai également certaines missions diplomatiques, j'espère que cette habilitation me sera suffisante pour vous faire sortir d'ici. Ce n'est cependant ni le lieu ni le moment de parler de cela. Continuez votre soirée comme si de rien n'était, je vais venir vous chercher lorsque le moment sera venu.

— Il faut également que nous fassions sortir Sophie. Où est-ce que nous pouvons la trouver ?

— Je ne pense pas qu'il soit désormais possible de la trouver !

Cette réponse lui avait donné la chair de poule. Même si elle ne l'avait vue que quelques fois, la pensée d'être la cause de choses terribles, insupportables pour cette connaissance l'avait ébranlée.

— Le commandant va désirer passer la nuit avec moi, si je le rends ivre, je vais essayer de sortir de la chambre au plus tôt dans la nuit. J'espère que je pourrai vous trouver, ou trouver un soldat que vous aurez mis de mon côté à la porte d'entrée.

Christian a hoché la tête comme pour approuver cela, et il a pris congé. Lorsqu'Adeline est rentrée au salon, Jo lui a demandé de façon très calme : « J'espère que l'air frais vous a fait du bien ? ». Adeline a répondu : « Oui, beaucoup », avec un sourire. Elle s'est assise à sa place, et elle s'est mise à chercher un prétexte à chaque gorgée pour pouvoir trinquer avec Jo. Quelque temps après, ils ont demandé congé pour quitter le salon, ils étaient passés à la chambre. L'état ivre et lascif du commandant les avait déjà cloués au lit depuis longtemps. Cependant, peu de temps après, un soldat a frappé à la porte, Adeline a prêté l'oreille sans espoir, mais le commandant a dit que c'était au sujet de son travail, et il est parti de la chambre avec précipitation. Elle n'avait pas pu se débarrasser tôt du commandant, et elle n'avait pas pu non plus saisir l'occasion de sortir du camp. Elle pensait d'un côté à Sophie et de l'autre à Christian. Qu'est-ce qu'ils pouvaient bien faire ? Elle s'est mise à errer dans la chambre avec le désespoir d'être coincée dans un piège. Quelque temps plus tard, elle a voulu sortir de la chambre sous le prétexte de rentrer dans la sienne, mais la porte avait été verrouillée depuis longtemps de l'extérieur. Les soldats ou Christian, s'il réussissait, entreraient dans cette chambre d'ici l'aube. Ou alors...

Elle s'est réveillée tôt le lendemain avec la voix d'un soldat qui lui parlait :
— Bonjour, Mademoiselle, le commandant vous attend pour le café du matin.

Elle s'est adressée au soldat en disant :

— D'accord, je me prépare et je viens, sans tenter de réprimer l'inquiétude de sa voix.

Elle a commencé à se préparer rapidement. Elle s'est lavé les mains et le visage, elle s'est arrangé les cheveux. Elle a essayé de se regarder à loisir pour la dernière fois dans le miroir, les propos de Ricardo lui sont soudain venus à l'esprit : « Ma chérie, combien de temps est-ce que tu gaspilles face au miroir, tu dois te trouver bien laide ». Elle n'a pas pu empêcher ses larmes. Il n'avait jamais porté un jugement sur elle jusqu'à ce jour, il lui manquait beaucoup. Elle avait besoin de ses yeux sincères, parce qu'elle avait soif de sincérité. Elle s'est levée de devant la chiffonnière et s'est assise sur le lit, elle a allumé une cigarette. Elle se demandait si elle allait revoir un jour Ricardo. Lorsque sa cigarette s'est terminée, elle a ouvert complètement la porte entrouverte, et elle s'est dirigée au côté du commandant en compagnie du soldat. Elle a vu lorsqu'elle est entrée dans la pièce que les cafés étaient prêts et que le commandant était perdu dans ses pensées. Lorsqu'elle s'est approchée, il a tourné un regard chaleureux et amical vers Adeline avec un sourire.

— Bonjour, chère Adeline, j'espère que nous vous accueillons bien. Je voudrais discuter un peu avec toi en compagnie du café du matin.

— Bonjour, Commandant. Ce sera un plaisir pour moi de passer du temps avec vous ce matin. En effet, je ne savais pas quand je vous verrais de nouveau vu que vous étiez occupé. J'ai pensé que vous seriez parti en dehors de la ville lorsque vous avez dit que c'était au sujet du travail.

— Une source d'eau ne stagne pas s'il n'y a pas d'obstacle, elle ne s'accumule pas quelque part, elle désire uniquement continuer à couler jusqu'à la fin. L'être humain, également, parcourt l'itinéraire le plus droit allant à sa propre fin tant qu'il ne rencontre pas de problème. Il semblerait que vous n'avez guère écouté ce que j'ai expliqué hier. Permettez-moi de répéter mes propos. Il ne fait aucun doute que cela semble devoir être une conversation importante pour vous aujourd'hui.

Adeline sentait que son cœur battait comme s'il allait exploser dans sa

poitrine. Elle s'est assise dans la chaise en face de lui sans trahir son état au commandant, et elle a dit avec une attitude indifférente, et même un peu hautaine : « Comment ça ? ».

— Comme je l'ai dit également hier, l'être humain a créé l'inquiétude et la mélancolie en pensant au lendemain, c'est-à-dire à ce qui n'existe pas encore. La peur et l'espérance mangent toutes les deux à la même table. Je n'ai pas beaucoup évoqué le passé hier, mais l'histoire nous montre l'existence à nous autres, les hommes, c'est étrange, elle n'enseigne rien d'autre que les guerres et les révoltes. Par ailleurs, personne ne ressent le besoin de parler de la paix pendant de longues années dans l'Histoire. Peut-être que cela est mentionné en passant un pacte avec ce qui la cause ou quelque chose de similaire, mais croyez-moi, la paix n'a jamais valu la peine d'être expliquée par quiconque.

Il s'est redressé et a désigné le balcon, en disant :

— Marchons, s'il vous plaît, vers le balcon, il faut profiter de l'air frais. Le nôtre a un peu un paysage de condamnés, mais c'est quand même de l'air frais...

Adeline s'était également levée, ils sont arrivés ensemble sur le balcon en tenant leur café dans les mains. Le commandant a poursuivi ses propos là où il était resté :

— Une longue liste de besoins et d'ennuis est contenue dans la lutte sans fin de l'existence humaine. C'est pour cela que nous nous armons, selon le contexte, il s'agit des vraies armes, des réflexions, des attitudes, et quoi qu'il en soit, l'être humain meurt avec les armes à la main.

Ils étaient tous les deux des personnes sérieuses, sûres d'elles-mêmes, ils étaient sûrs d'avoir versé le prix de leur confiance en soi. La petite fierté provenant de l'isolation du troupeau imprégnait tout leur comportement, même s'ils n'en étaient pas conscients. Adeline a vu un visage connu en bas pendant qu'elle buvait son café. Une personne marchait en gémissant, avec des pansements sur la partie gauche du corps, et un œil gonflé au point de ne pas s'ouvrir. C'était très certainement Sophie ! Elle s'est tout à coup sentie pétrifiée. Comment est-ce qu'elle en était arrivée à ce stade en une nuit ? Est-ce qu'elle aurait dit quelque chose à son sujet si elle était là-bas ? Elle a espéré qu'elle avait gardé le silence. Elle était arrivée au point qu'elle avait dit à Christian, elle s'est mise à imaginer toutes sortes de phrases pour

cela. Cependant, toutes ces phrases restaient incomplètes face à la vision de Sophie pleine de blessures. Sophie ainsi que son mari pouvaient être considérés comme des gens importants, cela pouvait signifier qu'elle allait être bientôt libérée.

Le commandant a brisé le silence pendant que cette pluie de questions passait par l'esprit d'Adeline. Il a désigné Sophie et il a demandé : « Regarde en bas, est-ce que tu vois cette femme ? ».

Oui, le commandant était certainement au courant de ses conversations d'hier, mais alors pourquoi est-ce qu'il expliquait les choses de façon aussi tortueuse ? Peut-être qu'il n'avait pas suffisamment d'informations, mais est-ce qu'il y a besoin de preuves ou d'informations dans un tel camp ? Ils avaient fait l'amour, est-ce que ces nuits passionnées passées suffisaient pour la sauver ? La voix du commandant l'a de nouveau arrachée à ses pensées.

— Adeline ?

— Oui, oui, vous me désigniez une femme, je n'ai pas pu voir tout à fait son visage. Qui est-ce ?

— Il s'agit de l'histoire d'une personne toute morcelée, avec des morceaux de papier tout vides qui sont devenus son corps. Pour autant que j'ai pu l'interroger, c'est une femme qui établit son existence sur quelques phrases mémorisées, en se promenant sous les lumières d'une autre ville, dans ses propres rêves. Elle s'appelle Sophie... Son mari est un lieutenant auquel nous accordons beaucoup de valeur, et elle est pianiste. Elle vient de Paris. J'ai pensé que vous la connaissiez.

Il fallait apprendre jusqu'à quel point le commandant savait. Ou alors elle désirait se laisser complètement porter par le vent pour voir où elle se poserait. Le visage de Ricardo lui est même venu brièvement à l'esprit. Il lui a fallu du temps pour contrôler sa respiration. Le commandant a examiné pendant quelque temps Adeline et il a poursuivi avec une attitude plus ferme.

— L'enseigne d'ici est un toit fondé sur des principes, personne ne peut être admis ici en dehors des principes que nous avons établis, c'est-à-dire en dehors des habitués d'ici. Nous autres, nous sommes les menottes qui sont aux mains de ces habitués. Si tu leur poses la question, ils auront tous raison un jour. Ils seront le héros principal d'un récit ou le cri le plus vrai d'une

révolution, selon eux. Je ne sais pas encore à combien de pays nous devons encore montrer la réalité, uniquement en raison de cette présomption artificielle. Le phénomène qu'ils ont nommé révolution a d'abord mangé le futur de leur propre famille. Ils clament l'héroïsme des pertes données qu'ils ressentent dans les batailles de ces arrière-cours, les guerres de guérillas. Je vous demande, est-ce qu'une existence quelconque possède le droit de rendre poétiques à ce point son propre récit de crimes, ses péchés et ses aveux ? Lorsque vous essayez de les faire parler, leurs premières phrases sont toujours « ordre pourri », leur premier acte sera de rédiger la critique du système sur les murs lorsque vous les jetez en prison. Or, ils ne sont rien d'autre qu'un groupe de rats perdus dans le labyrinthe de leur propre vie et qui griffent avec folie les murs pour pouvoir fuir. Je voudrais également indiquer ceci avant votre réponse, même si nous ne savons pas exactement la vérité à votre sujet (et cela nous importe peu désormais), je vais mettre dans les vingt-quatre heures quelques centaines de personnes, la femme en bas et toi incluse, dans un beau bain de gaz.

Elle a commencé à penser pour la première fois depuis son sentiment d'être acculée hier soir, qu'elle n'allait pas pouvoir se sauver. Il n'y avait rien autour d'elle qu'elle pouvait saisir pour tuer le commandant. Il n'y avait que la tasse de café. Si elle pouvait la briser au premier coup, elle pouvait utiliser la partie restante comme un couteau. Elle était en train de s'allonger rapidement vers la tasse de café lorsqu'elle s'est retrouvée collée sur la chaise avec une ficelle qui s'était enroulée autour de son cou. Elle a essayé de respirer, pleine de désespoir. Le soldat a un peu élargi la ficelle à la suite du regard du commandant. Son toussement se mêlait à sa respiration. Elle a pu parler, même avec difficulté.

— Jo, je vois en toi un manque de confiance en soi enchaîné ou dépendant de l'aspect général ! Je pense que je me suis trompée à ton sujet. Tu n'es pas de nature à pouvoir attirer l'attention de quiconque à l'extérieur. Je pense que tu n'es pas conscient du côté artificiel de tes phrases ciselées, regarde autour de toi ! Tu ne vois pas ? Il y a des soldats et des barbelés dans tous les endroits que tu considères comme étant la liberté. Cet intérieur a des relents de mort... Tu as peur que je diffuse tes nouvelles, comme si votre image était toute propre dehors, vous êtes morts de peur d'être privés de ces droits et de ces libertés si les nouvelles venaient à s'entendre ! Vous

êtes indifférents à tout le monde, comme vous êtes indifférents à toutes les vies !

Ils se sont regardés pendant un court temps qui fut suffisant. Jusqu'à ce qu'ils soient sûrs d'avoir complètement sali l'un et l'autre. Leur présence symbolisait désormais une insulte. Le commandant s'est levé avec assurance, pour ne pas faire oublier sa maîtrise de la situation. Il a allumé sa cigarette, a respiré profondément, et l'a posée sur le cendrier. Adeline essayait de maîtriser ses mains tremblantes, avec beaucoup de souffrance, et avec un peu l'ignorance de savoir ce qu'il fallait faire. Le commandant a lancé un coup de poing de toute sa force sur le visage d'Adeline. Elle s'est écoulée par terre en un moment, avec la violence de la douleur et les yeux obscurcis. Le sang coulait de sa lèvre éclatée vers le menton. Elle a essayé de se ressaisir et de regarder vers le commandant avec des yeux terrifiés, mais elle n'a pas pu y réussir en raison du vertige incroyable qu'elle avait à cause du coup reçu à la tête. Le commandant a poursuivi sa phrase en faisant mine de s'être calmé.

— S'il vous plaît, excusez-moi, parfois je n'arrive pas à me reconnaître dans certaines situations. Je pense que je me suis de nouveau rendu le sujet d'une phrase qui ne me ressemble pas. Ma plainte n'était que sur la forme de la conversation, sinon je peux dire que la partie de la violence ne fait que de commencer. Où en étais-je resté, chère Adeline ? Ah oui, je parlais de la justice.

Les deux soldats derrière ont immédiatement soulevé Adeline, ils lui ont lié les mains par derrière, et l'on fait asseoir sur la chaise. Le commandant s'est également approché de sa chaise avec des pas lents et sûrs, il a poursuivi ses propos avec un ton incroyablement calme.

— Lorsque la première personne a été jugée, son attitude a été récompensée par la mort, car il n'y avait pas de fondement à prendre en compte pour son crime. Par la suite, les données obtenues ont changé le style et la façon d'appliquer les peines au fur et à mesure que les possibilités ont augmenté, mais le point de départ est toujours définitif et clair. Ah, les anciens, j'en suis vraiment admirateur ! Le second point est nos positions. Je considère avant tout que nous luttons tous pour la faim, la misère, les principes et beaucoup d'autres concepts. Nous ne pouvons pas attendre dans cette situation une attitude heureuse de tout le monde. C'est pourquoi je ne peux

pas comprendre les attitudes innocentes de ceux qui perdent la guerre, c'est-à-dire que si l'on était dans une situation complètement renversée, ce ne serait pas une grande interrogation de savoir ce que vous alliez me faire. C'est seulement que votre bêtise a été révélée plus tôt que la mienne, Mademoiselle. Maintenant, avec votre permission, j'ai beaucoup de choses à faire.

Il a éteint sa cigarette, rectifié ses vêtements, et a quitté la salle avec des pas rapides. Les soldats se trouvant dans la salle ont passé le temps restant à battre Adeline.

Lorsqu'Adeline a ouvert les yeux avec souffrance, elle était menottée au mur et elle était toute nue. Elle s'est tout à coup mise à hurler de toutes ses forces. Elle criait avec l'espoir et le désespoir que sa voix atteindrait peut-être une connaissance. Les deux soldats qui sont entrés pour la faire taire l'ont d'abord un peu battue, puis ils l'ont violée. Par la suite, ils n'ont pas eu d'empêchement à la battre de nouveau. La violence extrême d'analyser pour ne pas ressentir la douleur... Désormais, les cris de révolte étaient vidés de leur sens, comme d'écrire avec de l'encre blanche sur une feuille vide. L'obscurité du soir s'était abattue sur le camp et la faible lueur de la lune était visible de la fenêtre barrée de fer de la cellule. Elle a regardé le sang coulant de son corps et a pensé : « Ainsi, mon propre sang est noir à la lumière de la lune. Maman, ah, ma chère maman, comme tu me manques ! ». Une petite silhouette humaine s'était formée sur le mur à côté d'elle avec l'ombre des rayons de la lune. Elle l'a regardée à demi consciente, elle la voyait sous la forme d'un petit enfant condamné. Elle a poursuivi sa phrase interrompue pour ne pas faire peur à l'enfant.

— N'aie pas peur, enfant ! Je ne suis pas encore folle. Je vais te raconter si tu veux comment je suis venue ici, ah, ça regarde bien sûr ma mère, parce que mon père est mort lorsque j'avais cinq ans. Ma mère parle sans arrêt de lui à tous ceux qu'elle voit depuis environ vingt ans. Elle sourit toujours lorsque son sujet est évoqué. Elle m'avait dit une fois : « Même la violence était poétique du temps de ton père. » En réalité, je ne connais pas beaucoup de poèmes, et je ne peux pas dire que j'ai subi de la violence jusqu'à ce jour. Elle était coincée dans une petite maison la dernière fois que je l'ai vue. Elle a de nouveau esquissé son doux sourire en me voyant, elle m'a accueillie. Dès que je l'ai vue, j'ai ouvert mon cœur à tous les événements,

bons et mauvais, comme un soldat qui se rend. Pourquoi est-ce que quelques jours plus tard, l'ennui a remplacé la nostalgie que j'avais des rues où je suis née, où j'ai grandi, où je suis tombée ? Crois-moi, je n'en ai aucune idée ! Qu'est-ce que je ne donnerais pas pour revenir à ce moment, si c'était possible... Quoi qu'il en soit... J'écris, je dessine, je lis moi-même, mais quelque chose manque... Je pense que mon destin n'est pas d'écrire dans le gazon de ce village jusqu'à me perdre complètement. Mais pour l'instant, comme je n'ai nulle autre part où aller, je continue à faire la paresseuse. Ensuite, une lettre arrive dans la deuxième semaine de ma paresse. Elle m'annonce qu'un poste est finalement disponible pour moi au sein du gouvernement. Je n'ai pas transmis la nouvelle à ma mère parce que j'ai eu peur qu'elle me gâche la journée avec ses réticences. Je ne sais pas combien de tours j'ai faits dans la chambre, mais j'ai compris à la voix de ma mère que le petit-déjeuner était prêt. Je sors dans le jardin en me collant un sourire au visage. Ah, ma mère ! Elle avait disposé joliment sur la table les concombres et les tomates cueillis au potager, elle avait bouilli les œufs de ses propres poules, mis à table ses propres olives, le fromage acheté au voisin... Je demande combien d'effort cela a coûté. Nous autres les soi-disant citadins, nous achetons tous ces produits au marché le plus proche lorsque nous avons du temps, et nous nous plaignons du temps perdu même en les cuisinant, alors que ma mère semble très heureuse ! Nous n'arrivons pas à utiliser le temps de façon équitable, ou notre temps s'évapore dans les grandes villes en contrepartie d'une poignée d'argent. Je me tourne vers elle et je lui dis « : C'est bizarre, n'est-ce pas, Maman, comment est-ce qu'ils nous volent le temps de la vie que nous vivons, et ce sans notre accord ? »

Elle répond avec un sourire : « Nous avons adapté nos existences au temps, et le temps a pris notre défense en faisant de son mieux... » Et elle poursuit : « Quel dommage que ton père ne soit pas là, s'il était avec nous... Je n'avais aucun remords du passé ni aucune inquiétude pour le futur lorsque j'étais avec lui. »

Je demande : « Et après, qu'est-ce qui s'est passé, Maman ? »

Un peu d'amertume apparaît dans son sourire et elle dit : « Lorsqu'il est mort, je pense que je me suis surtout attristée pour moi-même. Peut-être parce que je suis restée seule, peut-être parce que je n'allais plus voir mon ami, mon mari. Ce sentiment que j'ai ressenti envers moi-même s'est

d'ailleurs dissipé après quelque temps. C'était cependant un vrai problème que tout disparaisse soudain au sujet de notre couple après sa mort. C'est ce processus qu'il est difficile d'oublier, mon enfant. J'ai compris en enterrant ton père où et comment l'être humain va passer son temps, la réalité que cela concerne notre corps, notre cœur qui bat uniquement lorsqu'on vit, qui peut battre, que l'on désire faire battre. Comment est-ce que je pourrais oublier maintenant ces ennuis ? Mes souvenirs d'être acculée dans un coin sont encore tout frais en raison de cela... »

Je me suis retrouvée dans un vide bizarre après ces propos de ma mère. Ils me viennent maintenant à l'esprit, c'est vrai, quel est le sens de l'existence ? Mon existence actuelle est restée coincée entre le rêve et la réalité, et je pense que je suis devenue un énorme objet d'illusions dans cette guerre sans espoir. Je sais que tu vas entendre quelque chose de nouveau, enfant, je sais. Je connais moi aussi la peinture de ces murs, elle a été formée par la chaux de paroles similaires.

La tête d'Adeline est retombée, de fatigue et de souffrance. Elle a voulu lécher un peu le sang séché de sa bouche pour le liquéfier. Elle voulait finir ses propos, même si c'était difficile.

— Je ressentais toujours du bonheur et de l'enthousiasme lorsque je pensais à mon futur au début de ma jeunesse. Il y avait peut-être aussi la sérénité de ne pas savoir ce qui allait m'arriver. Si quelqu'un avait entrouvert le rideau, en me montrant mon futur, la condamnation de cette existence courant droit vers la mort... Ou si l'on m'avait dit que si aujourd'hui ça va mal, ça aurait été encore pire le lendemain, et que tu vas vivre jusqu'à ce que le pire de tout arrive, qu'est-ce que j'aurais ressenti à ce moment, je me demande. Je pense que j'aurais dit que ce monde semble aussi naturel parce qu'il est mauvais, ou que sa nature est d'ailleurs dissimulée dans les arguments que nous définissons comme étant mauvais. Je pense que la journée est finie. C'était une journée que nous avons commencée dans l'inquiétude, avec même l'inquiétude d'un nouveau-né. Mon univers qui s'est modelé dans le coin d'une cellule a vu ici les nouvelles couleurs, les nouveaux sons, et il s'est revivifié désormais. Ta mission, enfant, doit être d'extraire mes pensées de ton propre purgatoire...

Adeline a perdu le sens du temps en compagnie de sa douleur. Lorsqu'elle est revenue à elle, ses mains n'étaient plus liées. Elle a demandé un verre

d'eau, mais personne n'a accepté. Le commandant Jo est entré dans la pièce. Il a fait un geste aux autres soldats pour qu'ils sortent. Un court silence s'est installé entre eux et ensuite, Adeline n'a pas pu empêcher ses larmes de couler. Elle a regardé le commandant en lui disant :

— Nous avons tous un côté obscur en nous, je peux désormais le ressentir. J'ai d'abord jeté quelqu'un dans un fossé profond, et les conséquences de cela m'ont amenée ici. Et toi, le plus sombre, tu attends le passage de l'heure pour donner votre sentence. Toute la souffrance et la joie du camp sont contenues en moi actuellement. Les tortures, et même les viols des soldats grandissent en moi. Je les porte, tu comprends ?

Elle savait qu'il n'allait pas comprendre. Elle a poursuivi en voyant l'expression indifférente et même incapable d'appréhender ce qu'elle avait dit sur le visage de Jo.

— Non, je ne suis pas folle. C'est seulement la fatigue d'être obligée de me taire lorsque tout le camp parle en moi. Cela coule maintenant vers toi par-dessus la table... J'avais oublié ton visage depuis longtemps, tu sais ? Mais ton nom ne me sort pas de l'esprit... Ça suffit ! Jo, ma langue ne désire plus parler, tu peux voir ma vérité en me regardant dans les yeux. Regarde mes yeux ! Le remords, les hurlements dans mes yeux ! Je crie, je dis que j'ai du remords, pourquoi tu ne comprends pas ? Est-ce qu'une personne dans cette position est Dieu ? Finalement, qu'est-ce qu'il peut y avoir de plus grand que la puissance de pouvoir décider de la vie et de la mort d'un être humain ?

Jo a répondu avec son calme de toujours, mais cette voix désormais ne suscitait pas une sérénité indescriptible chez Adeline, elle suscitait plutôt une gêne, et même de la terreur.

— Le passage de la vie à la mort n'est rien, Adeline. La mort est le résultat de la vie, il faut que tu acceptes que la mort soit en même temps une partie de la vie. Crois-moi, lorsque ce moment viendra, tu n'en seras même pas consciente. Tout ce remords, ces excuses, et ces supplications ne viennent pas de la mort, mais du fait que tu as compris que tu n'as pas vécu en réalité ta vie avec tes propres désirs. Est-ce qu'une personne qui prend le risque de vivre à travers les autres peut prendre le risque d'être tuée par les autres ? Quel résultat pensais-tu obtenir ? Cela ne fait pas de moi un dieu, mais tu viens de remarquer que tu étais l'esclave de ta propre vie.

— Parle-moi d'autres choses, Commandant. Parle-moi de la beauté de l'incertitude, et non de la laideur de la réalité. Explique-moi que les décisions soudaines sont plus belles que les visions habituelles. S'il te plaît, dis-moi que les choses effectuées avec la routine tuent un brin de beauté qui reste en nous, s'il te plaît... Parle-moi de la distance de nos rêves, de la lenteur même du temps pour atteindre cela... et même de la réalité amère de raccourcir encore plus l'existence humaine déjà si courte. Des larmes abondantes dans nos yeux, beaucoup de sang par terre... Nous vivons actuellement en sachant que nous allons tous mourir. C'est vrai, Commandant, comment peut-on vivre en sachant que l'on va mourir ? Dis-moi que ce peut être en réalité une grande torture de savoir parfois les choses... Nous sommes dans une telle situation, que nous agissons comme si nous avions suffisamment de classe dans les yeux pour l'horizon, dans l'endroit où le désert se joint à la mer, toi, moi, et nous tous. Nos lèvres se fissurent du manque d'eau alors que nous essayons d'emprisonner le ciel dans nos yeux. Nous nous sommes rendu compte de cela lorsque le sang a coulé au lieu des mots de notre bouche, lorsque nous avons été obligés de parler uniquement. Maintenant, tu ne comprendras peut-être pas ce que je dis, avec ton existence réglée par cœur et encore superficielle, n'est-ce pas ? Le commandant n'a pas répondu, il a seulement demandé aux soldats se trouvant à la porte d'emmener la condamnée à la cellule de nettoyage avec les autres personnes. Il a traversé le corridor avec des pas sûrs et il ne s'est pas retourné une seule fois.

Elle pleurait à chaudes larmes. Elle allait mourir comme une femme dont personne ne se rappellerait même le nom. Sa vraie identité allait également disparaître, car son mensonge et son existence fausse allaient se terminer. Personne n'allait jamais apprendre cela. Elle a crié : « Je vais mourir comme si je n'étais rien ! ». Ils ont de nouveau lié ses mains et ils l'ont transportée vers une autre cellule. Adeline n'avait pas arrêté de pleurer, elle s'était laissée traîner pendant le trajet comme un cadavre.

Ils l'ont placée dans une pièce avec de grands verrous à la porte et beaucoup de barreaux aux fenêtres, n'ayant rien d'autre que les quatre murs. Elle était habillée d'une salopette ayant quelques signes. Cinq rangs en avant, Sophie affrontait ce qui allait se passer en semblant être la personne la plus courageuse. Elle faisait de grands pas, dans l'intervalle

permis par les menottes à ses pieds, sans changer son expression pleine d'honneur. Lorsqu'Adeline a vu cette scène, elle s'est souvenue d'une scène similaire, c'était la femme qui avait été tirée au milieu de la rue. Elle comprenait maintenant pourquoi le sang qui coulait avait entouré ses chaussures. Ses pensées s'élevaient comme un cri de ses veines gonflées sur les deux côtés de sa tête.

« La mort est venue à la porte, j'ai très peur, je peux entendre les cris de mes organes. Ma respiration est coupée. Je tremblais, je ne peux pas l'empêcher. Voilà, le moment est venu, je pense que nous allons aller vers la chambre à gaz. Je me retourne, je regarde la dernière chose que je peux voir de mes yeux. La cellule et les autres personnes... Nous, environ une centaine de personnes sur une seule file, avons maintenant été sortis dans le jardin. Nos mains et nos pieds sont enchaînés... Certains pensent que ce sera une délivrance, certains supplient Dieu une dernière fois pour ne pas mourir. Il y a une pluie légère, j'ai froid et je respire une dernière fois l'odeur venant de la forêt. Cette respiration profonde me fait penser à ma dernière cigarette de la station de la Gare de l'Est. J'ai été élevée de façon trop sauvage pour ne pas pouvoir rester dans mon pays, et je suis restée civilisée ici, suffisamment pour ne pas pouvoir vivre. Nous ne pouvons de toute façon pas résoudre les secrets de ce cœur superficiel, et notre plus grande habileté dans notre existence routinière serait donc de vivre en étant étranger à soi-même. Ce ne pouvait pas être possible autrement de toute façon, même la plus belle partie de la mer ne sort pas des mesures de notre intelligence, nos horizons sont le rêve d'un autre... Que quelqu'un me dise maintenant qu'une fenêtre avec des barreaux où vous nous avez fourrés ainsi que vous-même, a pu se retrouver dans un tel monde, et en conséquence de cela, un gaz empoisonné va bientôt remplir et déborder, même de nos petits yeux.

La pluie s'est apaisée, le ciel nous envoie des rayons tout bleus avec son état le plus généreux. Ils nous viennent jusque dans les yeux, comme la lumière de l'optimisme. Quelle illusion ! Je vais bientôt partir de ce monde sans être vue de personne, il y aura dans mes mains un monceau de lettres qui ne te seront pas parvenues, avec tous les cris que j'ai regrettés dans mon cœur... La sincérité que j'ai perdue, mes passions

pleines d'illusions, ont peu à peu amené la fin de mon existence en tant que courbe de la souffrance. Et puis, je regarde ces personnes qui ne vont pas se souvenir de moi, et je dis que c'est ce qui reste de mon hurlement, et je crois que j'ai dépensé ici la dernière miette de ma raison. »

Fin des deux romans pour l'instant...

OceanofPDF.com

Illustration de couverture :
© laurafaraci - stock.adobe.com
© Adar Karagöz
et Les Éditions du Panthéon, 2022
EAN 9782754759090

OceanofPDF.com